This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

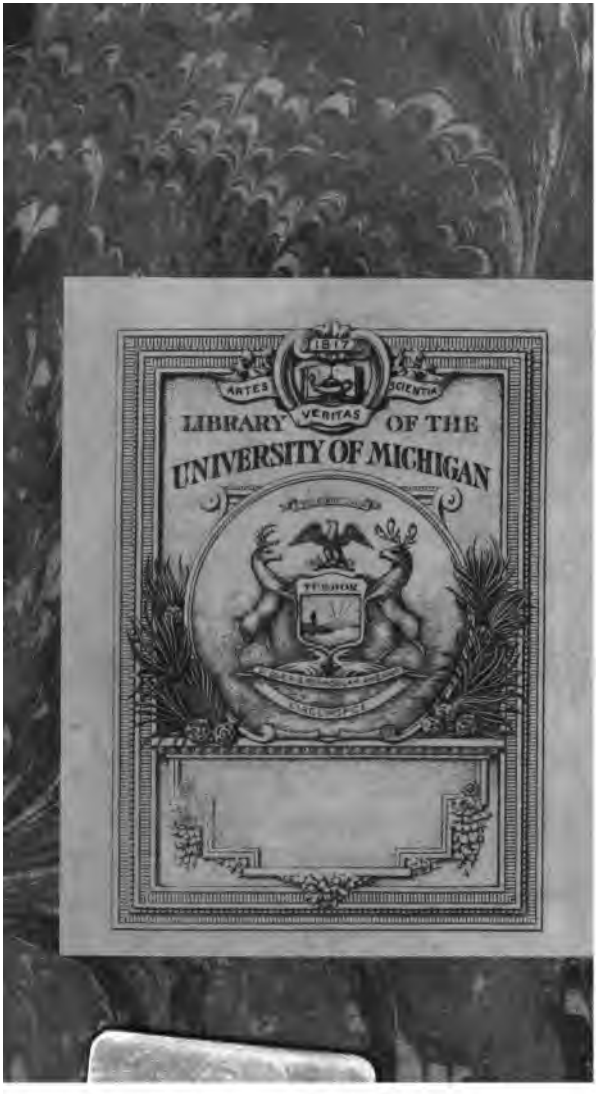
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 848,336


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

LUDOVICUS MAG
CHRISTIANISSIMUS
S. Thomassin
del et Sculp.
Louis le Grand

ESSAI
DE L'HISTOIRE
DU REGNE
DE
LOUIS LE GRAND,

Juſques à la Paix générale 1697.

Par M. LE GENDRE, Chanoine
de l'Egliſe de Paris.

SECONDE EDITION.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez JEAN GUIGNARD, devant la Ruë du Plâtre, à l'Image S. Jean.

M. DC. XCVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

DC
185
.152
1698

693582-020

DEUX Hommes excellens travaillent à l'Hiſtoire du Roy. C'eſt pour leur Ouvrage que le Public doit reſerver ſon admiration ; ceci n'eſt qu'un Eſſai. Je le preſente aux Connoiſſeurs pour profiter de leurs lumieres, & je ſuis preſt à reformer ce qu'il ne leur plaira pas : Ils ſçavent ce qu'une Hiſtoire coûte à l'Auteur. Que ne faut-il point pour y réüſſir ? Un ſtile vif, coulant, pur, naturel ; une fidelité exacte, beaucoup d'eſprit & de jugement ; une ſage intrépidité pour démaſquer le Vice, pour faire juſtice à la Vertu. Ce concours de talens rend l'Hiſtoire ſi difficile, que je tremblois à entreprendre celle-ci, ſans pouvoir me déterminer, ſi un Ami homme de bon eſprit ne m'eût fait revenir de mon éton-

nement, & ne m'eût preſque perſuadé que cette haute perfection n'eſt qu'une belle chimere, & un de ces termes imaginaires, que les Sciences propoſent pour nous animer au travail, aprés leſquels on court toûjours, & que l'on n'attrape jamais. Mais ſi en général il eſt ſi difficile de bien écrire l'Hiſtoire, combien l'eſt-il davantage d'écrire l'Hiſtoire du Temps, & de lui donner ce bon goût, cette agréable variété, & tous ces autres ornemens qui font eſtimer les Anciens. Leur éloquence brille en ces magnifiques Harangues que nous liſons dans leurs Ouvrages, ſous le nom de ces Capitaines, qui avant que de donner bataille, prouvent à leurs Troupes la juſtice de la cauſe qu'elles vont défendre, pour leur inſpirer le deſir &

l'eſperance de la gagner. Nos Princes & nos Generaux ne haranguant point, l'Hiſtorien moderne n'a plus cette occaſion de faire paroître ſon Eſprit, ni l'avantage de varier par ces diſcours étudiez qui ébloüiſſoient le Lecteur, le recit trop uni & trop continû de Combats & de Siéges qu'on a ſouvent à raconter dans le cours d'une longue Guerre. Quand les Anciens nous repreſentent, ou les Miniſtres de quelque Prince qui déliberent ſur un deſſein, ou des Senateurs aſſemblez ſur quelque affaire importante, l'Hiſtorien dévelope tous les replis de cette affaire, il enviſage toutes ſes faces, & dans les differens avis, il découvre tous les reſſorts de la plus fine Politique. Cet air de myſtere & de profondeur plaît à bien

des gens, qui n'eſtiment un Hiſtorien, qu'autant qu'il ſemble creuſer dans les évenemens, qu'autant qu'il en fait venir les cauſes de loin, & qu'il donne à ce qu'il raconte, un tour critique & malin. Prévention aſſez ordinaire à la plûpart du monde, qui s'imagine que les Princes ne font rien par humeur, & ſans quelque vûë cachée; comme ſi on étoit moins homme pour être dans une grande place. La paſſion fait agir les hommes; elle les fait agir tous & preſque toûjours. Quoiqu'il en ſoit, tout homme qui écrit & qui donne au Public l'Hiſtoire du Temps, ne peut, quand il le voudroit, ſatisfaire ces Politiques. Quel eſt le Particulier, qui puiſſe ſçavoir au vrai tous les ſecrets du Cabinet, qui ordinairement ne ſe décou-

vrent qu'avec le temps ; & quel ſeroit le téméraire, qui oſeroit les publier, quand il en auroit connoiſſance ? Ainſi tout ce qu'on peut faire, quand on donne un Eſſai de l'Hiſtoire du Temps, c'eſt d'arranger le mieux qu'on peut tous les évenemens du Regne, de les preſenter au Lecteur liez, ſuivis, mis en leur place, & de lui en apprendre les cauſes autant qu'on peut les ſçavoir. C'eſt le deſſein de cet Ouvrage, & d'aider à ceux qui le liſent, à ſe former une idée juſte du Regne du Roy, & à fixer eux-mêmes quel rang ce Prince doit tenir parmi ces Hommes rares, que Dieu fait naître de temps en temps pour la felicité des Peuples, & pour la gloire des Etats. Depuis plus de trente ans l'Europe admire le Roy, ſes Ennemis le loüent, & l'u-

nion de tant de Puiſſances tant de fois liguées contre lui, & toûjours vaincuës, eſt un Eloge auſſi ſincere qu'éclatant, moins de ſes forces que de ſon mérite & de ſes Vertus.

ESSAI

ESSAI
DE L'HISTOIRE
DU REGNE
DE
LOUIS LE GRAND.

LIVRE PREMIER.

IL y avoit long-temps que Loüis XIII. & Anne d'Autriche étoient mariez enſemble ſans avoir eu d'enfans, quand la Reine accoucha d'un fils à Saint-Germain en Laïe le cinquiéme de Septembre 1638. à onze heures, vingt-deux minutes avant midi. Par tout SA NAISSANCE.

le Roïaume ce furent des réjoüiſſances qui ne ſe peuvent guére exprimer, & l'on fut beaucoup moins ſenſible à l'éclat des Victoires que l'on venoit de remporter, qu'à l'eſpérance des biens qu'on avoit lieu de ſe promettre de la naiſſance d'un Dauphin. La Reine étant ſterile, le Roy mal-ſain, on n'avoit vû juſqu'alors que cabales & que factions; & à peine avoit-on coupé une des teſtes de cette hydre, qu'il en renaiſſoit une autre. La naiſſance du Prince diſſipa ces troubles; cependant Loüis XIII. n'aïant ſurvêcu que quatre ans & neuf mois aprés, on eut d'autant plus ſujet de craindre de nouveaux orages, que les Grands étant mécontens, les Parlemens aigris, & les Peuple preſque ruïnez, tout me çoit de ſedition & de

L'Armée Imperiale taillée en piéces prés de Rhinfeld: l'Armée Navale d'Eſpagne défaite, *&c.*

TROUBLES DE LA MINORITE'.

volte pendant la Minorité.

La Regente d'ailleurs aïant donné ſa confiance au Cardinal Mazarin qu'elle choiſit pour premier Miniſtre, on n'en fut point content; parce qu'étant Etranger, & devant ſon élévation au Cardinal de Richelieu, on craignoit qu'on ne viſt regner les maximes hautaines de l'un ſous le Miniſtere de l'autre; du moins ce fut le prétexte dont ſe ſervirent en ce temps-là ceux des Grands, qui vouloient broüiller: mais le nouveau Miniſtre ſçut d'abord ſi bien les gagner par des graces & par des promeſſes, que tout fut tranquille les cinq premiéres années; & l'Etat loin de ſuccomber ſous l'effort de nos Ennemis, devint plus floriſſant que jamais. Nos Armées remporterent cinq Victoires ſur terre, deux autres

Jules Mazarin, Cardinal.

Victoires de Rocroy, de Rotevvil, de Fribourg, de

Nortlingue, de Lens, de Cartagene, de Caſtellamare, &c.

fur mer, & prirent dix ou douze Places ; mais cette proſperité ne fut pas de longue durée. L'ambition des Grands, leur avidité exceſſive, leurs haines & leurs jalouſies, le faux zele de quelques Parlemens ſoutenu des acclamations & de la confiance du Peuple, qui ſuit toujours aveuglément les impreſſions que l'on lui donne, quand une fois il s'imagine qu'on cherche à le ſoulager ; la timidité du Miniſtre, & cette funeſte politique de ne faire du bien qu'à ceux qui ſe faiſoient craindre ; ce concours fatal d'intereſts & de paſſions avoit ſemé de tous côtez tant de diviſions & de troubles, que l'Etat n'a jamais ſouffert une plus violente ſecouſſe.

Dans ces malheureux temps on eut d'autant moins de ſoin

de l'éducation du Roy, qu'on n'avoit preſque d'autre reſſource, que de mener ce jeune Prince de Province en Province, & de le montrer à ſes Peuples pour les tenir dans le devoir, ou par un reſte de reſpect ou par de derniers efforts d'une autorité languiſſante.

HEUREUX PRÉSAGES DE SA JEUNESSE.

Le Roy cependant ne laiſſoit pas de ſe former ; & par un heureux naturel il étoit à douze ans poſé, retenu, ſans gouſt ni attache pour ces amuſemens dont on égaïe les enfans, ne prenant plaiſir qu'à bien apprendre ſes exercices, & qu'à entendre raconter des actions extraordinaires. C'étoit ſon plus grand plaiſir ; & quand dans ce qu'on diſoit il y avoit du rare & du merveilleux, on voïoit tout d'un coup briller dans ſes yeux l'impatience de ſe ſignaler.

Plein de cette idée il ne ſoupiroit qu'aprés l'âge ; & lors qu'il ſçut que ſon Armée étoit preſte de combattre celle du Prince de Condé, il pria, il preſſa ſi fort, qu'il falut, pour le ſatisfaire, le placer ſur une hauteur pour voir du moins une partie du combat.

Il voit la Bataille de Saint-Antoine le 2. Juillet 1652.

Loüis de Bourbon, II. du nom, Prince de Condé.

Le Prince de Condé avoit été pendant ſix ans le Heros & l'appui de la Minorité : C'étoit lui qui avoit gagné les Batailles de Rocroy, de Fribourg, de Nortlingue & de Lens ; & ce fut lui encore, qui dans les premiers Troubles fut aſſez heureux ou aſ-

1649. ſez habile pour bloquer Paris avec ſept ou huit mille hommes. Il y avoit du grand & du ſublime dans ce Prince ; un courage à affronter tous les perils, une capacité ſans bornes dans le métier de la Guerre : Il n'avoit point

d'égal un jour de bataille, ſoit à choiſir les meilleurs poſtes, à ranger ſes troupes, les ſoutenir, les raſſurer; ſoit à pouſſer une attaque avec vigueur, ſoit enfin à ſe poſſeder dans le fort même de la mêlée, & à prendre ſes avantages ſelon les révolutions & les incidens du combat: mais ces ames ſi élevées ne ſont pas toujours capables de moderation. Un naturel boüillant, & de mauvais conſeils lui aïant fait prendre les armes, il avoit aſſemblé des Troupes, & aprés bien des mouvemens, il s'étoit poſté à Saint-Cloud, dont le Pont lui pouvoit ſervir à éviter, dans l'occaſion, un combat inégal. Pour défaire le Prince à platte-couture, on voulut l'enfermer entre les deux Armées commandées par les Marêchaux de Turenne & de

la Ferté. Le Prince, s'en étant douté, partit de Saint-Cloud, dans le deſſein d'aller camper au bout du Pont de Charenton, où aïant pour retranchemens les Rivieres de Seine & de Marne, il eût été bien difficile de pouvoir le forcer. Le plus court chemin étoit de traverſer Paris ; mais craignant que ſes Troupes ne deſertaſſent dans la Ville, ou qu'on ne lui en refuſaſt les portes, il prit par les dehors ; & en côtoïant les Fauxbourgs, il marchoit à grands pas, quand le Vicomte de Turenne ſe mit à ſes trouſſes, & chargeant ſon Arriere-garde, l'obligea à faire alte, & à ſe reſoudre au combat. Par bonheur pour le Prince, il trouva à la teſte du Fauxbourg Saint-Antoine quelques retranchemens : il s'en ſaiſit, & rangea ſes Troupes derriere à meſure

Henri de la Tour-d'Auvergne, Vicomte de Turenne.

qu'elles arrivoient. A peine fut-il en bataille, que l'Armée qui le pourſuivoit, vint fondre ſur lui, & affronter ces barricades avec d'autant plus de bravoure, que le Roy devoit en eſtre témoin. Comme il n'avoit alors guére plus de treize ans, ceux qui étoient auprés de lui, ne pouvoient aſſez admirer cette intrepidité naiſſante, avec laquelle, ſans s'émouvoir, il regardoit le combat. C'étoit un plaiſir de voir ſes inquiétudes, ſes tranſports & ſes mouvemens, tantoſt treſſaillant de joïe, quand ſes Troupes victorieuſes ſembloient forcer celles du Prince, & tantoſt rougiſſant moins d'indignation que de honte, quand pouſſées par celles du Prince, elles paroiſſoient reculer. L'action fut ſanglante ; jamais l'animoſité n'eſt plus vive que dans les

courage du vaincu. Sur le recit qu'on en faiſoit, le Roy ne put ſe laſſer de loüer la valeur du Prince. Durant un jour ou deux il ne s'entretint d'autre choſe, tant il avoit, dés ſon enfance, de paſſion pour la gloire, & de deſir d'en acquerir.

IL VA A L'ARME'E. Un ſi beau feu croiſſant en lui de jour en jour, en vain on lui repreſenta, d'un côté toutes les fatigues que la guerre fait eſſuïer, de l'autre la neceſſité de ménager une ſanté auſſi precieuſe que la ſienne; on ne put plus le retenir, ni empêcher que tous les ans il n'allaſt à l'Armée, & qu'il ne ſe trouvaſt à tous les Sieges qu'on fit en Flandre juſqu'à la Paix des Pyrenées. Dans le Camp il étoit d'un air de gaïeté, qu'il n'avoit point par tout ailleurs, toujours levé de grand matin, s'ex-

poſant indifferemment aux injures du temps, toujours en action ; tantôt faiſant le tour du Camp & viſitant tous les poſtes, tantôt faiſant des revuës, ſe donnant des inquiétudes & tous les ſoins de General, voulant tout ſçavoir & connoître tout en détail. Cette application produiſit déja de grands biens. Le ſervice s'en fit beaucoup mieux, & les Tröupes qui étoient alors dans un extrême deſordre, commencerent peu à peu à ſe diſcipliner par ſa vigilance & par ſon exemple. Quand les Sujets aiment le Prince ; quand le Prince en eſt eſtimé, ſon exemple a plus de pouvoir que les loix & les châtimens.

LA REINE CHRISTINE DE SUEDE VIENT EN FRANCE POUR LE VOIR.

Comme il faiſoit déja l'entretien de toute l'Europe, la Reine Chriſtine de Suede, qui pour lors demeuroit à Ro-

me, fit un voïage en France, pour voir ſi la Renommée ne flattoit point ce jeune Prince.

Elle y fit deux voïages, l'un en 1656. l'autre en 1657. & elle ne s'en retourna qu'en 1658.

Cette Héroïne, fille unique de Guſtave-Adolphe, qui conquit en deux ans deux cens lieuës de Païs, & fit trembler par ſon génie autant que par ſes victoires, juſques à ſes amis : cette Princeſſe, dis-je, avoit regné ſept ou huit ans, avec d'autant plus d'éclat, qu'elle n'avoit rien à deſirer de ce qui peut contribuer à faire une grande Reine ; de l'eſprit, du courage, l'ame élevée, une éloquence vive, qui couloit de ſource ; elle aimoit les Sciences & les Lettres. Elle parloit parfaitement toutes les Langues de l'Europe. Ces avantages joints au ſecours de Miniſtres, gens habiles & réputation, devoient, ce ſemble, lui faire croire qu'

Son pere étoit mort en 1632. mais elle ne regna par elle-même, que ſept ou huit ans.

Le Chancelier Oxenſtiern.

Le Comte Magnus de la Garde.

ſeroit toute ſa vie aimée de ſes peuples, reverée de ſes ennemis, & eſtimée de tout le monde. Ces eſperances, auſſi ſolides que pompeuſes, avoient de quoi la ſatisfaire; cependant elle avoit mieux aimé briller parmi les Sçavans dans l'empire du Bel-Eſprit, que de tenir parmi les Rois un rang diſtingué. Il eſt rare de rencontrer dans les Perſonnes de ſon Sexe ce que les Princes les plus celebres ont eu d'extraordinaire & de ſuperieur: Laſſe de commander elle avoit quitté la Couronne, non par legereté & par inquietude, comme diſoient ſes envieux, ou parce que le Senat de Suede la preſſoit de ſe marier à un Prince qu'elle n'aimoit pas; mais pour avoir la liberté d'aller par toute l'Europe recueillir les loüanges & ce tribut d'admi-

miration que les Peuples les plus polis ne pouvoient refuſer, du moins à ce qu'elle croyoit, à un merite comme le ſien ; Enſuite elle eſtoit paſſée de Suéde en Flandre ; de Flandre en Allemagne ; de là à Rome, d'où la réputation du Roy l'avoit attirée en France. Il n'eſt point de reſpects qu'il ne lui fit rendre, point de regal qu'il ne lui donna. Les plaiſirs ſe ſuccedant les uns aux autres, c'étoient des fêtes continuelles, dont ce Prince faiſoit les honneurs, autant par ſa bonne mine, que par ſa magnificence. Il avoit alors dix-neuf à vingt ans ; la taille grande, l'air auguſte, une phiſionomie marquée de tous les traits de l'honneur & de la vertu, un mêlange agréable de majeſté & de douceur. Quand la Reine de Suéde le vit la premiére fois, elle

eut

eut les yeux collez ſur lui pendant toute l'entrevûë : c'étoit un hommage qu'elle rendoit à ſa bonne mine. Elle conçut dans la ſuite tant d'eſtime pour lui, qu'elle ne pouvoit ſe laſſer, même aprés ſon retour à Rome, de témoigner à tout le monde, que la vuë de ce jeune Prince avoit païé avec uſure toutes les peines du voïage, & que ſon merite ſurpaſſoit ſa réputation.

Ces acclamations donnoient d'autant plus de joïe, qu'on aimoit le Roy, & que ſes bonnes qualitez étoient comme autant de gages, & des augures favorables de la felicité du Regne ; mais plus on étoit ſenſible à ces eſperances, plus on eut de fraïeur, quand quelque temps aprés, il tomba malade, & à n'en plus rien eſperer. Aprés la priſe de Dunquerque, où il entra com-

IL TOMBE MALADE A CALAIS LE 1. JUILLET 1658.

Le 25. Juin 1658.

me en triomphe, il s'arrêta cinq ou ſix jours au Fort de Mardic, qui n'eſt qu'un trou, & où l'infection étoit alors d'autant plus grande, que la place étant petite, la Garniſon nombreuſe, les Soldats eſtoient, malgré eux, entaſſez les uns ſur les autres; de ſorte que n'aïant d'ailleurs que de méchantes nourritures, ils étoient la plûpart malades. Quelque riſque qu'il y eût à courre dans un endroit auſſi mal-ſain, il ne voulut point en ſortir, qu'il n'eût tout vû, & qu'il n'eût donné ordre à tout. Aïant pris là le méchant air, d moins on le crut ainſi, à pe ne fut-il à Calais, qu'il e une groſſe fiévre. Il cac ſon mal le premier & le çond jour; au quatriém fut à l'extrêmité. On ne bien repreſenter l'affli

de toute la Cour ; ce n'étoit point des larmes ni des regrets de bien-ſéance, tels que ſont ordinairement les témoignages de douleur que l'on fait voir dans un Païs où tout eſt feint & maſqué, & où l'on ne s'étudie qu'à paroître ce qu'on n'eſt pas. C'étoit une vraie douleur, chacun appréhendant de perdre un auſſi bon Maître. La Reine ſa Mere qui l'aimoit avec paſſion, & qui voïoit perir en lui ſon principal appui, ne le quittoit ni nuit ni jour. Il tâchoit de la conſoler ; mais la tendreſſe du Fils ne ſervoit qu'à rendre plus vifs les regrets de la Mere. Quelqu'un aïant parlé d'un Medecin d'Abbeville, qui étoit en réputation, on le fut querir incontinent. Quand il eut vû le Roy, il dit que dans cet état il n'y avoit que l'Emeti-

que qui pût lui ſauver la vie : Ce mot fit trembler ; & l'Emetique, en ce temps-là, étant encore ſi nouveau, qu'on n'oſoit preſque le riſquer, on heſita quelques momens ſi on en donneroit au Roy, d'autant plus que ſes Medecins s'y oppoſoient par jalouſie. Le Roy étoit reſigné, & attendoit tranquillement la fin de ſa maladie, ſans ſe plaindre de ſa deſtinée qui le reduiſoit à mourir en la fleur de ſon âge ; il voulut voir toute la Cour avant que de prendre le remede ; enſuite de ce triſte adieu, paroiſſant lui ſeul intrepide, il demanda le verre, & avala toute la priſe. Deux heures aprés, il eut une grande criſe : elle fut heureuſe, & l'Emetique fit ſi bien, que le venin étant ſorti, on commença de ſe flater qu'il pourroit guerir.

Une ſeconde priſe aïant encore mieux operé, enfin le Roy reſſuſcita, au grand contentement de tout le Roïaume: les réjoüiſſances furent auſſi extraordinaires à cette nouvelle, qu'avoit été l'affliction à celle de ſa maladie; car outre la veneration que les François ont naturellement pour leur Roy, tout le monde avoit déja tant d'eſtime pour celui-ci, qu'on ne peut guére s'imaginer combien même dés ce temps-là étoit grande l'affection que l'on lui portoit.

IL EPOUSE L'INFANTE MARIE THERESE, FILLE AÎNE'E DE PHILIPPE IV. ROY D'ESPAGNE.

Dés qu'il fut gueri, on ſongea à le marier: juſques alors la Reine qui avoit ſes vuës, avoit eu peine à s'y reſoudre; mais aprés une telle allarme, on ne pouvoit plus reculer. Cette Princeſſe qui aimoit beaucoup ſa famille, ſouhaitoit que ſa Niéce, l'Infante d'Eſpagne, épou-

ſaſt le Roy, & que ces nouveaux nœuds rétabliſſent entre les Couronnes; & affermiſſent pour long-temps l'union & la paix. Sur la propoſition qui en fut faite à Dom Antoine Pimentel, qui paſſoit par Paris, retournant à Madrid de ſon Ambaſſade de Suéde; on trouva du côté d'Eſpagne plus de difficulté que la Reine n'avoit penſé. L'Infante étant Heritiere, les Eſpagnols apprehendoient que ſon pere mourant ſans laiſſer de fils, leur Monarchie ne fût éteinte, & que tous ſes Roïaumes ne devinſſent, par ce mariage, des Provinces de France. Dans cette même crainte que les deux Monarchies venant à ſe réünir, le reſte de l'Europe ne fût bien-tôt mis ſous le joug, les autres Princes concouroient à traverſer ce mariage,

en échauffant ſecretement la jalouſie des Eſpagnols. Quoique la Reine leur offriſt de faire renoncer le Roy à la ſucceſſion d'Eſpagne, ils n'en étoient point plus dociles, perſuadez qu'il étoit le maître de ſe faire relever, quand il le voudroit, d'une renonciation autant injuſte que forcée ; qu'il ne pouvoit en faire au préjudice des enfans qui naîtroient de ce mariage ; & qu'enfin cette précaution étoit d'autant plus inutile, que la plûpart des Princes ne meſurent ordinairement la juſtice de leurs prétentions qu'à l'étenduë de leur pouvoir. Cette negociation aïant langui un an ou deux, le Roy ne fut pas gueri, qu'on parla de le marier à la Princeſſe de Savoïe, dont le portrait lui plut ſi fort, qu'il fit reſoudre, pour la voir, le voïage de

1658. Lyon. La Reine fut ravie de ce voïage, dans l'eſperance, que ſon frere feroit pendant ce délai, une derniere réfléxion ſur le coup qu'il alloit manquer, & qu'il auroit enfin autant d'empreſſement pour le mariage de l'Infante, qu'il avoit marqué juſques-là de difficulté & de peine. Ses eſperances ne furent point trompées, & ſes ſouhaits furent accomplis, lors qu'elle s'y attendoit le moins. Depuis vingt-quatre ans que la Guerre duroit, les Eſpagnols avoient perdu ſix Batailles ſur terre, trois autres ſur mer, quarante ou cinquante Places, & le Roïaume de Portugal, ſans compter ni le contrecoup qu'ils avoient reſſenti de nos conquêtes d'Allemagne, & de celles de nos Alliez, ni une infinité de rencontres & d'occaſions où ils avoient

avoient été battus. Ces coups, auſſi terribles que frequens, avoient ſi fort ébranlé cette Monarchie, que pour rétablir ſes forces, elle avoit beſoin de la Paix; & ſes Peuples épuiſez la demandoient ſi hautement, que le Conſeil d'Eſpagne, revenu de ſa repugnance, reſolut d'envoïer offrir le mariage de l'Infante. Ces obſtacles de Politique qui d'abord l'avoient traverſé, n'étoient point encore levez, mais la neceſſité preſente l'avoit enfin emporté ſur la crainte de l'avenir, ou peut-être que les Eſpagnols n'avoient paru ſi difficiles, que croïant obtenir la Paix à de meilleures conditions. La Reine avoit ſouhaité ce mariage avec tant de paſſion, qu'elle ne put contenir ſa joïe, quand Pimentel vint à la Cour en

faire la propoſition, & apporter le plan & les articles de la Paix, tels à peu prés qu'on les vouloit ; ainſi le capital étant reglé, on convint, que le Cardinal & Dom Loüis d'Haro, Premiers Miniſtres des deux Couronnes, s'aboucheroient ſur la Frontiere pour conſommer ce grand ouvrage. Le Traité ſigné, la Cour ſe rendit à Saint-Jean-de-Luz pour y recevoir l'Infante. Le Roy, ſon Pere, étoit venu la conduire lui-même pour faire plus d'honneur au Roy, & pour avoir la joïe d'embraſſer la Reine ſa Sœur. Rien de plus pompeux que cette Entrevüe. On ne voïoit des deux côtez, que pierreries, or & argent : ce fut à qui paroîtroit, & qui ſe diſtingueroit le plus ; avec cette difference, que nos maniéres de ſe mettre ont tout un au-

ENTREVÜE DES DEUX COURS DE FRANCE ET D'ESPAGNE.

Le 6. Juin 1660.

tre gouſt que celles d'Eſpagne. Les Politiques qui ne font guére d'attention ſur ce brillant, qui n'eſt bon qu'à ébloüir les yeux du peuple, remarquoient entre les deux Cours une bien autre difference, d'où ils tirerent dés ce temps-là l'horoſcope des deux Empires. Le Roy étoit alors dans ſa vingt-uniéme année, en pleine ſanté, actif, vigilant, & ne reſpirant que la gloire. Il ne faiſoit déja ſa principale occupation, que de ſes affaires; il avoit avec lui les premiers Hommes de l'Europe, ſoit pour commander des Armées, ſoit pour bien conduire les miſteres du Cabinet, & de tous ſes Princes & Seigneurs qui l'accompagnoient en grand nombre, il n'y en avoit pas un qui n'eût du ſervice, & qui n'eût avec joïe ſacrifié ſa vie & ſes biens pour

la gloire du Prince & pour le ſalut de l'Etat. Cette émulation, répanduë dans tout le Roïaume, alloit le rendre plus puiſſant & plus floriſſant que jamais, d'autant plus que deux années de Paix étoient plus que ſuffiſantes pour le remettre de ſes pertes; tant il eſt riche & abondant en toutes choſes. Du côté d'Eſpagne on ne voïoit point cet air de proſperité, mais ſeulement de triſtes reliques d'un Etat, qui dans ſa ſplendeur a fait tant de bruit dans le monde. Le Roy étoit uſé, & ne ſongeoit plus qu'au repos. La plûpart des Grands n'avoient jamais ſorti les Portes de Madrid, & d'ailleurs étoient ſi jaloux de leur propre grandeur, qu'ils paroiſſoient indifferens à celle de l'Etat : ſes Tréſors étoient épuiſez, & il ne reſtoit plus

ni Troupes ni Chefs, du moins de réputation, depuis que le Prince de Condé, dont l'expérience & la valeur avoient ſoutenu ſept ou huit ans la fortune chancelante de cette Couronne, étoit rentré dans ſon devoir, & retourné en France avec tous les Braves qui l'avoient ſuivi. Sans mendier le ſecours des Aſtres, il étoit aiſé de prédire, en comparant les deux Couronnes, que l'une alloit s'élever ſur les ruines de l'autre.

Auſſi-tôt que le Roy eût épouſé l'Infante, on ne ſongea plus qu'au retour; il lui fit rendre ſur la route tous les honneurs imaginables; mais ces triomphes de Province n'étoient qu'autant de préludes de l'Entrée magnifique que l'on préparoit à Paris, pour faire honneur à la Reine, & pour donner, dans ces

A Saint-Jean-de-Luz, le 9. de Juin 1660.

L'ENTRÉE DU ROY ET DE LA REINE DANS PARIS, le 26. d'Août 1660.

commencemens de Regne, une haute idée des richeſſes & des reſſources d'un Roïaume, qui n'avoit pû être épuiſé par une guerre de trente ans avec les Etrangers, & en ſix autres années de guerre civile. Depuis la Monarchie il n'y a point eu de plus beau jour. Les ruës étoient tapiſſées de ce qu'il y avoit de plus riche, les Portes couronnées de verdure & de fleurs ; les fenêtres ornées des plus beaux tapis ; dans les Places, des Arcs de triomphe, enrichis de ſtatuës & de peintures dignes de la magnificence de l'ancienne Rome ; par-deſſus tout cela un monde épouvantable, accouru de toute l'Europe, arrangé ſur des Amphiteâtres qui regnoient le long des maiſons, formoit dans toute la marche le ſpectacle le plus pompeux que l'on ſe

puiſſe imaginer. Les Princes & les Grands avoient épuiſé le luxe, non ſeulement ſur leurs habits, mais ſur ceux de leurs Domeſtiques. La Reine étoit dans un Char, le Roy & tous les Seigneurs à cheval, dans un équipage ſi riche, que l'on n'a point de ſouvenir d'avoir vû ni lû une ſi ſuperbe Cavalcade. La ſeule dépenſe des Particuliers monta, à ce que l'on croit, juſqu'à dix millions : on ſe ruïnoit avec joïe pour donner au Roy des témoignages de ſon zele. Du plus loin qu'on le découvroit, c'étoit des cris d'allegreſſe & des acclamations ſans fin ; chacun lui ſouhaitoit un Regne heureux, de longues années ; on eût dit que les ſpectateurs n'avoient des yeux que pour lui, & à peine étoit-il paſſé, qu'un torrent de peuple alloit

fondre d'un autre côté, pour le revoir autant de fois que l'on en pouvoit approcher. Qu'on vante, tant que l'on voudra, tous les honneurs exterieurs, leur faux brillant n'égale point ni cet empreſſement des cœurs, qui ſembloient voler aprés lui, ni ce concours de benedictions & de vœux. Ces éclats de joïe n'étoient point un effet de politique dans les uns, ou d'une paſſion aveugle dans l'eſprit de la Populace; c'étoit une vraie effuſion de cœur; on avoit pour le Roy de l'amitié & de l'eſtime, & tout le monde étoit prévenu, qu'il ſeroit un des plus grands Princes qui fût monté ſur le Trône: on ne fut pas long-temps à en être perſuadé, par la maniére dont il s'y prit, quand il commença de regner & de gouverner par lui-

même aprés la mort du Cardinal Mazarin, qui ne ſurvêcut que dix mois à la concluſion de la Paix. Ce Miniſtre mourut au comble de ſa gloire : heureux d'avoir triomphé de ſes Ennemis, & de ceux de l'Etat ; mais plus heureux encore d'avoir forcé les uns à en dire du bien, & obligé les autres à faire une Paix auſſi glorieuſe pour lui, qu'elle fut utile pour nous.

Le Cardinal Mazarin mourut le 9. de Mars 1661.

Fin du premier Livre.

ESSAI DE L'HISTOIRE DU REGNE DE LOUIS LE GRAND.

LIVRE SECOND.

LE ROY GOUVERNE SANS PREMIER MINISTRE.

QUAND le Cardinal mourut, il y avoit de ſi grands deſordres dans le Gouvernement, que quelque idée qu'on eût conçuë du merite du Roy, on ne pouvoit s'imaginer qu'un Prince de vingt-deux ans oſât ſe hazarder de porter un ſi grand fardeau, ou que s'il l'entreprenoit, il eût aſſez de forces pour le ſoutenir; cependant en moins de quatre ou cinq ans il mit toutes choſes en un

ſi bon ordre, que depuis plus de trente années qu'il regne ſans premier Miniſtre, le Roïaume a toujours été tranquille, victorieux de ſes Ennemis, & comblé de proſperitez ; tant il eſt vrai que ſouvent la fortune ſe regle par l'eſprit des hommes ; du moins eſt-il bien certain, que la felicité n'eſt jamais de longue durée, quand le merite l'abandonne. Par où il commença ce fut de regler ſon temps, & de ſe faire des principes & des maximes de regner, tant de ſes propres reflexions ſur la vie des Princes celebres, que des avis qu'il demanda aux plus éclairez du Conſeil. Les fatigues & l'application bien loin de le rebuter, lui donnerent du goût & de l'attache pour les affaires ; il travailloit dés ce temps-là cinq à ſix heures

IL S'APPLIQUE AUX AFFAIRES.

tous les jours avec ſes Miniſtres ; il ſe faiſoit rendre compte de tout le détail du Gouvernement, donnoit audience à tout le monde, un jour ou deux de la ſemaine, aſſiſtoit à tous les Conſeils ; & quand il ſe preſentoit des affaires extraordinaires, il les étudioit en particulier, afin d'être plus en état de choiſir le meilleur avis. Au reſte il ne faut pas s'imaginer que pour être ſi appliqué il ne
PLAISIRS. donnât rien aux plaiſirs, plus le poids des affaires eſt grand, plus elles demandent de relâche ; les forces de l'eſprit & celles du corps aïant leurs bornes & leurs limites, un travail outré les auroit bien-tôt épuiſées. Dans les commencemens du Regne ce ne furent que réjoüiſſances, feſtins, ballets, courſes de bagues, carouſels ; ce jeune Prince ſe

déliſſant dans tous ces nobles paſſe-temps, qu'une ingenieuſe & opulente oiſiveté a inventez de temps en temps pour divertir les Rois, & pour briller aux yeux du Peuple, qui aime le ſpectacle, & qui ne juge de leur puiſſance que par ces apparences de grandeur. Jamais Prince n'a mieux entendu cette pompe de bienſéance, qui fait honneur au Trône, & releve l'éclat de la Roïauté. Sa Cour a toujours été une école publique de magnificence & de politeſſe; mais le plus grand de ſes plaiſirs aïant été, toute ſa vie, l'heureux ſuccés de ſes affaires, les divertiſſemens ne l'en ont jamais détourné; & tout jeune qu'il étoit, quand il prit le Gouvernement, il n'en avoit pas moins ni d'application ni d'ardeur pour la reforme de l'Etat. Heureux

Cette déprédation avoit regné impunément pendant la Minorité, ſoit par la protection de ceux qui avoient leur part au butin, ſoit parce que dans ces temps fâcheux on avoit un ſi grand beſoin de l'induſtrie des Gens d'affaires pour trouver de l'argent comptant, qu'on n'oſoit trop développer ces myſteres d'iniquité : on pouvoit à la Paix remédier à ces abus ; mais le Sur-intendant ſongeoit moins à y donner ordre, qu'à goûter les plaiſirs. Ce ne fut pas le ſeul ſujet de le punir. On l'accuſa ſur d'autres chefs ; il avoit fait fortifier ſans ordre ni ſans permiſſion une Place qui étoit à lui, & il n'avoit rien épargné pour ſe faire de tous côtez des liaiſons & des amis. Pour couper la racine à tous ces deſordres, le Roy le fit arrêter, & lui

lui fit faire ſon procés. Ce coup d'autorité, ménagé avec prudence, tint tout le monde dans le reſpect ; la cabale s'évanoüit ; & quelques profuſions qu'eût fait le Sur-intendant, perſonne ne ſe déclara : tant il eſt vrai, que quand les liaiſons ne roulent que ſur l'intereſt, on eſt bien-tôt abandonné, lors que la chute de ſa fortune ne laiſſe plus rien eſperer.

Tout étant tranquille, le Roy qui ne ſongeoit plus qu'à la reforme des Finances, choiſit pour les gouverner un homme d'ordre, d'un genie actif, exact à rendre juſtice, & d'une ſage fermeté à ne point accorder de grace qui fût funeſte au Bien public. C'étoit Jean-Baptiſte Colbert, devenu dans la ſuite Miniſtre & Secretaire d'Etat ; homme à grandes vuës, & de ces têtes

Jean-Baptiſte Colbert Miniſtre & Secretaire d'Etat, Controlleur General des Finances, Sur-Intendant des Baſtimens, Arts, & Manufactures, &c.

fermes, ſi j'oſe parler de la maniére, capables de tenir & de bien manier le timon. Sous ce nouveau Miniſtre les choſes changerent de face; les Fermes furent publiées, & données ce qu'elles valoient; les gratifications ou ſupprimées ou réduites; les gages des Officiers fixez ſur le pied de la Finance, & les charges de maniement, du moins les plus conſiderables, furent exercées par des Commis en la place des Officiers, qui ſe voïant pourvûs en titre, s'imaginoient en avoir un pour piller & pour voler impunément dans ces temps de deſordre & de confuſion. Un changement ſi prompt parut un enchantement, tant on le croïoit difficile; & par rapport au temps paſſé, on avoit peine à ne point croire qu'on ne fût dans un autre Etat.

Le Roy ſe vit dans l'opulence, & bien loin d'eſtre redevable aux Traitans & aux Financiers, ils lui devoient des ſommes immenſes, tant des vols qu'ils lui avoient fait dans l'adjudication des Traitez & des Fermes, que des remiſes exceſſives qu'ils en avoient tiré par ſurpriſe & par fraude. Leurs richeſſes prodigieuſes, les ſuperbes Palais qu'ils avoient élevez à la vuë de toute la France, la ſomptuoſité de leurs meubles, la délicateſſe & la profuſion de leur table, tant d'autres monumens de leur orgueil & de leur luxe, étoient autant de témoins, & ſans doute plus que ſuffiſans pour convaincre ces gens, la plûpart nez ſans aucun bien; pour les convaincre, dis-je, de malverſation & de vol. Cependant pour ne rien faire que dans l'or-

En Decembre 1661. dre, le Roy créa, pour en juger, une Chambre de Juſtice, compoſée de Juges d'élite tirez de chaque Parlement, pour informer des injuſtices & des concuſſions de tous ceux, qui avoient eu part à la diſſipation & aux deſordres des Finances, & pour faire des coupables une punition exemplaire.

PREEMINENCE DE LA COURONNE SUR TOUTES LES AUTRES.

On pourſuivoit cette recherche avec chaleur, quand un accident imprevû faillit à renouveller une Guerre d'autant plus cruelle, qu'il ne s'agiſſoit point ni de Villes ni de Provinces, mais de défendre la dignité de la Couronne attaquée par les Eſpagnols & dans l'endroit le plus ſenſible. Son plus beau fleuron eſt d'avoir ſur toutes les autres l'honneur de la préſéance; il n'en eſt point qui la ſurpaſſe en richeſſes, en peuples, en

puiſſance ; & toutes les autres joignant enſemble ce qu'elles ont fait de plus illuſtre, ne peuvent égaler ſa gloire. Depuis prés de treize ſiécles que cette Monarchie ſubſiſte avec tant d'éclat, ſans que le Sceptre ſoit paſſé dans les mains d'aucun Etranger, elle a fait de ſi grandes choſes en faveur de la Religion & de toute l'Europe, que le temps ne peut effacer ni la memoire de ſes exploits, ni la reconnoiſſance que l'on doit toujours conſerver pour d'auſſi importans ſervices. Peut-être que toute l'Europe gemiroit encore aujourd'hui ſous le joug des Califes & des Mahometans, ſi la bravoure des François n'eût borné leurs conquêtes, & n'eût arrêté ces torrens de Maures & de Sarrazins qui s'en alloient tout inonder, lors que Charles-

Martel les défit à platte-couture. La France a toujours été le refuge & l'azile des Princes affligez, & principalement des Papes, qui ne tiennent ces grands Etats, dont ils ſont Princes ſouverains, que de la liberalité de Pepin & de Charlemagne : C'eſt elle qui a rétabli l'Empire d'Occident, & fait revivre par ſes ſoins les Sciences & les Arts qui étoient comme enſevelis ſous les ruines de l'ancienne Rome. De ſi celebres actions, & tant d'autres, dont la renommée s'eſt répanduë par tout le monde, lui ont donné dans tous les temps une ſi grande prééminence, qu'elle étoit en poſſeſſion auſſi ancienne que paiſible, de n'avoir point de concurrent pour le rang & la préſéance, quand le ſiécle paſſé, Philippe II. Roy d'Eſ-

Charlemagne & François I. ont fait revivre les Belles-Lettres en Europe.

Les Croiſades, la conqueſte de Conſtantinople, &c.

pagne, entreprit le premier de la lui diſputer. L'Eſpagne étoit alors au plus haut point de ſa grandeur ; elle poſſedoit tranquillement plus d'un tiers de la belle Europe, & les richeſſes du Nouveau-Monde ; cependant quelque impreſſion que puiſſe faire une puiſſance ſi formidable, cette prétention parut d'autant plus injuſte, qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux Couronnes, [a] tant pour la renommée que pour leur ancienneté, & que l'Eſpagne avoit d'ailleurs tant d'obligation à la France, que l'une ne pouvoit ainſi attenter ſur les droits de l'autre, ſans marquer de l'ingratitude. Philippe perdit ſa cauſe [b] à Veniſe, [c] à Rome, [d] en Pologne, & les Ambaſſadeurs d'Eſpagne n'ont jamais diſputé le pas qu'avec autant

La diſpute commença à Veniſe en 1558.

[a] Avant l'an 1017. la Caſtille n'avoit le titre que de *Comté*. Ce fut la France qui en la place de Pierre le Cruel, fit Henri ſon frere, Roy de Caſtille : c'eſt de Henri qu'étoit deſcenduë la Princeſſe qui a porté ce Sceptre dans la Maiſon d'Autriche.

[b] A Veniſe, en 1558.

[c] A Rome, en 1564.

[d] En Pologne, en 1573.

de honte pour eux, que de gloire pour nous : neanmoins ils ont toujours renouvellé cette pretention juſques à ce que le Roy ait obligé le Roy d'Eſpagne d'y renoncer expreſſément, à l'occaſion de la rencontre qu'eurent à Londres le Comte d'Eſtrades & le Baron de Batteville, Ambaſſadeurs des deux Couronnes, à l'Entrée du Comte de Brahe, Ambaſſadeur de Suéde. Auſſi-tôt que de Brahe fut arrivé en Angleterre, Batteville fit courre le bruit que pour lui faire honneur il envoiroit à ſon Entrée ſes Caroſſes & ſes Domeſtiques, quoique Alonſe de Cardenas, ſon Prédéceſſeur immédiat, homme ferme & de merite, ne s'y fût jamais expoſé. Ce bruit revint à d'Eſtrades ; mais le regardant comme un bruit, ou tout au plus comme une

PRE'SE'ANCE DISPUTE'E PAR LES ESPAGNOLS.

ſaillie de vanité des Domeſtiques de Batteville, plûtôt que comme un prélude de quelque entrepriſe du Maître, il envoïa ſon train au devant de l'Ambaſſadeur, ſans aucun renfort, & ſans prendre de précaution pour ſe défendre de l'inſulte : A peine ſes Caroſſes eurent-ils paru, qu'ils furent enveloppez de Soldats & de Populace au nombre de plus de deux mille hommes, à la tête deſquels les Domeſtiques de Batteville vinrent fondre ſur ceux de d'Eſtrades; ceux-ci ſoutinrent le choc ; cependant la partie n'étant pas égale, & le caroſſe de d'Eſtrades ne pouvant avancer, (ſes chevaux avoient été tuez) les Eſpagnols comme en triomphe, accompagnerent ſeuls l'Ambaſſadeur de Suéde, l'épée nuë à la main, & faiſant retentir toutes les ruës où ils Le 10. d'Octobre 1661.

paſſoient, de cris de joïe. Ce triomphe faiſoit pitié, & les gens de bon ſens ne pouvoient s'empêcher de rire de l'imagination de ces Rodomons, qui ſe flatoient d'avoir vaincu la France & toutes ſes forces, & d'avoir enlevé le rang & la préſéance, en tuant deux ou trois chevaux, & autant des gens de d'Eſtrades ; mais plus on faiſoit d'attention ſur cette levée de bouclier, plus on avoit peine à comprendre ſi Batteville étoit avoüé, ou ſi cette bravade étoit purement de lui. Batteville n'étoit point un écervelé, ni quelque homme neuf, qui ſans un ordre ſuperieur auroit voulu ſe ſignaler par un zele auſſi indiſcret, qui expoſoit le Roy ſon Maître, ou à eſſuïer un affront, en avoüant que ſon Miniſtre avoit eu tort de conteſter le rang & la préſéance, ou bien

Il avoit été Ambaſſadeur en pluſieurs Cours, & Gouverneur de Saint-Sebaſtien.

à voir renouveller une Guerre d'autant plus funeſte, qu'il paroiſſoit moins que jamais en état de la ſoutenir : D'un autre côté, le Roy d'Eſpagne étant infirme, la Monarchie ſur le declin, épuiſée d'argent & de forces, il n'y avoit guére d'apparence, que dans le commencement d'une Paix deſirée avec tant d'ardeur, achetée avec tant de peines, l'Eſpagne eût voulu la rompre pour le pas & la préſéance, aïant tenté juſques alors de la ſurprendre par fineſſe, ou de l'arracher par menaces ; mais jamais n'en étant venuë à de telles extrémitez, non pas même au fort de la Guerre & pendant ſa proſperité. Quoi qu'il en ſoit, ce furent les derniers efforts du deſir de la préſéance, & l'entrepriſe de Batteville ne ſervit que d'occaſion de faire voir à tout le monde, qu'il y a de

Par fineſſe en Pologne en 1573.

Par menaces à Rome en 1564.

nôtre côté autant de juſtice à maintenir la poſſeſſion où nous ſommes depuis tant de ſiécles, qu'il y a de temerité à nous y troubler. Auſſi-tôt que le Roy eût reçû la nouvelle de cette rencontre, il envoïa ordre à * l'Archevêque d'Ambrun ſon Ambaſſadeur à Madrid, de demander reparation, & de s'en revenir s'il ne pouvoit pas l'obtenir. C'eſt aſſez la coûtume du Conſeil d'Eſpagne de faire languir aprés les moindres affaires, ſoit que cette lenteur ſoit un miſtere de Politique, pour rendre les gens plus dociles, en épuiſant leur patience, ou bien que ce ſoit l'effet d'une coûtume ſans miſtere; cependant dés que l'Archevêque eût demandé ſatisfaction, le Roy d'Eſpagne lui promit de la donner au Roy ſon Gendre, & de revoquer Batteville, de l'Ambaſſade

Il oblige le Roy d'Espagne a lui ceder la preſéance.

* George d'Aubuſſon, ancien Archevêque d'Ambrun, enſuite Evêque de Metz.

d'Angleterre. C'étoit déja beaucoup, mais ce n'étoit pas encore aſſez; le châtiment de ce Miniſtre faiſoit juſtice du paſſé, mais ne regloit pas l'avenir, ſi le Roy Catholique continuoit, comme auparavant, dans ſes mêmes prétentions. Les autres Puiſſances ſollicitoient ſecretement pour l'empêcher d'y renoncer, ſoit parce que la Prééminence dont nos Rois joüiſſent de tout temps, excite naturellement la jalouſie des autres Princes, ſoit parce qu'ils apprehendoient qu'un jeune Roy, brave & puiſſant, ne trouvant point de réſiſtance dans une affaire de cet éclat, n'en devînt d'autant plus hardi à entreprendre ſur ſes voiſins. Le Conſeil d'Eſpagne fut deux ou trois mois à ſe déterminer. Quelques Miniſtres étoient d'avis de plûtôt tout riſquer,

quel toute l'Europe étoit attentive, & qui terminoit cette fameuſe conteſtation que la gloire & la jalouſie avoit fait naître depuis cent ans entre les deux Puiſſances, qui font mouvoir toutes les autres.

IL SE FAIT FAIRE REPARATION DE L'INSULTE FAITE A ROME A SON AMBASSADEUR.

Le 20. d'Août 1662.

Cette querelle aſſoupie, il en nâquit une autre entre le Pape & le Roy, au ſujet de l'inſulte qu'on fit au Duc de Crequy, Ambaſſadeur à Rome. L'injure étoit atroce, mais auſſi il faut avoüer que les ſiécles paſſez ne nous fourniſſent point d'exemple où l'on ait maintenu le Droit des Gens avec plus de gloire, & où ceux qui l'avoient violé, aïent été châtiez avec plus de ſeverité. Deux ou trois inconnus, pourſuivis par dix Corſes de la Garde du Pape,* s'étant refugiez vers les Ecuries du Palais Farneſe, où demeuroit l'Ambaſſadeur, quelques-uns de ſes Domeſtiques,

* Alexandre VII.

ſortis au bruit du combat, repouſſerent les Corſes, qui revenus en plus grand nombre, mirent en fuite à leur tour les gens de l'Ambaſſadeur, & les remenerent battant juſqu'à la porte du Palais. Le Duc qui rentroit par une autre porte, aïant appris cette nouvelle, donna ordre auſſi-tôt de faire retirer ſes gens : cette précaution ne ſervit qu'à augmenter l'inſolence de ces Soldats, ils revinrent tambour battant ; & leurs Officiers à la tête, ils inveſtirent le Palais, poſerent des Corps de Garde ſur les avenuës, & tirerent pendant plus d'une heure dans les portes & dans les fenêtres, ſans épargner le Duc, qui s'avança ſur un Balcon pour voir ce qui ſe paſſoit : un moment aprés ils attaquerent l'Ambaſſadrice, qui revenoit chez elle, ſans rien ſçavoir de l'avanture, & penſerent l'aſſaſ-

ſiner à coups de mouſquet : elle n'en eut que la peur ; ils tuerent un de ſes Pages à la portiere du Caroſſe, & bleſſerent un de ſes Laquais. Dans ce même temps les Sbirres qui jamais ne tirent, faiſoient main-baſſe ſur les François, qu'ils trouvoient dans les ruës de Rome ; & peut-être y auroit-on vû un plus grand maſſacre, ſi le Peuple n'eût témoigné de l'horreur de cet attentat, & de l'indignation, plus encore contre les Auteurs, que contre les Miniſtres d'une tragedie ſi ſanglante. Si le Gouvernement n'avoit point eû de part à l'action des Corſes, il eût été de la prudence autant que de la juſtice, de faire de ces inſolens une punition auſſi prompte que rigoureuſe ; bien loin de les punir, on congédia les plus coupables, & l'on ne commença d'informer que huit ou neuf jours aprés le départ de ces aſ-

ſaſſins. Pour comble d'injures, le Cardinal Imperiale, Gouverneur de Rome, fit bloquer de nouveau le Palais Farneſe, ſous pretexte que l'Ambaſſadeur marchoit plus accompagné depuis ce dernier affront, qu'il ne faiſoit auparavant. Le Duc ſe voïant traité d'une maniére ſi indigne, ſortit de Rome, & ſe retira dans une Ville de Toſcane. Lors que cette nouvelle ſe fut répanduë dans toute l'Europe, on eut d'abord peine à la croire, ou du moins on s'imaginoit que jamais on n'en fuſt venu à de ſi grandes violences, ſi cet Ambaſſadeur ne ſe les étoit attirées. Tout ſon crime apparent étoit d'avoir remis de quelques jours à rendre viſite le premier aux Parens ſéculiers du Pape. Ce point de cérémonie n'étant point encore reglé, le Duc voulut auparavant recevoir les

ordres du Roy. Ils ſe plaignoient d'ailleurs de la fierté de ce Miniſtre, qu'on accuſoit encore d'avoir détourné le Roy de donner à ces nouveaux Princes quelque penſion conſiderable ; ç'en fut bien aſſez pour exciter leur haine : depuis ce temps-là il n'y eut point d'occaſions où ils ne témoignaſſent non-ſeulement pour ce Miniſtre, mais encore pour tous les François, d'abord beaucoup de froideur, enſuite de l'inimitié : de jour en jour on en voïoit quelque étincelle ; moins ils oſoient faire paroître le feu qui les devoroit, plus il eut de violence, quand enfin ne pouvant plus ſe contenir, ils le firent éclater. L'offenſe étoit ſi legere, (il n'y en avoit point) mais ſuppoſé qu'il y en eût, la vengeance étoit ſi cruelle, que quelques efforts que fiſt le Pape pour engager dans ſa que-

relle l'Eſpagne ou quelque autre Prince, aucun n'y voulut entrer que pour le diſpoſer à donner au Roy une pleine ſatisfaction. L'Eſpagne n'avoit garde de donner de ſecours aux Parens du Pape, elle avoit interêt d'humilier leur orgueil, pour les rendre moins entreprenans, & d'empêcher que leur querelle n'attirât, pour les châtier, les armes du Roy en Italie. Un autre avantage pour cette Couronne, c'eſt qu'en abandonnant le Pape, & le mettant par-là dans la neceſſité de faire ce que le Roy exigeroit, elle ſongeoit à allumer une haine irréconciliable, qui venant à ſe perpetuer dans la faction Chigi, pourroit être dans un Conclave, auſſi nuiſible à la France, qu'utile aux deſſeins d'Eſpagne : enfin ſi la ſatisfaction qu'on feroit au Roy, augmentoit ſa réputation & l'idée

de ſa puiſſance, elle excitoit de plus en plus la jalouſie des autres Princes ; ainſi le Conſeil d'Eſpagne reſolut de demeurer neutre, & de porter le Pape à terminer ce differend ſans prendre les armes. Alexandre VII. n'étoit guére diſpoſé à ſuivre ce conſeil : Avant ſa promotion au ſouverain Pontificat, c'étoit un homme auſtére, ſans attache pour ſes parens, ennemi des plaiſirs, & qui vouloit toujours avoir une biére devant les yeux pour ne point perdre d'un moment la penſée de la mort ; mais depuis ſon exaltation, n'aïant plus rien à eſperer, il étoit devenu magnifique dans ſes habits, ſomptueux dans ſes meubles, délicat dans ſa table, & ſi tendre pour ſes Parens, qu'il leur donna des biens immenſes. Quand aprés une vie auſtére on devient ſenſible aux plaiſirs & à la vanité

du monde, moins on a gouté ſes douceurs, & plus on s'y abandonne. L'idée qu'avoit le Pape de ſes forces & de ſa puiſſance, ſa tendreſſe pour ſa famille, ſon antipathie pour la France, le firent reſoudre d'abord, ou de refuſer ſatisfaction, ou du moins de la differer tout le plus tard qu'il le pourroit, eſperant qu'avec le temps les choſes changeroient de face. Quelque ſujet qu'eût le Roy de ſe plaindre du Pape, & quelques moïens qu'il pût avoir de ſe vanger de cette injure, ſon reſpect filial, & ſon attache pour le Saint-Siege, ſuſpendit pendant plus d'un an un ſi juſte reſſentiment. D'un côté le reſſentiment de l'injure; de l'autre, la conſidération de la Guerre qu'il alloit faire dans un Païs ſi éloigné, contre le Pere commun de tous les Fideles, tenoient ſon eſprit en balance,

Il y avoit de la honte à retarder la vengeance, peu de peril à la pourſuivre, point de défaite à craindre, mais peu d'honneur à eſperer de la victoire : enfin voïant que la Cour de Rome abuſoit de ſa patience, il fit filer des Troupes du côté d'Italie, ſe ſaiſit du Comtat, & s'en alloit paſſer les Alpes, quand le Pape, ouvrant les yeux, crut devoir preferer une paix neceſſaire, quoi que peu glorieuſe, à une Guerre ſans apparence de ſuccés. Ses Parens eux-mêmes lui firent prendre ce parti, trouvant bien plus d'avantage à emploïer à leur profit les deniers extraordinaires que le Pape avoit levez, qu'à ſe rendre odieux en troublant la paix d'Italie, & en oſant ſe meſurer avec le plus grand Roy de la Chrêtienté. On conclut donc à Piſe (le Roy n'avoit pas voulu que le

Traité

Traité ſe fiſt à Rome) que le Pape envoiroit en France le Cardinal-Patron en qualité de Legat, pour deſavoüer l'action des Corſes ; Que le Legat proteſteroit, que ni lui ni aucun de ſa Maiſon n'avoient point eu de part à cet attentat, & que dorênavant ils donneroient au Roy des témoignages de leur zele, de leur obéïſſance, & de leur fidelité ; Que le Frere de Sa Sainteté feroit par écrit une même proteſtation, & ſortiroit de Rome juſques à ce que le Legat eût fait la réparation ; Que le Cardinal Imperiale viendroit en France ſe juſtifier, & ſe remettre, s'il le faloit, à la diſcrétion du Roy ; Que toute la Nation Corſe ſeroit déclarée incapable de jamais ſervir dans tout l'Etat Eccleſiaſtique ; & que pour flétrir à jamais la fureur de ces Inſolens, on éleveroit une Pi-

Le Cardinal Chigi.

ramide vis à vis de leur Corps-de-Garde, ſur laquelle ſeroit gravé l'Arreſt de leur proſcription. Par le même Traité les Ducs de Parme & de Modene, & les Seigneurs Romains attachez à la France, obtinrent, par ſa protection, des avantages conſiderables : ainſi le reſpect qui eſt dû au premier Roy de la Chrêtienté, fut hautement rétabli dans Rome. Le Traité fut executé ; le Legat vint en France ; la Piramide fut élevée, & ce ne fut que cinq ans aprés, que le Roy permit de la raſer, à la priere de Clement IX. qui avoit ſuccedé à Alexandre VII.

Le 3. de Juillet 1664.

1667.

IL RETIRE DUNKERQUE DES MAINS DES ANGLOIS.

Rien n'étoit plus beau pour le commencement d'un Regne, que d'avoir triomphé, ſans tirer l'épée, dans deux occaſions d'un ſi grand éclat. C'étoit un effet de la réputation du Roy, qui augmentoit de

jour en jour, & qui l'année d'auparavant que le Traité de Piſe eût fini l'affaire des Corſes, avoit reçu un nouveau luſtre, en retirant Dunkerque, & en le rachetant beaucoup moins qu'il n'eût coûté à le reprendre. Aprés la priſe de cette Ville, nous fûmes contraints de la livrer aux Commiſſaires de Cromwel, en execution d'un Traité que l'on avoit fait avec lui. C'étoit un malheur d'avoir été obligez de mettre une Clef du Roïaume dans les mains de ces Etrangers, qui profitant des conjonctures, pouvoient y cauſer un jour d'extrêmes deſordres. Dés que le Roy commença à gouverner lui-même, il n'attendoit que le moment de faire repaſſer la Mer à de ſi dangereux Voiſins, & de rentrer dans ſa conquête. Charles II. Roy d'Angleterre, aïant été

rétabli, l'occaſion fut d'autant plus belle de traiter avec lui, qu'il ne pouvoit être en état de ſoutenir une dépenſe telle qu'il la faloit, pour entretenir à Dunkerque une Flotte dans le Port, & dans la Ville un Corps de Troupes qui la puſſent défendre de l'inſulte de ſes Voiſins; cependant cette négociation n'alla pas auſſi vîte qu'on l'eût ſouhaité, tant par la jalouſie des Puiſſances voiſines, que parce que le Roy d'Angleterre avoit peine à abandonner un poſte ſi avantageux, & ſi fort à ſa bienſéance. Ce n'étoit plus cette Bicoque qu'on avoit priſe & repriſe avant la Paix des Pirenées; c'étoit une des meilleures Places de toute l'Europe. Cromwel l'avoit fortifiée pour ſervir dans l'occaſion, ou d'azile pour lui, ou de porte aux Anglois pour entrer en France:

quand ils le voudroient. D'un autre côté, les Eſpagnols faiſant des offres beaucoup plus fortes que les nôtres, la Hollande en faiſant auſſi, chacun aïant des raiſons qui balançoient la préférence, ce fut un ouvrage de la plus fine Politique, d'avoir ſçû retirer une Place de cette importance pour quatre Millions, malgré toutes les traverſes & les intrigues des jaloux. Le Roy fut en poſte y donner lui-même ſes ordres, auſſi-tôt qu'on lui eût mandé que ſes Troupes y étoient entrées. Le 30. de Novembre 1662.

Ces grandes affaires ne l'occupoient pas tout entier ; & quelques ſoins qu'il y donnât, elles ne l'empêchoient point de travailler en même temps à rétablir la Diſcipline Militaire, & à remédier aux abus qui s'étoient gliſſez dans l'Etat. Juſques à la Paix, la licence avoit

IL RÉTABLIT LA DISCIPLINE MILITAIRE.

regné parmi les Troupes avec impunité, & leurs excés étoient venus à un point de déréglement, qui ſans doute eût été fatal, non ſeulement aux Particuliers, qui ſouffroient de ces violences, mais même au corps de l'Etat, ſi le Roy n'y eût donné ordre. Comme il ſçavoit d'ailleurs qu'on ne doit rien attendre des plus vaillans hommes du monde, s'ils vivent ſans regle & ſans diſcipline, il reſolut de la rétablir par de ſages Reglemens, & par une exacte, mais diſcrete ſévérité à les faire exécuter. Perſonne n'étant exempt de les obſerver ; les Troupes ne manquant de rien, en ſanté ni en maladie ; tous les emplois, grands & petits, n'étant plus donnez qu'aux gens de ſervice, & à proportion du merite, tout changea de face. L'amour de la belle gloire, l'eſtime qu'on faiſoit du Roy, le

deſir de lui plaire, la crainte de la punition, l'eſperance des récompenſes, cet heureux mêlange de vuës & de paſſions fit une telle impreſſion, qu'on eut autant d'empreſſement à faire ſon devoir, qu'on avoit eu auparavant de négligence & de mépris à s'en acquiter. Le bon ordre ſe rétablit, & peut-être n'a-t-on jamais vû de Troupes mieux diſciplinées, que l'ont été celles de France ſous le Regne du Roy. Quoi qu'à la Paix des Pirenées il en eût congédié la plus grande partie, il reſerva toute l'élite, qu'il renforçoit de temps en temps pour garnir ſes Places, & pour avoir toujours ſur pied un corps ſi conſiderable, qu'il pût tenir dans le reſpect ſes Peuples & ſes Voiſins. Quelle aſſurance y a-t-il ſur la ſoumiſſion des uns & ſur la bonne foi des autres, ſi

la réputation du Prince n'eſt ſoutenuë par la force ? Pour aguerrir ſes Troupes, tous les ans il formoit un Camp, où ſans verſer de ſang on donnoit des Batailles, on aſſiegeoit des Places. Il a toujours continué dans les intervalles de Paix avec tant d'utilité, que rien n'a plus contribué à toutes ſes Victoires, que d'avoir par ces Campemens, ces Revuës & ces Exercices, entretenu ſes Troupes dans une ſevere diſcipline, formé de bons Officiers, & appris aux uns & aux autres le mêtier de la Guerre. Michel-François le Tellier Marquis de Louvois, Miniſtre & Secretaire d'Etat, contribua par ſa vigilance, à rétablir la diſcipline & le bon ordre dans la Guerre. Jamais homme n'a mieux entendu le détail des Troupes, la fortification des Places, & tout ce qui regarde l'entretien

l'entretien d'une grande Armée. Il étoit d'une activité merveilleuſe ; ferme, déciſif, hardi en ſes entrepriſes, heureux à y réüſſir. Il n'y a guére eû de Miniſtre qui en executant les ordres du Prince, ait plus merité de l'Etat. Il étoit fils aîné de Michel * le Tellier, Miniſtre & Secretaire d'Etat, enſuite Chancelier de France, qui rendit de ſi grands ſervices pendant la Minorité, par ſes ſages conſeils & par ſa fidelité.

* Michel le Tellier, Châcelier de France, eut deux fils : Michel-François, Marquis de Louvois, Miniſtre & Secretaire d'Etat ; & Charles-Maurice, Archevêque-Duc de Rheims, Premier Pair de France, Conſeiller d'Etat ordinaire, Proviſeur de Sorbonne, *&c.*

LA JUSTICE.

Le Roy n'eut pas moins d'ardeur à faire rendre la Juſtice, eſtimant les bons Juges, couronnant leur vertu de loüanges & de récompenſes, mépriſant ceux qui n'entrent en Charges & ne les achetent ſi cher, que pour contenter leur orgueil, & faiſant châtier les autres qui abuſent de leur pouvoir, & commettent des injuſtices. Pour

bannir la chicanne & la proſcrire à jamais, ou, s'il n'eſt pas poſſible, pour retrancher du moins ces malignes ſubtilitez, qui perpetuent les procés, il fit faire un nouveau Code ; & comme les plus belles Loix ſont inutiles & ſteriles, ſi les Juges, dont le devoir eſt de les faire obſerver, n'en ont auſſi la volonté ; il ſe faiſoit de temps en temps rendre compte de l'execution, recommandant au Chancelier d'y tenir la main, & de prendre bien garde, que tous les Magiſtrats fuſſent exacts à rendre juſtice, & à n'avoir aucun égard dans la punition des crimes, qu'à la tranquillité publique. Pour en donner l'exemple il tint lui-même le Sceau pendant environ trois mois ; s'il faiſoit grace dans les fautes ou de foibleſſe, ou de malheur, il étoit infléxible à châtier les crimes publics, &

Aprés la mort du Chancelier Seguier.

principalement les Duels, de peur qu'une trop grande indulgence n'attirât le mépris de l'autorité, & ne fiſt perdre par des douceurs à contretemps, le reſpect qu'on ne peut ſauver que par de juſtes châtimens.

Il fait fleurir les Sciences & les Arts.

Cette fermeté & ce zele pour la juſtice répandirent inſenſiblement dans tous les Ordres du Roïaume un eſprit de droiture, & de l'exactitude à remplir chacun ſes devoirs. On joüiſſoit d'un doux repos ſous la protection des Loix, ſans craindre ni l'avarice du méchant Juge, ni l'oppreſſion des Grands, dont on punit les violences; moïen aſſuré de prévenir les factions qui s'élevent dans un Roïaume; quand le Prince tient ainſi tous les Ordres dans le devoir, les Peuples ne reſpectant plus d'autre autorité que la ſienne, on ne doit point apprehender

Grands Jours de Clermont.

qu'ils ſe révoltent. Les Sciences & les Arts fleurirent plus que jamais ſous un Prince, qui a du goût, & qui prenoit plaiſir à combler de biens & d'honneurs les hommes rares & excellens ; rien ne fait plus d'honneur au Prince, & de bien à l'Etat, que de cultiver les beaux Arts. Les liberalitez du Roy attirant de toute l'Europe ce qu'il y avoit de gens d'élite en toutes Profeſſions, il forma de ces Etrangers & des François les plus habiles, des Academies de Sciences, de Peinture, de Sculpture, d'Architecture & de Muſique, où ces grands Maîtres & leurs Eleves s'efforcerent à l'envi, par mille beaux Ouvrages, plus finis les uns que les autres, d'arriver à la perfection. Profitant du talent de ces excellens Ouvriers, il fit faire ces ſuperbes Meubles, qui n'ont

rien d'égal ni pour le deſſein ni pour le travail, & fit bâtir de tous côtez, & principalement au Louvre, dont la Façade eſt eſtimée un des morceaux d'Architecture les plus beaux qu'il y ait au monde. A l'exemple du Prince, chacun ſelon ſes forces, ſe piqua de faire bâtir ; Paris s'accrut de jour en jour ; ſes Ruës furent élargies, ſes Carrefours ornez de Fontaines, la Riviere bordée de Quais ; & preſque toutes ſes maiſons rebâties d'un air de grandeur, de politeſſe & de bon goût, qu'on n'avoit point eu juſques-alors. Les Curieux & les Etrangers y accouroient de toutes parts, la Paix y regnoit par la bonne Police que le Roy y faiſoit garder ; tout y étoit en abondance dans le temps même de la diſette, les liberalitez & la prévoïance du Prince avoient

Bleds diſtribuez au Louvre en 1662.

ſçu conſerver le bon marché des vivres.

COMMERCE. Paris n'étoit pas ſeul qui joüiſſoit de ce bonheur, les Provinces avoient leur part à la félicité publique, par l'application du Prince à répandre les richeſſes de tous côtez, en faiſant fleurir le Commerce. Quelque utilité qu'il apporte, & quelque commodité que l'on ait pour y réüſſir dans un Roïaume comme la France, baigné des deux Mers, coupé de Rivieres, & abondant en toutes choſes, le Commerce neanmoins y étoit preſque abandonné, ſoit parce que ce n'étoit pas le génie de la Nation, ſoit parce que depuis long-temps le Roïaume avoit été dans des Guerres continuelles, ou étrangeres ou civiles; le Roy n'épargna rien pour le rétablir; il diminua ſes droits, ſupprima tous ceux

qu'on levoit ſur les Rivieres du Roïaume ; établit des Manufactures de toutes les ſortes, qu'il ne dédaignoit pas de viſiter de temps en temps, pour illuſtrer les Arts ; & fit travailler à ſes frais à la jonction des Mers, à celle des grandes Rivieres, & à rendre navigables, les autres qui auparavant ne l'avoient point encore été, ou qui avoient ceſſé de l'être. Non content d'avoir ordonné un Conſeil de Commerce, qui ſe tenoit en ſa preſence, il fit faire des Compagnies, qui portant le trafic dans toutes les parties du Monde, y répandroient auſſi la gloire & la réputation du Prince. Il leur donna des Privileges, de l'argent & de ſes vaiſſeaux, pour faire leurs avances, & des eſcortes à ſes dépens pour conduire leurs flottes dans une pleine ſûreté. En faveur du

Entrepriſe de Gigery.

Commerce il entreprit encore de faire un établiſſement ſur la Côte de Barbarie, moins pour s'y ménager un Port & pour étendre ſes Conquêtes, que pour tenir en bride les Pirates qui la dominent, & qui deſolent le negoce. Ce deſſein réüſſit d'abord, on s'empara de Gigery, on ſe maintint pendant trois mois, quoique l'on y manquât de vivres & de munitions. Les forces des Ennemis augmentant de moment à autre; d'un autre côté, la famine & la peſte ſurvenuës en Provence, aïant retardé les convois, les Troupes furent obligées d'abandonner cette Conquête, & de s'en revenir en France. Cette entrepriſe fut malheureuſe; elle coûta de grands frais; on y perdit de bonnes Troupes, & un peu de réputation.

Le 19. de Juillet 1664.

Le 31. d'Octobre 1664.

Ce malheur étoit peu de choſe, en comparaiſon de la gloire que les François avoient acquiſe deux ou trois mois auparavant. Les Turcs & les Tartares étant venus fondre en Hongrie, l'Empereur demanda du ſecours au Roy, qui lui donna ſix mille hommes. Ces Troupes ſe ſignalerent en toutes les occaſions, & principalement à la Bataille de Saint-Godard. Sept ou huit mille Turcs des plus déterminez, aïant paſſé une Riviere qui ſeparoit leur Camp de celui des Chrêtiens, les attaquerent à l'improviſte, d'une telle furie, que l'aîle droite lâcha le pied, & ſans beaucoup de reſiſtance. C'étoit fait de l'Armée Chrêtienne, ſi les Troupes Françoiſes ne fuſſent accouruës de l'aîle gauche, où elles étoient, & n'euſſent, comme autant de foudres, percé à

IL DONNE SECOURS A L'EMPEREUR. Le 1. d'Août 1664.

Leopold premier du nom Empereur d'Allemagne.

travers des Turcs ; elles en firent un ſi grand carnage, qu'il en demeura ſur la place plus de cinq à ſix mille. La Victoire fut complette ; des Etendards & des Drapeaux en quantité, ſeize pieces de Canon, ces huit mille déterminez, ou tuez ou culbutez dans la Riviere, le reſte mis en fuite, & ſi épouvanté, que quoique le Grand-Viſir eût encore quarante mille hommes, il conclut, peu de jours aprés, une Tréve de vingt années.

IX PROVINCES-UNIES. 1665.

La protection du Roy ne fut pas moins utile aux Provinces-Unies, que ſon ſecours l'avoit été à l'Empereur. Le Roy d'Angleterre leur aïant déclaré la Guerre, & ſuſcité en même temps un Voiſin fâcheux, qui avoit toujours quelque querelle à leur faire, du courage pour l'entreprendre, & des forces pour la ſoûtenir (c'é-

ntre l'E-
e de
ſter.

toit Bernard Van-Galen, Evêque de Munſter, homme boüillant & inquiet, plus Capitaine que Prelat) ils furent d'autant plus ſurpris, qu'étant en Paix depuis cinq ans, ils avoient congedié leurs Troupes, & n'avoient conſervé que ce qu'il en faloit pour garder leurs Places. L'Evêque les deſoloit; ſon Armée avoit inondé une de leurs Provinces, il avoit pris des Places, ravagé le Païs, & jetté un ſi grand effroi, que tout plioit ſous lui. Dans cet embarras, les Etats eurent recours au Roy, qui fit marcher à leur ſecours ſix mille hommes de pied & deux mille chevaux. Rien n'avoit pû juſques-alors arrêter la rapidité & les conquêtes de l'Evêque; mais la crainte des forces de France r'allentit tellement ſa premiere impetuoſité, qu'il conſentit trois mois

aprés, à licentier ſes Troupes, à rendre ce qu'il avoit pris, & à laiſſer les Etats en paix.

Aux mêmes. Contre les Anglois en 1666.

Le Traité de Cleves les aïant délivrez d'un auſſi fâcheux Ennemi, ils ne ſongerent plus qu'à continuer la Guerre contre les Anglois. Dés le commencement, les Etats Généraux avoient demandé au Roy du ſecours pour la ſoûtenir, ou ſa médiation pour la détourner; le Roy, à leur priere, avoit envoïé à Londres une Ambaſſade ſolemnelle pour y négocier leur Paix. Le Roy d'Angleterre accepta la médiation, on commença les Conférences; mais à peine eut-il appaiſé quelques ſaillies de Fanatiques, que ſans attendre le ſuccés de ces Négociations, ſa flotte ſe mit en mer, & fut chercher celle de Hollande juſques dans ſes Ports. Cette conduite aïant obligé le

Roy à faire avec les Etats une Ligue offenſive, la Guerre s'alluma plus que jamais. Ce ne fut pendant deux Etez qu'un tonnerre continuel entre les Côtes d'Angleterre & celles de Flandre, tant il s'y donna de cruels combats. La Victoire ſe joüoit des uns & des autres, aujourd'hui paſſant d'un côté, demain s'enfuïant de l'autre ; chacun ſe diſoit Vainqueur, & perſonne n'avoüoit ſes pertes ; cependant quelque gloire que les Hollandois ſe flattaſſent d'avoir remporté, ils ne reſpiroient que la Paix, la Guerre ruïnant leur Commerce, & ces demi-triomphes ne faiſant qu'épuiſer leurs forces. Les Anglois irritez moins de leurs pertes, que de honte, ne ſongeoient qu'à rompre la Ligue, & qu'à nous détacher ; mais le Roy aïant proteſté, qu'il n'aban-

En 1665. & 1666.

Paix de Breda, le 31. de Juillet 1667.

donneroit jamais l'intereſt de ſes Alliez, enfin la Paix ſe conclut à l'avantage des Etats.

DROITS DE LA REINE SUR QUELQUES PROVINCES DES PAIS-BAS.

Deux mois avant ce Traité, le Roy étoit entré en Flandre pour ſe faire juſtice des Droits de la Reine : Elle en avoit de ſi certains ſur le Duché de Brabant & ſes dépendances, ſur la haute Gueldre & le Luxembourg, ſur la Franche-Comté, ſur Mons, Anvers & Cambray, ſur Malines, Limbourg & Namur, & ſur les Villes d'outre-Meuſe, que le Roy ſous des noms maſquez aïant fait propoſer l'eſpece aux plus fameux Juriſconſultes des Païs ennemis, tous répondirent que ce droit étoit ſans difficulté. Dans la Coûtume de ces Provinces, c'eſt une Loi inviolable, que les Enfans du premier lit ſont proprietaires des biens, du jour de la mort d'un des deux Epoux, & que le ſurvivant n'en

a plus que la joüiſſance. D'un Prince & d'une Princeſſe, que le Roy d'Eſpagne avoit eu d'Iſabelle ſa premiere femme, il ne reſtoit plus que la Reine; ces Provinces étoient donc à elle, & ſelon la Coûtume, qui regle les ſucceſſions auſſi-bien pour les Souverains, qu'à l'égard des Particuliers, elle en étoit propriétaire. A la vérité on l'avoit obligée dans le temps de ſon mariage, de renoncer à tous ſes droits; mais outre que cette Princeſſe ne pouvoit renoncer à des droits acquis, il y avoit tant de nullitez dans l'Acte que l'on lui fit faire, que de l'aveu des gens habiles & deſintereſſez, il ne ſe peut pas ſoutenir. Elle renonce à tous ſes droits ſans en ſpecifier aucun, elle y renonce ſans les connoître, & ſans avoir examiné l'importance de ce qu'elle faiſoit; elle renonce n'étant

Le Prince Balthaſar. Philippe IV.

point en âge, & par obéïſſance. L'autorité de Pere, celle de Roy, l'ignorance de ſes interêts, ſon peu d'experience, par deſſus tout cela, la paſſion d'avoir pour Epoux un Prince bien fait, & le plus grand Roy de l'Europe, ne laiſſerent point à l'Infante aſſez de force ou de lumieres pour reſiſter au Roy ſon pere, & pour ne pas faire à l'aveugle, tout ce que l'on voulut. On la fait renoncer à l'eſperance de ſucceder à l'Empire des Indes, aux Roïaumes de Caſtille & d'Arragon, de Sicile, de Naples, de Sardaigne, de Mayorque, au Duché de Milan, & à la Souveraineté de neuf Provinces des Païs-Bas : Eſpérance d'autant plus prochaine, que le Prince ſon Frere étoit déja ſi infirme, qu'on ne croïoit pas qu'il dût vivre. On la fait, dis-je, renoncer ſans lui donner de ré-

Charles II. Roy d'Eſpagne.

compenſe,

compenſe, que cinq cens mille écus d'or, qu'on lui devoit d'ailleurs pour la reſtitution de la dot de ſa Mere. On ne peut guére s'imaginer de lézion plus énorme ni plus injurieuſe. Une autre nullité, c'eſt que ce dédommagement, ſi on peut l'appeller ainſi, ne lui a point été païé du vivant du Pere, ni aprés ſa mort, ni offert dans le temps préfix, quoi que la Reine n'eût renoncé que moïennant, dit le Contract, un païement effectif, dans de certains termes. Quand un Acte eſt conditionnel, c'eſt un principe que ſa validité dépend de l'accompliſſement des clauſes. Un autre vice de cet Acte, c'eſt qu'il n'eſt revêtu d'aucune des ſolemnitez qui ſont requiſes par les Loix. Comme l'ordre de ſucceder aux Couronnes & aux Empires, eſt une Loi fondamentale, on ne peut point

changer cet ordre, qu'on n'aſſemble les Peuples, & qu'ils ne conſentent à ce changement. La Reine étant héritiere, & la plus proche, aprés ſon frere, de la ſucceſſion d'Eſpagne, il faloit, pour exclure & dégrader cette Princeſſe, que le Roy Catholique aſſemblât les Etats de tous ſes Roïaumes, & que la Reine, en leur preſence, eût renoncé à tous ſes droits, tant pour elle que pour ſes Enfans; & qu'enfin ſa renonciation fût publiée dans tous les lieux de la domination d'Eſpagne. Pas une de ces circonſtances n'aïant été obſervée, on ne peut regarder cet Acte, que comme un Acte clandeſtin, fait ſans liberté & ſans connoiſſance; & de la part d'Eſpagne, que comme un pur preſtige d'ambition & de politique, qui violant toutes les Loix, n'a jamais pû don-

ner d'atteinte à aucun des droits de la Reine, ni à ceux du Prince ſon Fils. Quoi qu'ils fuſſent certains, & le Roi en état d'en tirer raiſon, il offrit neanmoins d'écouter des propoſitions. La Reine ſa Mere emploïa tous ſes bons offices pour réduire les Eſpagnols, ou à rendre juſtice au Roi, ou à profiter de la grace qu'il leur offroit de prendre un équivalent, & même de ſe relâcher d'une partie de ſes droits, en le ſatisfaiſant ſur l'autre; ces avances furent inutiles, & la Reine mourut ſans avoir réuſſi. Le regret de cette perte fut univerſel, & certes avec ſujet, puiſque la France n'a point eu de Reine d'un plus grand merite; C'étoit une belle femme, mais encore une plus belle ame, ame noble, élevée, aimant à faire du bien, dans la haute piété, civile & honnê-

Mort de la Reine-Mere, Anne d'Autriche, le 20. de Janvier 1666.

te, & s'attirant par ſes maniéres autant d'amitié que de reſpect. Aprés ſa mort, le Roy fit faire à Madrid de nouvelles inſtances. Dans l'état où étoient les forces d'Eſpagne, on pouvoit l'eſtimer heureuſe, ſi ſes pertes, en cas de rupture, ſe trouvoient moindres que ſa crainte. Ses Places de Flandre étoient en méchant état: elles manquoient de munitions ; il n'y avoit preſque point de Troupes, les Fortifications en avoient été négligées ; cependant ſoit qu'elle eſperât du ſecours de ſes Alliez, ſoit qu'elle ne réfléchît pas aſſez ſur les forces & ſur la fermeté du Roy, jamais il n'en put tirer ni ſatisfaction de ſes droits, ni eſpérance de l'obtenir : ainſi aprés avoir attendu dix-huit ou vingt mois, il falut en venir aux armes.

Il entra donc en Flandre à la tête de trente-cinq mille hommes commandez ſous ſes ordres par le Vicomte de Turenne. En même temps il ordonna deux Camps volans, l'un dans le Luxembourg ſous le Marquis de Crequy, pour veiller ſur les Allemans, & l'autre le long de la Côte ſous le commandement du Maréchal d'Aumont, qui prit Bergues & Courtray, chacun en deux jours, Dixmude en un, Furnes en douze heures, & Armentieres dans le moment que les Troupes s'y preſenterent. L'Armée du Roy ne trouva point de ſon côté une plus grande reſiſtance; Charleroy étoit démoli, Binche & Ath ouvrirent leurs portes, Tournay ne tint que deux jours, Doüay & ſon Fort autant, Oudenarde vingt-quatre heures, Aloſt une matinée; & de treize ou quatorze Places

LE ROY SE FAIT JUSTICE DES DROITS DE LA REINE en 1667.

François de Crequy Maréchal de France en 1668.

Antoine-d'Aumont Maréchal de France en 1651.

preſque toutes fortifiées, qu'on prit en moins de quatre mois, L'Iſle fut ſeule qui ſoutint onze jours de tranchée ouverte. C'eſt une grande ville, bien fortifiée, & la plus peuplée de tout le Païs : Il y avoit dedans trente mille hommes portant les armes, quatre mille de Troupes reglées, un Gouverneur habile, & quantité d'Officiers qui s'y étoient jettez pour ſe ſignaler à ce Siege. Sur l'avis qu'eut le Roy, que le Comte de Marcin avançoit pour la ſecourir, il détacha le Marquis de Crequy, qu'il avoit rappellé avec ſon Camp volant, & l'envoïa occuper les paſſages par où Marcin pouvoit venir. La Ville s'étant renduë, le Roy, ſans s'y arrêter, marcha droit aux Ennemis ; mais Crequy d'un côté, & Bellefons d'un autre, les avoient déja mis en fuite, ils en taillerent cinq-cens en

General de l'Armée d'Eſpagne.

Bernardin de Gigaut de Bellefons, Maréchal de France en 1668.

piéces, leur prirent des tymbales & des étendards, & firent trois cens priſonniers, parmi leſquels il y avoit des Colonels, des Capitaines, & des Officiers Généraux. Marcin, qui avoit dans les mains toute la fortune de la Flandre, ne ſongeant plus qu'à ſe ſauver, jetta dans les Places ce qui put échapper à la bravoure des Vainqueurs. Ces progrés inoüis donnerent d'autant plus d'allarme aux Princes voiſins, qu'ils craignoient que l'année ſuivante ce torrent de bonne fortune n'emportât auſſi aiſément tout le reſte des Païs-Bas. Il y avoit eu pendant long-temps une haine implacable entre les Eſpagnols & les Hollandois ; mais comme entre les Puiſſances l'amitié & la haine ne roulent que ſur l'interêt, ces deux Nations ſe réünirent auſſi-tôt, que l'une effraïée ne trouva plus de ſu-

reté qu'à donner du ſecours à l'autre. Pour empêcher le Roy de conquerir toute la Flandre, les Hollandois firent une Ligue avec l'Angleterre & avec la Suéde, par laquelle ces trois Puiſſances s'engageoient, pour ſauver la Flandre, de fournir chacune quinze mille hommes par terre, & leur part de l'Armée navale (on nomma ce Traité *la Triple Alliance ;*) cependant comme le but de ces Puiſſances étoit plus de ſe faire craindre, que d'entrer en Guerre, elles offrirent leur médiation, proteſtant de ſe déclarer contre celle des deux Couronnes qui ne voudroit faire la Paix. Tout victorieux qu'étoit le Roy, il n'en avoit pas moins de diſpoſition à la Paix ; & quoi que ſes prétentions fuſſent bien plus conſiderables, que ce qu'il avoit pris, il offrit de ſe reſtraindre à ſes Conquêtes.

le 23. de Janier 1668.

Cette

Cette propoſition fut miſe en délibération dans l'aſſemblée d'Aix-la-Chapelle ; mais les Ambaſſadeurs d'Eſpagne tirant l'affaire en longueur, le Roy ſoit pour les contraindre d'accepter promptement ſes offres, ſoit pour ne point perdre le temps de pourſuivre les Droits de la Reine, prit la Franche-Comté au milieu de l'hiver : Il partit en relais, ſans que les neiges ou les frimats, ni les Rivieres débordées, ou les mauvais chemins puſſent ralentir ſon ardeur, ni arrêter ſa marche. Il fut heureux & bien ſervi ; toute la Province ſe ſoumit en moins de huit jours. Cette Conquête étonna ſi fort non ſeulement les Eſpagnols, mais encore les Médiateurs, que tous offrirent au Roy d'accorder ce qu'il demandoit, pourvû que de ſon côté il voulût rendre la Comté. Cette

En Fevrier 1668.

Paix d'Aix-la-Chapelle, le 2. de Mai 1668.

Province l'accommodoit, cependant il aima mieux l'abandonner, que de continuer la Guerre, d'autant plus que les Alliez, étant plus puiſſans ſur mer qu'il ne l'étoit en ce temps-là, euſſent pû faire quelque deſcente, ravager nos Côtes, & ruïner nôtre Commerce; ainſi la paix ſe conclut entre les deux Couronnes, le Roy rendit la Comté, les Fortifications raſées, & les Eſpagnols lui cederent toutes ſes Conquêtes de Flandre, & leurs dépendances.

Il eteint le Janseniſme dans ſon Roïaume.

La Paix de l'Etat fut bientôt ſuivie de celle de l'Egliſe, que des diſputes ſur la Grace avoient ſi fort agitée depuis quinze ou vingt années, qu'elle avoit tout à craindre de ces mouvemens, ſi le Roy n'avoit ramené la tranquillité & le calme. Choſe étrange! Que la Religion qui devroit être par-

mi les hommes un lien de charité, ne devienne que trop ſouvent un ſujet d'aigreur & de conteſtation. Les Partis naiſſent des differentes opinions; l'attachement aux Partis cauſe des Guerres & des Revoltes; ainſi le Prince qui ſçait gouverner, ne peut être trop attentif à étouffer dans leur naiſſance les diſputes de Religion, & quand le temps les a calmées, à empêcher qu'elles ne renaiſſent. Autant qu'il eſt certain, que l'homme ne peut ſans la Grace faire aucune œuvre qui ſoit digne d'une récõpenſe éternelle, autant eſt-il difficile d'expliquer de quelle maniere la Grace opere dans l'homme; c'eſt un myſtere que l'on ne peut approfondir ſans courre de riſque, ſi l'on n'a plus de docilité, qu'on ne croit avoir de pénétration. Dans quel aveuglement ne tombe-t-on point, quand avec

beaucoup de lumieres on a peu d'humilité & de ſoumiſſion? Ces épineuſes queſtions avoient été agitées entre deux Ordres Religieux, ſous le Pontificat de Clement VIII. qui ordonna, pour en connoître, une Congregation compoſée de Cardinaux & des Theologiens les plus doctes qu'il y eût à Rome. Paul V. rétablit la Congrégation dans le deſſein de décider; mais des affaires plus preſſées aïant détourné ſes vûës, ces grands préparatifs ne produiſirent autre choſe, qu'un Decret de l'Inquiſition, qui défendoit à tout le monde d'écrire ou de diſputer, ni de s'entr'accuſer de témérité ou d'erreur ſur les matiéres de la Grace. Ces défenſes n'empêcherent point qu'un Evêque de Flandre, homme docte & profond, n'écrivît ſur cette matiere avec d'autant plus de feu, qu'il croïoit l'avoir

Son differend avec la Republique de Veniſe.

Corneille Janſenius Evêque d'Ipre. Ce Livre fut imprimé

épuiſée, à force de creuſer & de lire ſaint Auguſtin, que l'on a toujours regardé comme l'Oracle de la Grace. L'Evêque ſe flattoit d'avoir enfin démêlé le vrai ſens de ce ſaint Docteur, & d'en avoir reſſuſcité la pure Doctrine, oubliée, à ce qu'il prétend, depuis plus de cinq-cens ans dans les Ecoles Catholiques. Toutes ſes promeſſes ne purent garentir ſon Livre; Urbain VIII. le proſcrivit, ſans flétrir en particulier aucun de ſes dogmes, mais ſeulement avec cette notte, que ce Livre renouvelloit des erreurs déja condamnées par Pie V. & Gregoire XIII. La France juſques-là n'avoit point eu de part à cette querelle. Mais ce Livre ne fut pas long-temps ſans y faire éclat; de ſçavans Solitaires s'étant dévoüez à le défendre, gens d'un grand zele, d'une Morale ſévére, d'une

à Paris pour la premiere fois en 163

érudition de toutes les ſortes, écrivant ſur toute matiére avec beaucoup de politeſſe, du reſte hardis, ne ménageant perſonne, comme ſont ordinairement ceux qui ſe paſſionnent pour les Nouveautez. La réputation de l'Auteur, l'importance de la matiére, le nom vénérable de ſaint Auguſtin, qui fait le titre du Livre, le merite de ſes Défenſeurs, leurs intrigues & leurs mouvemens le rendirent en peu ſi celebre, que chacun ne s'entretenoit que de la Grace victorieuſe & de ſa toute-puiſſance ſur le libre Arbitre : D'un autre côté, d'autres Sçavans aïant ſoutenu, que l'Evêque dans cet Ouvrage ne faiſoit que renouveller les erreurs de Calvin ſur les Myſteres de la Grace, les eſprits s'échaufferent tellement, qu'on en pouvoit apprehender quelque révolution, ſi des Evêques pleins de zele n'euſſent

eu autant de vigueur à étouffer ces Nouveautez, que ceux qui les défendoient, avoient d'ardeur à les répandre. La Guerre qu'on avoit avec les Etrangers, & les troubles qui régnoient dans tout le Roïaume, empêchant qu'on ne pût tenir ni un Concile National, ni celui de chaque Province, quatre-vingt-cinq Evêques écrivirent à Innocent X. pour supplier Sa Sainteté de finir ces contestations, en décidant ce qu'on doit croire sur cinq Propositions, qu'ils disoient être les principes, & contenir en abregé tout le Sistême & tout le suc du Livre de Jansenius. Ses Disciples de leur côté députerent à Rome, & y soutinrent sa Doctrine, tant dans les Audiences que le Pape leur accorda, que dans les Congrégations qui se tinrent en sa presence sur cette importante matiere. Tous ces efforts ne

Les cinq Propositions sont

I.

Quelques Commandemens de Dieu sont impossibles aux hõmes justes, lors même qu'ils veulent & s'efforcent de les accomplir selon les forces qu'ils ont presentes, & la Grace

leur manque par laquelle ils ſoient rendus poſſibles.

purent conjurer la foudre, ni empêcher que le Saint-Pere ne condamnât comme héretiques les cinq Propoſitions.

II.

Dans l'état de la nature corrompuë, on ne reſiſte jamais à la Grace intérieure.

III.

Pour mériter & démériter dans l'état de la Nature corrompuë, la liberté qui exclut la neceſſité, n'eſt pas requiſe en l'homme, mais ſuffit la liberté qui exclut la contrainte.

IV.

Les Semipelagiens admettoient la néceſſité de la Grace intérieure prévenante pour chaque acte en particulier, même pour le commencement de la Foy, & ils étoient Héretiques en ce qu'ils vouloient que cette Grace fuſt telle que la volonté humaine puſt lui reſiſter, ou lui obéïr.

V.

C'eſt Semipelagianiſme de dire que Jeſus-Chriſt eſt mort, ou qu'il a répandu ſon ſang generalement pour tous les hommes.

La Conſtitution d'Innocent X. eſt du 31. de Mai 1653.

Avant la Conſtitution on n'avoit point douté qu'elles ne fuſſent de Janſenius, d'autant plus que ſes Défenſeurs les avoient ſoûtenuës en Flandre, en France & à Rome, en public, en particulier, en chaire, & dans leurs écrits, comme la vraïe

doctrine de S. Auguſtin ; neanmoins à peine eurent-elles été condamnées, que ceux qui auparavant les avoient défenduës avec tant de paſſion, ſoûtinrent quelque temps aprés, que ces Propoſitions avoient été faites à plaiſir ; qu'elles ne ſe trouvoient point dans le livre de Janſenius, ou du moins qu'il ne les avoit point enſeignées dans le ſens condamné, & qu'ainſi la Conſtitution n'avoit flétri ni cet Ouvrage, ni le merite de l'Auteur. Les eſprits s'étant animez avec autant de véhemence ſur la queſtion de fait, qu'ils avoient été agitez ſur celle de droit, une Aſſemblée d'Evêques déclara en termes exprés, Que les Propoſitions étoient de Janſenius, & condamnées dans ſon ſens. Cette déclaration fut confirmée par un Bref, qui fut ſuivi d'un Formulaire : deux autres Aſſem-

Le 9. de Mars 1654.

En Mai 1654. blées ordonnerent que ce Formulaire ſeroit ſouſcrit par les Evêques & par les autres Eccleſiaſtiques de chaque Dioceſe : ces Ordonnances demeurerent ſans execution, & l'affaire ne fit que languir juſqu'à ce que le Roy s'appliquât à la conſommer. Quand il eut pris lui-même les reſnes de l'Etat, un de ſes plus grands ſoins fut de calmer ces troubles, qui r'appelloient dans ſa memoire l'idée affreuſe des malheurs que le Calviniſme a cauſez trente ans durant dans le Roïaume. Lors qu'il conſideroit que cette Secte avoit fait mourir par la Guerre ou par les maſſacres plus d'un million de braves hommes, détruit deux ou trois cens Villes, & preſque anéanti les anciennes Familles & les plus opulentes ; plus il faiſoit d'attention ſur toutes ces horreurs, plus il avoit d'empreſſe-

En Septembre 1656.

ment à étouffer dans le berceau un Parti naiſſant, qui pouvoit être dans la ſuite également funeſte à l'Egliſe & à l'Etat. Les Diſciples de Janſenius refuſant de ſigner le Formulaire de l'Aſſemblée, ſous pretexte qu'il n'étoit point émané d'une autorité qui eût droit de les y contraindre, le Roy fit prier le Pape d'en envoïer un autre, & d'ordonner par une Bulle, qu'il fût ſigné de tout le monde. Mais quand la Bulle fut venuë, ils proteſterent hautement qu'ils ne pouvoient en conſcience ſouſcrire aucun Formulaire où l'on fiſt profeſſion de croire que les Propoſitions ſont tirées de Janſenius & condamnées dans ſon ſens : Que le Pape, ni l'Egliſe même, n'étant point infaillible dans les choſes de fait, on ne pouvoit exiger d'eux une ſoumiſſion aveugle ; Que les yeux & la raiſon ſont naturelle-

La Conſtitution d'Alexandre VII. qui ordonne la ſignature du Formulaire qu'il envoïa, eſt du 15. de Février 1665.

ment les juges des faits ; Qu'à la verité, Innocent & ſon Succeſſeur, & trois Aſſemblées d'Evêques avoient rendu leur Jugement, & déclaré expreſſément que les Propoſitions ſont de Janſenius, & condamnées dans ſon ſens, mais qu'ils ne pouvoient les en croire, aïant lû ſon Ouvrage avec autant de bonne foi que d'exactitude, ſans y avoir vû ces Propoſitions. On répondoit, que parler de la maniére, c'étoit dire en d'autres termes, qu'en pleine connoiſſance, les Papes & les Evêques ont condamné injuſtement un Prelat innocent, & défendu comme héretique un Ouvrage qui n'enſeignoit que la pure doctrine de ſaint Auguſtin. Quel deſordre, diſoit-on, ſi l'Egliſe pouvoit ſe tromper juſqu'à défendre & reprouver comme l'ouvrage du Démon, un excellent Livre qui ne propoſeroit

que la plus ſaine verité ? Quoi qu'il ſoit véritable, à ne parler qu'en général, que dans les faits particuliers, l'Egliſe n'eſt point infaillible, on ne peut pas diſconvenir que dans ceux qui ſont importans pour ſa tranquillité, pour ſa diſcipline, elle n'ait aſſez de lumiéres pour fixer ce qu'on en doit croire, autrement elle ne ſeroit plus la Colonne de vérité, ſi par une erreur groſſiére, elle pouvoit nous obliger ſous les peines les plus terribles, à recevoir comme certain un fait notoirement faux. Ces nouvelles difficultez allant à perpetuer la conteſtation, le Roy pour la terminer fit auſſi-tôt executer la derniere Conſtitution, exhortant les Evêques à faire ſigner le Formulaire ſans ménager perſonne, & ſans plus tarder, ordonnant à ſes Officiers de ſeconder leur zele, & de lui rendre compte

de l'execution. Quand on vit que le Roy, bien loin de ſe relâcher, redoubloit ſa ferveur à finir ces diſputes, tout obéït, & ceux d'entre les Prelats qui avoient toujours refuſé de ſouſcrire le Formulaire, s'étant ſoumis comme les autres, enfin le Janſeniſme fut éteint, les troubles ceſſerent, & la tranquillité ſe rétablit également dans l'Egliſe, & dans l'Etat.

En Octobre 1668.

Dans ce calme profond le Roy reprit incontinent ſes occupations de Paix, faiſant bâtir de tous côtez, & principalement au Château de Verſailles, qui d'un ſimple Rendez-vous de Chaſſe, devint preſque tout d'un coup le plus beau lieu qui ſoit au monde : dans un terrain ingrat, ſans eaux & ſans ornemens, l'on vit en moins de deux ans des allées de grands arbres tranſplantez avec leurs racines, des Boſquets & des Labirin-

Versailles.

bes, une foreſt d'Orangers, des ſtatuës ſans nombre du marbre le plus beau & le plus exquis, des vaſes de même, des baſſins de tous les côtez, ornez de coloſſes de bronze ou de groupes de marbre, des jets d'eau une infinité d'une groſſeur prodigieuſe, un canal à perte de vûë, & tout ce qu'on peut trouver de rare & de ſurprenant dans les maiſons les plus polies & les plus renommées : rien n'eſt plus magnifique que le bâtiment. A le voir de quelque éminence voiſine, c'eſt bien le plus bel aſpect que l'on ſe puiſſe imaginer : Les dedans du Palais ne ſont pas moins auguſtes, ces admirables Tableaux qui ornent les Appartemens, ces riches Peintures, où le premier homme du ſiécle a donné l'eſſor à ſes belles imaginations ; ces tapiſſeries relevées

Le Brun.

d'or, & d'une beauté de travail qu'on ne peut aſſez eſtimer, ces gros meubles d'argent, cette prodigieuſe diverſité de Coupes, de Vaſes, & de Baſſins qu'on voit ſur les Buffets ; tous ces Ouvrages épuiſent vôtre admiration, & l'on n'exprime leur valeur que par l'excés de ſa ſurpriſe. Le Roy faiſant ſon plaiſir d'un auſſi beau lieu, la Cour s'y établit inſenſiblement : c'étoit la choſe du monde la plus ſuperbe que de la voir en ce temps-là ; ce Prince n'épargnant rien pour être ſomptueux en tout : cette magnificence n'étoit ni oſtentation, ni pur plaiſir, augmentant dans l'eſprit du Peuple le reſpect & la ſoumiſſion, & dans celui des Etrangers l'idée qu'ils s'étoient formée, & des richeſſes de l'Etat, & de la grandeur d'ame du Prince qui le gouvernoit ; mais ce n'étoit

En 1689. le Roy ſacrifia aux beſoins de l'Etat toute la groſſe argenterie des Appartemens.

n'étoit qu'une foible image de toute ſa proſperité ; ſes richeſſes & ſes forces, ſa généroſité à ſecourir ſes Alliez le rendoient déja ſi celebre, que les Potentats les plus fiers & les plus éloignez recherchoient à l'envi, ou ſon amitié ou ſa protection ; mais plus ſa réputation croiſſoit, plus ſes Jaloux & ſes Voiſins s'étudioient à le traverſer, ſon trop grand pouvoir les tenant déja dans de continuelles allarmes.

Il envoïa du ſecours en Candie en 1669.

Chiaoux Turc en 1669.

Les Ambaſſadeurs de Moſcovie, de Guinée en 1670.

Un des plus remuans étoit le Duc de Lorraine, homme d'intrigue & d'exécution, brave Soldat, excellent Capitaine, du reſte le plus inquiet & le plus inconſtant des hommes, n'aimant que le trouble & le mouvement, levant ſans ceſſe des Troupes, en faiſant trafic, toûjours en campagne, aujourd'hui d'un parti, demain d'un autre ; pillant indifferemment

LA CONDUITE DE CHARLES IV. DUC DE LORRAINE OBLIGE LE ROY A SE SAISIR DE SES ETATS.

ſes peuples, ſes amis & ſes ennemis : caractere d'un Kam de Tartares, & qui ne convient guére au Prince d'un petit Etat, qui par ſa ſituation demande dans ſon Souverain un eſprit ſouple & pacifique, une neutralité exacte, ou un dévoüement tout entier à la plus formidable des Puiſſances qui l'enveloppent. Loüis XIII. s'étant ſaiſi de toute la Lorraine pour punir la malice & la legereté du Duc, ce Prince paſſa en Flandre avec ſes Troupes, dont il tiroit de grandes ſommes, mettant leur ſervice à prix à l'entrée de chaque Campagne, ſe faiſant païer de leur ſolde, & ne leur en donnant point d'autre que la licence de tout faire & de rançonner le païs. Les cris du Peuple, le mépris que le Duc avoit pour les Miniſtres Eſpagnols, les railleries qu'il en faiſoit,

leurs craintes & leurs jalouſies le firent enfin arrêter ; il ne fut mis en liberté qu'à la Paix générale. Ce Traité l'avoit rétabli, mais n'aïant point voulu en ſubir les conditions, elles furent adoucies par un accord particulier deux ou trois jours avant la mort du Cardinal Mazarin. L'année d'aprés, ce Prince, par chagrin contre ſa famille, fit don au Roy de ſes deux Duchez, & promit de ceder Marſal pour gage de ſa bonne foi. Le Traité ne fut pas ſigné, que le Duc, ſelon ſa coûtume, ne ſongeant qu'à le violer, remit de ſemaine à autre, durant plus de quinze mois, à abandonner cette Place, juſqu'à ce qu'étant inveſtie, & le Roy prêt de l'aſſiéger, il fut contraint de la livrer. Pendant la Guerre de Flandre, ce ne fut qu'à regret qu'il prêta au Roy quatre ou

En Février 1662.

Le 4. de Septembre 166

cinq Regimens. Il n'eſt point de ruſe qu'il n'emploïât l'année d'aprés pour les débaucher. On fut beaucoup plus ſurpris aprés la Paix d'Aix-la-Chapelle, de lui voir renforcer ſes Troupes, en faire de nouvelles, & négocier de tous côtez. Le Roy le fit avertir qu'il ſçavoit toutes ſes menées; mais l'étoile l'aïant emporté ſur la prudence & ſur le conſeil, ce Prince continua toûjours juſqu'à ce que le Roy
En 1670. fût contraint de le dépoüiller. Le Duc étoit ſi décrié, que perſonne ne prit ſa défenſe, ni le ſoin de le rétablir : lui-même s'en mit peu en peine, trouvant beaucoup plus de goût à mener une vie errante avec un bon Corps de Trou-
…tite Ville Lorraine, le Duc …euroit …inaire-…t. pes, que de languir à Mirecourt dans une fade oiſiveté. En attendant la Guerre il ſe donna tout à l'Intrigue, ſou-

tenu par les Hollandois, qui dans le deſſein de broüiller étoient bien-aiſes d'avoir trouvé un Prince de ſon caractere, pour répandre de tous côtez des ſoupçons & des jalouſies, & pour travailler avec eux à ſuſciter au Roy tant d'envieux, & tant d'ennemis, que la protection des uns pût ſervir de rempart contre la puiſſance de l'autre : politique funeſte, qui penſa ruiner les Provinces-Unies, & qui les conduiſit juſques au bord du précipice. Cette Republique qui n'étoit, le ſiécle paſſé, qu'une poignée de gens confinez en un coin du monde, dans les eaux & dans les marais, étoit devenuë dans la ſuite ſi riche par ſon commerce ; ſi celebre par ſes victoires ; ſi formidable par ſes forces & par ſa Politique, qu'elle étoit eſtimée & admirée de tout le monde ; mais depuis

MOTIFS DE LA GUERRE DE HOLLANDE.

quatre ou cinq années ſa gloire & ſon abondance l'avoient ſi fort aveuglée, qu'elle s'étoit attiré l'indignation de ſes Voiſins, tant elle avoit de vanité, juſqu'à faire frapper & diſtribuer publiquement des Medailles injurieuſes aux Têtes couronnées, comme fut celle où la Hollande étoit repreſentée appuïée contre des trophées, avec cet éloge, qu'elle avoit rétabli les Loix, reformé la Religion, protegé, défendu, & reconcilié les Rois; nettoïé les mers, aſſuré le repos public par la force des armes. Aprés la Paix d'Aix-la-Chapelle, les Hollandois s'étoient vantez d'avoir ſauvé les Païs-Bas, & fixé les conquêtes & le bonheur du Roy; ils ne ceſſoient de cabaler dans toutes les Cours, n'épargnant dépenſe ni ſoins pour faire des ligues contre lui. Ils ne s'en cachoient

point, & il y eut eu de la foibleſſe à le diſſimuler. Pour prévenir leur deſſein, le Roy reſolut de les attaquer, & de tâcher de les réduire à un point de médiocrité, qui fiſt renaître parmi eux la modeſtie de leurs Peres, & qui les fiſt reſſouvenir combien étoient grandes les obligations qu'ils avoient aux Rois ſes Prédéceſſeurs, & à lui en particulier. Perſonne n'ignore que ſans les ſecours de France, bien loin de s'être élevez, ils n'euſſent pû ſe ſoûtenir, ſi Henri IV. & Loüis XIII. ne les euſſent aſſiſté d'argent, & ne leur euſſent entretenu pendant plus de trente années un Corps des meilleures Troupes, qui de l'aveu des Hollandois, ont toûjours eu la plus grande part à toutes leurs victoires. Tout nouvellement le Roy venoit

de les défendre contre l'Evêque de Munſter, & de les ſoûtenir contre les forces d'Angleterre, & il avoit toûjours paru être ſi fort de leurs amis, qu'ils pouvoient tout attendre de ſa protection, ſi leur ingratitude ne l'eût forcé à les punir. L'entrepriſe étoit glorieuſe, mais ſans doute bien difficile ; ils avoient des Treſors, une Flotte en mer, une Armée ſur pied ; toutes leurs Frontiéres étoient, pour ainſi parler, toutes heriſſées de Forteresſes, leurs Places munies, le Rhin, la Meuſe & l'Iſſel couvroient le Païs ; cependant le Roy n'y fut pas entré, qu'il conquit trois de leurs Provinces, & qu'il prit en moins de deux mois plus de quarante de leurs Places : Terrible cataſtrophe, qui doit apprendre à tout le monde, que Dieu châtie

tie toſt ou tard les Ingrats & les Orgueilleux, & qu'il ſe plaît de temps en temps à nous donner de grands exemples de la fragilité de la gloire du monde!

Fin du ſecond Livre.

ESSAI DE L'HISTOIRE DU REGNE DE LOUIS LE GRAND.

LIVRE TROISIE'ME.

CAMPAGNE DE 1672.

LE Roy, ſe préparant à attaquer les Hollandois, leva du monde de tous côtez ; il avoit quatre-vingt mille hommes dans ſes Garniſons, autant en Campagne de Troupes Françoiſes, prés de vingt mille Suiſſes de nouvelle levée, dix mille Italiens, ſix à ſept mille Anglois, & deux Regimens de Suédois ; il devoit commander cette Armée ſi floriſſante, & avoir pour ſes Lieutenans le Prince de Condé

Loüis de Bourbon II. du nom, Prince de Condé.

& le Vicomte de Turenne, deux des plus grands hommes de Guerre, qui aïent paru depuis long-temps : Il avoit des Magazins pleins de toute ſorte de proviſions, des Tréſors pour païer ſes Troupes, & pour les récompenſer. La plûpart étoient aguerries ; cependant quelque terreur que pût donner un ſi formidable armement, on étoit tellement ébloüi de la réputation & des richeſſes des Hollandois, qu'on eſtimoit le Roy heureux, s'il pouvoit en une Campagne emporter une Place ou deux. Cette imagination étoit ſi forte & ſi commune, que les Princes voiſins ſongerent moins à donner ſecours aux Provinces-Unies, qu'à ſe mettre en ſureté ; mais autant que l'on avoit cru qu'il étoit difficile d'attaquer cette Republique, autant on fut étonné d'appren-

Henri de la Tour-d'Auvergne, Vicomte de Turenne.

dre quelque temps aprés, les ſuccés prodigieux des Armes du Roy. Sa marche répandit l'effroi dans tous les Païs-Bas. Boſleduc, Huſden & L'Illo, quoique fort éloignez, ouvrirent toutes leurs Ecluſes : ce n'étoit point de leur côté, que la foudre devoit tomber. Aprés avoir laiſſé des Garniſons conſiderables dans les petites Places, qui pouvoient reſſerrer Maſtricht, & le tenir comme bloqué, il s'approcha du Rhin, & aïant diviſé ſes forces, il fit faire tout à la fois les Sieges d'Orſoy, de Veſel, de Rhimbergue & de Buric. Ces Places étoient fortifiées avec d'autant plus de ſoin, que c'étoient les clefs du Païs. Quoi qu'il y eût des Milices, des Troupes & des Munitions, elles firent peu de réſiſtance, & le Roy en fut Maître en quatre ou cinq jours ; Rhimbergue

Premieres conquêtes.

Rhimbergue fut aſſiégée par le Roy ; Orſoy par Philippe de France, Duc d'Orleans, Frere Unique du Roy : Veſel par le Prince de Condé, & Buric par le Vicomte de Turenne.

ſe ſoumit ſans tirer un coup de Canon ; il en coûta quelques volées pour réduire Orſoy. Le Roy pour faire trembler toutes les autres Garniſons qui refuſeroient de ſe rendre à la premiere ſommation, voulut que les Officiers & les Soldats de celle-ci fuſſent tous priſonniers de Guerre. Le Vicomte de Turenne ne fut qu'un jour devant Buric, & Veſel ſans capituler ſe remit à la diſcrétion du Prince de Condé, auſſi-tôt qu'il eut pris un Fort qui la commandoit. Le deſtin de ces quatre Villes fit ſi grand'peur à ceux de Reés, qu'ils ne tinrent qu'un jour ou deux, quoique ce fût une des fortes Places & des plus régulieres de toute l'Europe. Emeric fut auſſi-tôt pris qu'aſſiégé : il ne falut qu'une Brigade pour ſe ſaiſir de Doëtekum, & cinq

ou ſix petites Villes qui ſont voiſines de celles-ci, ouvrirent leurs Portes au Vainqueur ſans faire de compoſition. Toutes ces conquêtes n'étant l'ouvrage que de huit jours, le Roy n'eut garde de s'arrêter & de ne pas profiter de la conſternation des Peuples : ſa premiere idée étoit d'aſſiéger Nimegue, & d'envoïer en même temps forcer les retranchemens du Prince d'Orange ; ce jeune Prince ſeul heritier de tous les biens & de tous les talens des grands hommes du même nom, qui fonderent cette République, gardoit les bords de l'Iſſel à la tête de vingt-cinq mille hommes : Ces deux entrepriſes pouvant coûter beaucoup de monde, & conſumer du temps, le Roy changea de deſſein, & réſolut de s'avancer vers l'Iſle de Betau, pour tenter dans les envi-

Paſſage du Rhin le 12. de Juin.

Guillaume III. du nom, fils poſthume de Guillaume II. Prince d'Orange, & de Marie d'Angleterre, fille de Charles I. Roy de la Grand'Bretagne.

rons le paſſage du Rhin. Ses eaux étoient ſi baſſes à cauſe des grandes chaleurs, & parce que depuis long-temps il n'étoit point tombé de pluïe, que ce Fleuve tout profond qu'il eſt, paroiſſoit guéable en quelques endroits. Deux Gentils-hommes du Païs aïant enſeigné un gué, le Prince de Condé auquel ils ſe preſenterent, fit ſonder le paſſage, qui ſe trouva ſi favorable, qu'il n'y avoit que cent pas à nager: cette nouvelle réjoüit le Roy, l'ordre qu'il avoit donné de faire un pont de batteaux, ne ſe pouvant executer qu'avec lenteur; ainſi ſans perdre de temps il partit du Camp avant la pointe du jour avec ſes Gens-d'armes, ſes Gardes, ſes Chevaux-Legers, & un détachement de deux mille Chevaux pour ſe rendre ſur les bords du Rhin, où le Prince de

Condé devoit auſſi ſe rencontrer. On n'avoit jamais vû le Roy ſi gai ni ſi réſolu : cette mine aſſurée fut d'un heureux augure, & à peine eut-il donné l'ordre, que quantité de Volontaires, le Regiment des Cuiraſſiers, enſuite toute ſa Maiſon ſe jetterent dans le Rhin, plus armez d'audace, que du ſabre qu'ils avoient en main. Ce Fleuve pour être large n'en eſt pas moins rapide, & il roule ſes eaux avec autant de violence que s'il couloit dans un canal étroit : un vent extraordinaire l'aïant agité toute la nuit d'auparavant, ſes flots qui ſe briſoient les uns les autres, formoient un ſpectacle affreux ; la préſence du Roy inſpirant à ſes Troupes un courage à toute épreuve, ni la rapidité du Rhin, ni la vûë de ces groſſes vagues, ni la préſence de l'Ennemi,

qui s'étoit retranché ſur l'autre rivage, rien ne put les épouvanter ni arrêter leur marche : elle ne fut funeſte qu'à un petit nombre, qui s'étant écartez pour prendre le large, furent ou emportez par les vagues, ou engloutis dans des gouffres : Le reſte, approchant de terre, fut chargé avec vigueur : trois Eſcadrons des Ennemis qui étoient entrez dans la Riviere, en tuerent & en bleſſerent quelques-uns ; mais l'intrepidité des autres qui s'avancerent ſans rien craindre, fit ſi grand'peur aux Ennemis, qu'auſſi-tôt aprés leur décharge, ils ſe retirerent en fuïant : Alors les François au ſortir de l'eau, s'encourageant les uns les autres par des cris d'allegreſſe, pourſuivent vivement cette Cavalerie, & la menent battant l'eſpace de plus d'une lieuë, quoi qu'ils fuſſent en-

core ſi moüillez, que l'eau ruiſſeloit de tous côtez. Le Prince de Condé fit attaquer en même temps quelques Bataillons Hollandois, qui s'étoient retranchez à l'entrée d'un bois : Ils étoient ſi épouvantez, qu'au lieu de ſe défendre, ils mirent les armes bas. Le Prince leur promit quartier, & défendit avec rigueur de les inſulter ; mais ſon Neveu le Duc de Longueville, qui ne ſçavoit rien de cet ordre, étant allé imprudemment faire le coup de piſtolet dans leurs Retranchemens, ces gens crurent qu'on venoit à eux, & concluant de-là qu'il n'y avoit point de quartier, ils reprirent leurs armes, firent une décharge, tuerent le Duc, cinq autres perſonnes de qualité, & en bleſſerent quantité d'autres. Le Prince de Condé qui étoit accouru au bruit, reçut

Armand du Cambout, Duc de Coiſlin, Pair de France, bleſſé, *&c.*

un coup de piſtolet qui lui fracaſſa le poignet : tous ceux des Ennemis, que la fuïte ne put ſauver, furent taillez en piéces : le Roy cependant faiſoit paſſer les Regimens, à meſure qu'ils arrivoient ; ils traverſerent à la nage & par Eſcadrons, avec peut-être moins de péril, le grand nombre des Chevaux rompant le fil de l'eau. Le lendemain, le Pont étant achevé, l'Infanterie paſſa deſſus avec le Canon.

On ne ſçauroit s'imaginer le bruit que fit dans le monde une action ſi hardie & ſi bien conduite : le Prince d'Orange, dans la crainte d'être ſurpris, ne ſongea plus qu'à la retraite, il quitta ſes retranchemens, & ſe ſauva à grands pas dans le fond du Païs. Les peuples étonnez ne mirent plus leur eſperance que dans la bonté du Vainqueur : ils tâchoient de la

Nouvelle conquêtes.

mériter en diſputant, pour ainſi dire, à qui ſe rangeroit ſous ſon obéïſſance : les Troupes firent un butin incroïable, & ce ne fut pendant deux mois qu'une moiſſon de richeſſes. Doëſbourg & Arnheim ne tinrent qu'un jour de tranchée. Le Fort de Skin, ſi celebre par ſon importance, & par les longs Siéges qu'il a ſoutenus, n'attendit pas qu'elle fût ouverte : les Forts de Woorn & de Saint-André ſe rendirent ſans coup ferir : Utrecht envoïa ſes clefs, quoi qu'elle fût couverte de quantité de bonnes Places. Celles du Betau, & generalement preſque toutes les Villes qui ſont ſituées ſur le Rhin, ſur la Meuſe, le Vahal & l'Iſſel, demanderent des Sauvegardes, & ouvrirent leurs Portes. On prit en Hollande Oudevater, Vordes, Narden ; Amſterdam balança à ſe ſoumettre comme

les autres, & malgré les efforts de quelques Magiſtrats, cette puiſſante Ville y auroit été obligée, ſi l'Officier qui commandoit à la tête de nos Conquêtes, eût fait aſſez de diligence pour ſe maintenir dans * Muiden : faute énorme, qui fit manquer la conquête de tout le Païs. La décadence des Empires ne dépend quelquefois que d'un ſeul moment, où leur ruïne ſeroit inévitable ſi on connoiſſoit la facilité qu'il y auroit à les détruire. Le Duc de Luxembourg conquit dans ce même temps une troiſiéme Province avec l'Evêque de Munſter & l'Archevêque de Cologne, qui mécontens des Hollandois s'étoient liguez avec le Roy, & avoient obtenu de ſes Troupes pour groſſir les leurs, & des Officiers qui puſſent commander les unes & les autres. Le Duc s'empara d'abord de ſept

* Petite Place d'où on peut foudroïer tous les Vaiſſeaux qui vont à Amſterdam.

François-Henri de Montmorenci, Duc de Piney-Luxembourg, Pair & Maréchal de France ; il reçut le Bâton en 1675.

ou huit petites Villes, où il laiſſa des Sauvegardes ; enſuite il aſſiegea Groll avec l'Evêque de Munſter. Cette Place ſi forte s'étant renduë ſans reſiſtance, le Duc & les deux Prelats firent le Siége de Devanter, dont la priſe entraîna celle de Zvoll & de Campen, & de toutes les Places de l'Oweriſſel. Quand on fait reflexion ſur ces évenemens, ils paroiſſent ſi peu vrai-ſemblables, qu'on a de la peine à les croire ; & il eſt incomprehenſible que tant de Villes qui juſques-alors avoient paſſé pour imprenables, aient été ſi peu défenduës, que preſque toutes leurs Garniſons ſe ſoient renduës à diſcretion, & que dans un Païs qui avoit été ſi long-temps l'Ecole de la Guerre, la plupart de ſes Forteresſes n'aïent pas tenu vingt-quatre heures, hors Zutphen qui tint quatre jours,

& Nimegue juſqu'au neuviéme. Aprés une longue Guerre une Paix glorieuſe inſpire l'eſprit du repos. Le repos faiſant naître le goût des plaiſirs, la vigueur s'affoiblit, la diſcipline ſe relâche. Quand on eſt ainſi nonchalant dans la bonne fortune, il eſt aiſé de s'abbatre dans la mauvaiſe : En ces extrêmitez, cette Republique devenuë la proïe du Vainqueur, n'eut plus d'autre reſſource, que de lui demander la Paix : les Etats députerent au Roy pour ſçavoir à quelles conditions il voudroit la leur accorder, & envoierent en même temps faire la même demande au Roy d'Angleterre. Le Roy Charles II n'étoit pas ſeul qui ſe plaignît des Hollandois ; ils avoient offenſé le Roy d'Angleterre, inſulté ſes Sujets, troublé leur Commerce, & depuis la Paix de Breda ils s'étoient fait, pour

ainſi dire, un point de ſureté d'aigrir ſes Peuples contre lui. Le Roy, trouvant le moment, ſçut ſi bien le rendre ſenſible à toutes ces injures, que ce Prince renonça à la Triple-Alliance, & qu'il leur déclara la guerre : il mit une Flotte en mer, qui jointe à celle de France, devoit, ce ſemble, faire deſcente ſur les Côtes de Hollande : mais la Flotte Ennemie étoit ſi puiſſante en vaiſſeaux, en équipages, en munitions, & en Officiers de Marine, qu'aprés un rude combat, l'Armée
le 7. de Juin. navale des deux Rois ne remporta d'autre avantage ſur celle des Etats, que la gloire de la mettre en fuite, & que de l'obliger à ſe retirer dans ſes Ports. Les demandes des deux Rois parurent aux Hollandois ſi exorbitantes & ſi dures, qu'ils choiſirent de plutôt perir, que d'acheter la Paix à ce prix. Réduits

duits au deſeſpoir, ils percent leurs Digues, ils ouvrent toutes leurs Ecluſes, & ils inondent le Païs pour en ſauver la liberté : Le remede étoit dangereux, & il ſembloit plus à craindre que le mal qui les menaçoit ; toutefois ce fut la cauſe de leur ſalut ; cet obſtacle invincible rompant les deſſeins du Roy, il quitta la Hollande, & aprés y avoir laiſſé un Général d'expérience, à la tête de ſes Conquêtes, avec ordre de les pouſſer quand l'hyver & la glace lui en ouvriroient le chemin, il revint en France, où ſes peuples charmez du ſuccés de cette Campagne, le reçurent comme en triomphe, avec des acclamations extraordinaires. L'éloignement du Roy aïant laiſſé reprendre haleine aux Troupes de Hollande, le Prince qui les commandoit, aſſiegea Vorde deux mois

Le Duc de Luxembourg.

Le Prince d'Orange aſſiege Vorde, & en leve le Siége.

Le 12. d'Oct.

aprés avec quatorze mille hommes. Les environs étoient ſous l'eau, & du côté d'Utrecht on ne pouvoit en aborder que par une Digue. Pour prévenir le ſecours, le Prince fit faire deux Forts à la tête de cette Digue, entre deux une batterie, & derriere un retranchement. Ces Fortifications ne purent effraïer le Duc de Luxembourg; il vint dés le lendemain les attaquer de front. D'abord il fut repouſſé, mais ne s'étant point rebuté, il fit ſonder l'inondation, & ſe jettant à l'eau, qui n'étoit que de quatre pieds dans l'endroit qu'il faloit paſſer, il prit en flanc les Ennemis, enleva un de leurs Quartiers, s'empara des deux Forts, fit un grand carnage, & forçant le Prince d'Orange à lever promptement le Siége, il entra dans la Place, y jetta du ſecours, enſuite revint à Utrecht

avec du butin & des Priſonniers: Belle action & d'un courage ſurprenant, d'autant plus que le Duc n'avoit que trois mille hommes avec lui, tant parce qu'il ne fut pas joint par un renfort conſidérable qu'il avoit envoïé chercher, que parce que le nombre des Troupes étoit beaucoup diminué depuis que le Vicomte de Turenne en avoit pris toute l'élite pour aller au devant de l'Electeur de Brandebourg.

Conqu
ſur l'Elect
de Brand
bourg.

Autant que tous les Princes avoient été ſurpris de la rapidité des conquêtes du Roy, autant eurent-ils d'empreſſement à les arrêter. Ce n'étoit point la compaſſion de l'état déplorable où cette République ſi floriſſante & ſi riche étoit tombée en deux mois, qui les fit reſoudre d'entreprendre de la relever, mais la crainte & la jalouſie ; tous

ſe repreſentant l'Europe ſoumiſe à la France, ſi le Roy devenoit le Maître des Provinces-Unies ; tous concoururent à l'empêcher, les uns par des voïes ſecretes, & les autres les armes à la main. L'Electeur de Brandebourg ſe montra le plus paſſionné, ſoit que l'argent des Hollandois lui eût inſpiré plus de zele, ſoit qu'il eût du chagrin que le Roy ne lui rendît pas les Places qui étoient à lui, & qu'on avoit conquiſes ſur les Hollandois. Ce Prince aimoit la gloire, il étoit brave de ſa perſonne, il avoit de l'experience, & vingt-cinq mille hommes ſur pied, qu'il ne ſçavoit où emploïer. Le Prince d'Orange, ſon Neveu, le ſollicitoit puiſſamment de ſecourir les Hollandois, & de l'aider par ce ſecours à fortifier dans le Païs ſon credit naiſſant : mais quelle force ont

les liens du ſang, ſi l'interêt ne les reſſerre ? Les Hollandois offroient pour un des fils de l'Electeur, les Charges du Prince d'Orange, ſi ce Prince venoit à manquer : il étoit infirme, il s'expoſoit beaucoup, & il n'étoit point marié. Cette eſperance, quoi qu'éloignée, de l'argent comptant, la gloire d'oſer le premier s'oppoſer aux progrés du Roy, & d'être le Liberateur d'une République ſi celebre ; tous ces motifs déterminerent l'Electeur à ſe déclarer contre nous. Ses forces étoient conſidérables, d'autant plus que les Garniſons de cinquante ou ſoixante Places avoient ſi fort épuiſé les Armées du Roy ; qu'il ne reſtoit que peu de monde pour tenir la campagne : Quand les Troupes de l'Electeur furent prêtes de ſe mettre en marche, le Vicomte de Turenne eut ordre

de le prévenir, & de ſe preſenter au delà du Rhin avec ſa petite Armée, qui n'étoit que de douze mille hommes : celle de l'Electeur renforcée de quelques autres Troupes, étoit de trente-cinq mille. S'il avoit plus d'hommes, le Vicomte de ſon côté avoit plus d'Officiers & plus de Soldats ; c'étoient tous gens choiſis, & ſi fort animez par le bonheur continuel qui les avoit accompagnez, qu'ils ne reſpiroient que la gloire. Sur l'avis de leur marche, l'Electeur s'arrêta tout court, & ſans attendre le Vicomte, il repaſſa le Veſer pour ſe couvrir d'une riviere, & s'en retourna ſur ſes pas. Si l'on fut ſurpris qu'il s'enfuït devant une Armée beaucoup plus foible que la ſienne, on fut encore plus étonné de voir la rapidité avec laquelle l'Armée Françoiſe força toutes les Pla-

ces qui ſe trouverent ſur ſa route, paſſa le Veſer, pourſuivit l'Electeur, déſola ſon Païs, & y prit des quartiers d'hyver.

Pendant cette diverſion, le Prince d'Orange étoit paſſé du côté de Maſtricht, avec vingt-quatre mille hommes, pour ſauver ſon Païs, en l'abandonnant & portant la Guerre au dehors. Aprés avoir menacé tantôt Tongres & tantôt Maſeik, il vint aſſieger Charleroy, Place importante ſur la Sambre, & preſque neceſſaire pour le paſſage de nos Convois & de nos Recruës en Hollande. Les meſures étoient priſes avec les Eſpagnols, qui fournirent plus de dix mille hommes, quoi que nouvellement ils euſſent aſſuré le Roy qu'ils ne deſiroient que la Paix : la Place étoit dégarnie, le Gouverneur abſent, point d'Armée en campagne qui pût accourir au ſe-

Le Prince d'Orange fait le Siége de Charleroy, le leve pour la premiere fois.

Le 22. Decembre.

cours ; tout flattoit le Prince d'Orange de la conquerir en huit jours. Au moment que le Roy ſçut la nouvelle de ce Siége, il envoïa ſes ordres pour r'aſſembler en diligence ce qu'il y avoit de Troupes en Flandre, & partit quelques jours aprés, pour hâter le ſecours & pour le conduire lui-même. Mais au bruit de ſa marche la terreur s'étant répanduë parmi les Troupes Ennemies, le Prince qui les commandoit, fut contraint de lever le Siége : Ce fut un coup de deſeſpoir pour l'Electeur de Brandebourg ; ce Prince avoit eſperé que, les affaires changeant de face par ce Siége, on r'appelleroit de ſes Etats les Troupes qui les déſoloient. Dans cette conjoncture il demanda la Paix. Le Roy le fit languir deux ou trois mois, pendant que, pour le punir, on

on achevoit de ravager les Comtez de la Mark & de Ravenſperg. Ce nouveau deſaſtre fit redoubler les inſtances de l'Electeur ; enfin il obtint ce qu'il demandoit, & il reçut plus d'avantages de ſa ſoumiſſion, qu'il ne pouvoit en eſperer de la Guerre & de ſa valeur. Le Roy s'engagea de lui remettre dans le temps les Villes du Duché de Cleves. Ces Places furent renduës à l'Electeur dés l'année ſuivante; mais à peine y fut-il rentré, que ne ſe ſouvenant plus du Traité, il reprit les Armes, & ſe déclara contre nous.

Ce Traité conclû, le Roy ne ſongea plus, pour réduire les Hollandois, qu'à prendre Maſtricht, qu'ils avoient toujours regardé comme une derniere reſſource. Dés le ſiécle paſſé, cette Ville étoit déja en réputation : elle fut fortifiée par le

CAMPAGNE DE 1673.

Le Roy prend Maſtricht le 29. de Juin.

Duc d'Albe, priſe par les Etats, emportée d'aſſaut par le Duc de Parme, enfin repriſe par les Hollandois en 1632. aprés un Siége de deux mois: Sa ſituation (c'eſt un poſte fait à plaiſir pour tenir en reſpect tout le Brabant, l'Evêché de Liége, le Limbourg, les Duchez de Juliers & de Cleves, & toute la Gueldre,) la fertilité de ſes environs, le Commerce de ſes Habitans, leur nombre & leur induſtrie, l'avoient fait regarder comme le boulevard & comme la clef de tout le Païs, & on n'avoit rien épargné à la faire fortifier. La Meuſe l'aſſure d'un côté, & elle la ſépare de Wick, qui la joint par un Pont de pierre: De l'autre côté ce ſont les plus beaux dehors & les plus réguliers qu'il y ait dans toute la Flandre, ravelins, demi-lunes, ouvrages

Fauxbourg fortifié.

à corne, tous environnez de foſſez : ſes magazins étoient remplis de toute ſorte de proviſions. Il y avoit dans la place, ſans compter les Bourgeois capables de porter les armes, ſix à ſept mille hommes de Troupes choiſies, commandez par un vieil Officier appellé Fariau, brave homme, & fort entendu dans les Siéges ; les Etats promettoient d'ailleurs de tout ſacrifier pour la ſecourir dans le temps : Malgré ces avantages, cette Ville ſi forte, défenduë avec courage, ne put tenir que treize jours. Auſſi-tôt que le Roy fut arrivé au Camp, il fit le tour de la Place, & donna ſes ordres pour les Lignes, les quartiers & les batteries : il y en eut cinq en état, en deux ou trois jours : les lignes furent achevées en même temps, quoique la ſeule con-

trevallation fût de plus de cinq lieuës de tour, & que les unes & les autres euſſent dix pieds de profondeur & douze de large. Le lendemain, la tranchée fut ouverte, & pouſſée du premier travail juſques prés du chemin couvert. On ne pouvoit faire une plus grande diligence; mais ſi le Roy étoit bien ſervi, il ne s'épargnoit pas pour faire voir de ſon côté qu'il étoit digne de commander à de ſi braves hommes: il étoit par tout, ordonnoit les attaques, animoit les travaux par ſa preſence, par ſes liberalitez, par ſes loüanges & par ſes promeſſes; toutes les nuits ſur pied, ne s'allant repoſer que vers les ſix heures du matin, remontant à Cheval au ſortir de table, & parmi tous les ſoins du Siége, prenant celui de s'informer s'il ne manquoit rien aux bleſ-

ſez, les viſitant de tente en tente, & ſouvent de ſimples Soldats. Cette conduite inſpirant de l'ardeur aux uns, élevant le courage & le cœur des autres, le Siége avança en fort peu de temps, quoique les Aſſiégez fiſſent de leur côté tout ce que l'on peut attendre de la plus vive réſiſtance. Le Gouverneur avoit de moment à autre des Soldats & des Ouvriers tuez ou bleſſez à ſes côtez : ſes ordres étoient exécutez avec tant d'exactitude, que les bréches étoient reparées, les Palliſſades replantées auſſi-tôt que le Canon y avoit fait quelque dégaſt. L'action la plus chaude & la plus vigoureuſe fut l'attaque de la contr'eſcarpe, qu'on inſulta en deux endroits ; on n'a point de memoire d'une nuit plus affreuſe, ſoit par le feu & par le bruit de la mouſquete-

rie, du canon & des artifices, ſoit par les hurlemens des bleſſez & des combatans, ſoit par la tuerie & le carnage qui ſe fit depuis le ſoir juſques au jour. Le feu fut égal à l'une & à l'autre attaque ; & de l'aveu des deux partis, il s'y fit des prodiges de valeur, qui demeurerent enſevelis dans l'obſcurité de la nuit : les Grénadiers ſuivis par les Mouſquetaires, toute jeuneſſe pleine de feu, aïant commencé l'attaque, le Gouverneur leur oppoſa l'élite de ſa Garniſon, ſoûtenuë par les braves, qui s'étoient jettez dans la Place : on combattit avec furie juſqu'à ce que les Aſſiégez furent contraints d'abandonner une demi-lune avancée : Elle fut priſe & repriſe trois fois en vingt-quatre heures, & ce ne fut qu'à force de bravoure, qu'on en chaſſa les Ennemis.

Deux jours aprés, l'Ouvrage à corne fut enlevé : Fariau tenta de le reprendre, avec ſi peu de bonheur, qu'aïant fait joüer une fougade, il y perit cinq-cens des ſiens, au lieu de faire ſauter les nôtres. Ce nouveau malheur, la crainte d'être ſaccagez, l'état pitoïable des maiſons ruïnées par le Canon & par les Bombes, firent prendre aux Bourgeois la réſolution de ſe rendre : Ils en preſſerent le Gouverneur ; il y avoit de la répugnance, & il vouloit attendre les dernieres extrémitez ; néanmoins comme il étoit beaucoup plus ſage de faire ſa compoſition que d'expoſer à la fureur ou des Habitans irritez, ou du Soldat victorieux, le reſte de ſa Garniſon qui étoit diminuée de plus des deux tiers, enfin il battit la chamade, & aprés

fendu treize jours de

tranchée ouverte, avec toute la conduite & tout le courage d'un brave homme, il ſortit de la Place, tambour battant, meſche allumée, avec deux piéces de canon, le Roy aïant bien voulu accorder ces marques d'honneur à une ſi belle réſiſtance.

L'Empereur, l'Eſpagne, le Dannemarck, la Hollande, & toute l'Allemagne, hors les Ducs de Baviere & d'Hanovre ſe liguent contre la France.

La priſe de Maſtricht entraînoit celle de Boſleduc & de toutes les Places du Brabant Hollandois, ſi l'orage qui ſe formoit du côté d'Allemagne, n'y avoit attiré le Roy. Pour le diſſiper ou pour en prévenir l'effet, aprés avoir donné ordre aux réparations de Maſtricht, il alla à Nancy, où il fit travailler avec tant de diligence, qu'en quinze jours ou en trois ſemaines, la Place pouvoit ſe défendre : il s'aſſura en même temps de Colmar & de Scheleſtad, où les Imperiaux avoient des intelli-

gences ; & aprés avoir obligé par la crainte de ſa puiſſance Straſbourg à demeurer neutre, il ſe ſaiſit de Tréves pour punir l'Electeur d'avoir manqué à ſa parole, & pour couvrir de plus en plus les frontiéres de ſon Roïaume : Ces précautions les conſerverent de telle ſorte, que du grand nombre d'Ennemis, qui pendant cinq années de Guerre menacerent de les envahir, pas-un Eſcadron ou Parti n'oſa y mettre le pied. L'argent des Hollandois prodigué dans toutes les Cours, & l'adreſſe de leurs Miniſtres à y faire valoir la fraïeur & la jalouſie, aïant enfin déterminé l'Empereur & le Roy d'Eſpagne à conclure avec eux une Ligue offenſive, l'Empereur aſſembla une Armée de trente-mille hommes, & les envoïa ſur le Rhin. Le Vicomte de Turenne, qui com-

mandoit l'Armée du Roy, s'avança juſqu'en Franconie, pour leur preſenter le combat ; mais les Imperiaux aïant ſçu toûjours l'éviter, le Vicomte ne put empêcher qu'ils ne paſſaſſent le Rhin, & que joints au Prince d'Orange ils ne fiſſent le Siége de Bonne. Quoique la Place n'eût point de foſſez, & que ſes fortifications ne fuſſent pas encore achevées, le Gouverneur François, à la teſte de quinze cens hommes, s'y défendit ſi vaillamment, que cette Armée formidable, compoſée de trois Nations, ne la put prendre qu'en quinze jours. Comme cette conquête & celle de Naërden, petite ville de Hollande, que le Prince d'Orange fortifié par les Eſpagnols avoit repriſe ſur nous au mois de Septembre, étoient des préſages heureux du ſuccés de la Ligue, l'Empereur &

les Eſpagnols ſe flatterent d'en retirer tout l'avantage que les Etats leur en avoient fait eſperer. L'Empereur, en y entrant, n'avoit pas ſeulement en vûë d'oppoſer une Digue à la puiſſance de la France, qui entraînant comme un torrent la Hollande & les Païs-Bas, pouvoit enſuite ſe répandre ſur toute l'Allemagne, il penſoit encore à augmenter par cette Ligue ſon autorité dans l'Empire. Le deſſein principal de la Maiſon d'Autriche avoit été depuis long-temps de s'en rendre Maître, & d'en aſſujétir les Princes ; le moment paroiſſoit favorable pour y réüſſir ; la Guerre de Hollande & la priſe de Tréves étoit une occaſion de mettre une Armée ſur pied, ſans donner d'ombrage à ces Princes, & enſuite de les épuiſer, les engageant dans la querelle ſous

le prétexte ſpécieux de la défenſe de l'Empire : Les Hollandois promirent, pour faire declarer l'Eſpagne, de lui abandonner Maſtricht, quand il auroit été repris, & de ne faire avec nous ni Tréve ni Paix, que le Roy n'eût rendu à cette Couronne ce qu'il avoit conquis ſur elle depuis la Paix des Pyrenées. Fauſſes lueurs, dont ils tâchoient de l'ébloüir, n'aïant envie d'exécuter que ce qui ſeroit de leur intereſt, comme il arriva à Nimegue, où ils forcerent les Eſpagnols d'accepter les conditions que le Roy avoit propoſées. L'union de ces Puiſſances ſembloit promettre de grands progrés; toutefois ne ſe croïant pas en état d'en faire de conſiderables, ſi le Roy d'Angleterre n'entroit dans leur alliance, elles s'appliquerent pendant l'hyver, ou à gagner ce Prin-

Roy d'Angleterre s'accorde avec les Etats Généraux.

ce, ou à lui faire violence. Quelques offres qu'on lui fiſt, il reſiſta toûjours juſqu'à ce que ſon Parlement, gagné par l'argent de Hollande, le pria tant de fois & ſi vivement d'écouter ces propoſitions, qu'enfin il traita avec les Etats ſans rompre avec le Roy. Le Roy n'y perdit que le ſecours de quelques Troupes, car quoi qu'on eût eſperé que les Armées navales feroient deſcente en Hollande, elles n'avoient pû y réüſſir, & jamais on ne connut mieux, qu'on ne doit guére rien attendre ni de grand ni de déciſif des actions de Mer; témoin le triple combat qui s'étoit donné cet Eté entre la Flotte des deux Rois & celle de Hollande, ſans qu'on pût dire quelle des deux avoit été victorieuſe, & ſans autre avantage de côté ni d'autre, que d'avoir fait beaucoup de

bruit & fort peu de mal. Les Hollandois croïoient qu'étant les Maîtres de la Mer, ils pourroient ravager nos Côtes, & y faire quelque conquête ; le peu de ſuccés fit bien connoître que ſi on n'eſt aſſuré d'un Port, il y a bien des frais à faire pour tenter une deſcente, & peu de choſe à eſperer. La Paix d'Angleterre fut comme le ſignal, qui fit prendre les armes & lever le maſque à tous les Princes d'Allemagne, excepté le Duc de Baviere & celui d'Hannover, qui demeurerent toûjours neutres. L'Electeur de Saxe, celui de Tréves & de Mayence, le Palatin, les Landgraves de Heſſe, les Princes de Bade, & preſque tous les Cercles ne balancerent plus à prendre parti. L'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munſter quitterent même nôtre Alliance

pour ſe joindre aux Confédérez ; & quoique le Roy de Dannemark, les Ducs de Brunſwic, & l'Electeur de Brandebourg differaſſent à ſe déclarer, ils s'engagerent dés ce temps-là, & promirent d'armer pour la Cauſe commune. Les Hollandois ſe virent alors au comble de leur joïe ; ils avoient tranſporté la Guerre ſur les terres de leurs Voiſins, & ce grand nombre d'ennemis qu'ils ſuſciterent au Roy, lui avoit fait abandonner toutes ſes conquêtes (hors Grave & Maſtricht, qui tenoient le Païs en bride) pour former de leurs Garniſons une Armée, qu'il pût oppoſer à quelqu'une des Alliez. Au milieu de ces avantages, les Etats ſouhaitoient la Paix avec d'autant plus d'ardeur, qu'aïant recouvert leurs pertes ils ne pouvoient ſe reſoudre à porter les frais d'une

Guerre, où ils n'avoient plus d'intereſt que celui de leurs Alliez. Depuis plus d'un an, on parloit de Paix. Les Princes intereſſez avoient accepté la médiation du Roy de Suéde, les Plenipotentiaires s'étoient aſſemblez à Cologne. Les Conférences furent ſouvent interrompuës par divers incidens, & par des difficultez qui naiſſoient de moment à autre ; les Etats néanmoins eſpéroient de les ſurmonter, & de conclure le Traité, quand l'Empereur, qui vouloit la Guerre, fit enlever à force ouverte, & mener priſonnier à Vienne le Prince Guillaume de Furſtemberg, * (quoique ce Prince fût Miniſtre & Plenipotentiaire de l'Archevêque de Cologne,) & piller, ſeize jours aprés, de l'argent qui étoit au Roy. Ces violences, dont l'Empereur ne voulut jamais

Le 14. de Février 1674.

* Maintenant Cardinal.

mais donner aucune ſatisfaction, aïant fait rompre les Conférences, on ne ſongea de part & d'autre, qu'à ſe préparer à la Guerre. Toute l'Europe crut que le Roy ſe tiendroit ſur la défenſive, d'autant plus que les Alliez s'étoient promis les uns aux autres de ne jamais faire de Paix, qu'il ne rendît auparavant la Lorraine au Duc, l'Alſace à l'Empereur, & à la Monarchie d'Eſpagne ce qu'il avoit conquis ſur elle depuis la Paix des Pyrenées. Non contens de ces grands deſſeins ils menaçoient encore d'envahir la Bourgogne, la Picardie & la Champagne, & de pouſſer juſqu'à Paris : ces vaſtes eſpérances étoient de belles idées ; mais il étoit bien difficile de les mettre en exécution.

Pendant que les Alliez jettoient ainſi leur premier feu, CAMPAGNE DE 1674.

& qu'ils ſe repaiſſoient de ces magnifiques chimeres, le Roy formoit le deſſein de reprendre la Franche-Comté, pour couvrir ſes Frontiéres qui étoient preſque ouvertes de ce côté-là, pour r'aſſurer ſes Peuples par quelque grand évenement, & pour faire voir aux Ennemis, qu'il étoit en état non ſeulement de ſe défendre, mais encore de les attaquer. Quand le Prince eſt menacé de quelque grand peril, s'il ne fait voir dans ce danger de la conduite & de la fermeté, il faut que l'Etat ſuccombe ; le corps ne peut ſe ſoûtenir, ſi la tête ne le r'aſſure. Lors que les Eſpagnols nous eurent déclaré la Guerre, le Roy leur fit propoſer que la Comté demeurât neutre. Les Suiſſes les en preſſerent de leur côté, les Cantons ſouffrant avec peine qu'une Province ſi voiſine de leur

Conquête de la Franche-Comté.

Païs devînt le theatre de la Guerre ; cependant les Alliez refuſerent d'accepter la propoſition ; mais cette obſtination bien loin de leur être utile, ne ſervit qu'à faciliter la conquête de tout le Païs ; les Cantons irritez y aïant enfin conſenti, & fermé la porte au ſecours. C'étoit le ſeul obſtacle, ou du moins le plus difficile que le Roy eût à ſurmonter ; car quoi que les Eſpagnols depuis la Paix d'Aix-la-Chapelle euſſent fait fortifier leurs Villes, il étoit beaucoup plus aiſé d'enlever une Place forte, que de diſpoſer un Peuple libre à voir un Roy victorieux devenir ſon proche voiſin, ſans en avoir d'inquiétude. Il fit donc avancer des Troupes, qui dés le mois de Février prirent Gray & Veſoul, & pluſieurs autres petites Places. Ce n'étoit que pour commencer, en atten-

Siége de Beſançon, en Mai.

dant ſon arrivée. Beſançon inveſti, il ſe rendit au Camp, où ſa preſence étoit d'autant plus neceſſaire, qu'elle ſeule pouvoit adoucir toutes les peines du Soldat : le temps étoit mauvais, quand la Cour ſe mit en chemin, & il devint inſupportable pendant tout le cours du Siége ; des pluïes continuelles, un vent impetueux, un froid vif, de l'eau juſques aux genoux dans le Camp & dans la Tranchée, tout auroit rebuté les Troupes, ſi l'exemple du Roy qui s'expoſoit comme les autres, & ſi ſes liberalitez ne leur euſſent donné des forces. Beſançon eſt ſitué dans une petite Plaine de méchant terrain, ce n'eſt que roche & cailloux, & à peine y put-on trouver quelque veine de terre franche pour ouvrir la tranchée : Il y a haute & baſſe Ville ; celle-ci a pour foſſé la Riviere du

Doux, qui devenant groſſe & rapide, augmentoit de moment à autre les incommoditez du Siége. Il y avoit dans la Place deux mille hommes de Troupes reglées, autant de Milices, force Volontaires, un Gouverneur brave homme. Avec tous ces ſecours elle fit peu de reſiſtance; & quoi que la Citadelle fût eſtimée imprenable, elle ne put tenir que huit jours. Cette Forteresſe étoit toute neuve, bâtie ſur un rocher eſcarpé à plomb preſque de toutes parts, n'aïant qu'une avenuë fortifiée de retranchemens, de baſtions, de demi-lunes. La Place étoit commandée par deux montagnes voiſines; ces deux roches étoient ſi roides, qu'il n'y avoit nulle apparence qu'on y pût traîner du Canon. Comme elles avoient cet avantage de battre de revers toute la Cita-

delle, le Roy alla les reconnoître. Le lieu étoit affreux; mais la nature n'aïant rien fait de ſi inacceſſible où la valeur ne puiſſe atteindre, il ordonna que dés la nuit on travailleroit, aux flambeaux, à monter du canon ſur l'une de ces deux montagnes, & il ne quitta point qu'il n'en eût vû le ſuccés. Les Aſſiégez, effraïez de cette entrepriſe, firent ſans ceſſe des décharges. Malgré ce feu continuel le travail fut heureux, la batterie fut dreſſée, & dés le lendemain, elle commença de tirer. Le dedans de la Citadelle n'étant bâti que de pierre, le Canon y fit un fracas horrible, & l'on voïoit à tous momens voler par toute la Place une grêle d'éclats, qui déſoloient la Garniſon. Une partie perit de coups de pierre ou de Canon; le reſte demeura caché & n'oſoit ſortir que de

nuit. Enfin les dehors étant pris, le Gouverneur ſe rendit à compoſition. Aprés la priſe de Beſançon, le Roy aſſiégea Dole, ſes Fortifications n'étoient pas encore achevées; elle ne reſiſta que neuf jours. Salins en tint ſept, & le Château Sainte-Anne que l'on croïoit inacceſſible, demanda à capituler auſſi-tôt qu'on eût élevé une tour de bois, & deſſus une batterie, dont on foudroïoit le rocher: ainſi en un mois ou en cinq ſemaines le Roy fut Maître abſolu de toute la Comté.

Aprés cette Conquête, il diviſa ſes forces: il en envoïa une partie en Allemagne ſous le Vicomte de Turenne, & la plus grande en Flandre joindre le Prince de Condé; enſuite il revint en France pour y prévenir les ſeditions que les Alliez s'étoient vantez d'exciter ſans

beaucoup de peine dans les Provinces maritimes, & pour être plus prés de pourvoir à tout. Le Roïaume ſembloit être alors dans un grand peril ; il étoit menacé d'une inondation d'Allemans ; les Alliez avoient trois Armées en Flandre, l'Eſpagne avoit encore une autre Armée en Catalogne : enfin pour donner en quelque maniére un aſſaut général, la Flotte de Hollande devoit ou faire deſcente ou bruler nos Ports. Malgré tant d'allarmes, nos Frontiéres furent en ſûreté, & les ordres du Roy furent ſi bien exécutez, que pendant toute la Campagne les Alliez ne remporterent que la honte d'être vaincus par des Troupes beaucoup moins nombreuſes. Ils avoient en Flandre ſoixante-mille hommes, tous gens choiſis, ou de vieilles Troupes : le Prince de Condé qui commandoit

Bataille de Senef.

doit l'Armée du Roy, n'en aïant que quarante mille, les Ennemis marcherent à lui; mais il s'étoit ſi bien poſté, qu'on ne pouvoit ni le forcer, ni paſſer malgré lui ſans être battu : ſa contenance rompant toutes leurs meſures, ils décamperent : Les Allemans avoient l'avant-garde; l'Armée des Etats faiſoit le corps de bataille; celle d'Eſpagne l'arriere-garde, avec un corps détaché de cinq mille Chevaux, compoſé des trois Nations pour couvrir la marche. Le Prince de Condé qui ſçavoit que ſur leur chemin il y avoit des paſſages étroits, jugea que dans ces défilez ils ſeroient contraints de marcher ſi éloignez les uns des autres, qu'ils ne pourroient ſe ſecourir : c'étoit une occaſion de les couper, & elle étoit trop belle pour qu'il la manquât : il laiſſe dé-

filer les Allemans & les Hollandois, & aprés qu'ils furent paſſez, il fait charger les Eſpagnols avec tant de violence, qu'il les renverſe ; prend les équipages, des Drapeaux, des Etendarts, & pluſieurs Priſonniers de marque. Cette premiere victoire ne coûta au Roy, que cent ou cent-cinquante hommes, & plus de trois mille aux Ennemis. Heureuſe journée, ſi le Prince ſe fût contenté de ce premier ſuccés ! Le corps de Bataille fut enſuite mis en deſordre, & pourſuivi ſi vivement, que tout étoit taillé en pieces, ſi les Imperiaux ne fuſſent accourus au ſecours. Alors les Fuïards s'étant r'alliez, & les trois Chefs * aïant rangé leurs Armées en bataille ſur une hauteur, derriere des buiſſons, des haïes vives, des ravines, de grands foſſez, & bordé de

* Le Prince d'Orange, Général de l'Armée de Hollande ; le Comte de Souches, Général des Impériaux ; le Comte de Monterey, Gouverneur des Païs-Bas, Général de l'Armée d'Eſpagne.

Canon toutes les avenuës, les choſes changerent de face, & le combat ſe rétablit avec plus d'opiniâtreté & plus de furie que jamais. Les Ennemis étoient poſtez à ne pouvoir en approcher ſans eſſuïer un tres grand feu ; mais plus le danger eſt grand, plus il eſt digne des Heros. Le péril ne put rebuter une Armée victorieuſe, ni effraïer l'expérience & l'intrepidité du Prince de Condé ; il réſolut de les forcer & de finir un ſi beau jour par une troiſiéme victoire. Comme il n'eſt point de réſiſtance plus vigoureuſe que celle qui naît du deſeſpoir, les Ennemis ſe défendirent avec fureur ; le combat dura depuis midi juſqu'à la nuit, & la tuerie ne ceſſa qu'avec le clair de la Lune à dix ou onze heures du ſoir. De nôtre côté il y eut peu de priſonniers, & parmi eux aucun

de marque ; nous y perdîmes de braves hommes, beaucoup d'Officiers, ſept ou huit Etendarts, & on comptoit cinq à ſix mille morts ou bleſſez. La perte des Ennemis fut de plus de ſept à huit mille ; on fit ſur eux prés de cinq mille priſonniers, parmi leſquels il y avoit quatre Princes de l'Empire, nombre de Seigneurs, deux cens Officiers, & leurs principaux Colonels. On leur prit encore cent ſept Enſeignes ou Etendarts, trois Canons, deux Mortiers, des Tymbales & des Pontons, trois mille Chariots, toutes leurs munitions, & trois-cens mille écus deſtinez au païement des Troupes. Un mois aprés, aïant aſſiégé Oudenarde, à peine eurent-ils appris que le Prince de Condé venoit à eux pour les combattre, qu'ils leverent le Siége, & laiſſerent dans leurs tranchées

La levée du Siége d'Oudenarde.

une partie de leur bagage, des munitions de guerre, & quantité d'outils à remuer la terre. Une autre Armée de Hollandois, renforcée de temps en temps par des Troupes de Brandebourg, aſſiégeoit Grave depuis deux mois. Grave eſt fort; il y avoit des munitions, quantité de Canon & de bonnes Troupes; les Aſſiégeans étant chez eux, & aïant tout en abondance, cette petite Place devoit d'autant moins tenir, qu'il n'y avoit nulle apparence que le Roy ſongeât à la ſecourir. Quoique les Hollandois euſſent attaqué, l'un aprés l'autre, tous les ouvrages de dehors, ils n'avoient pû encore ſe rendre les maîtres d'aucun. Cette infortune les expoſoit à la riſée de tout le monde, pendant que les Aſſiégez faiſoient ſans ceſſe des ſorties, encloüoient le Canon, combloient les travaux, Siége de Grave.

tailloient tout en piéces, ou faiſoient priſonniers tout ce qui ne prenoit pas la fuïte. Cette bravoure qu'aucune fatigue ne put r'allentir, la furie du Canon & les fougades continuelles que le Gouverneur faiſoit joüer, avoient jetté un tel effroi parmi les Aſſiégeans, qu'ils deſertoient par troupes, & ſe refugioient dans la Ville. Pour les ranimer le Prince d'Orange y accourut avec dix mille hommes frais; il fut repouſſé à tous les aſſauts, & couroit riſque d'eſſuïer un nouvel affront, ſi le Marquis de Chamilly n'eût reçu ordre de ſe rendre. Ce Gouverneur dont on ne peut trop loüer la conduite & la valeur, fit ſa compoſition comme il le voulut; le Prince d'Orange ne lui refuſa rien, ſoit par l'admiration qu'on a toujours pour la vertu, ſoit parce qu'il apprehendoit

que le courage des Aſſiégez tirant le Siége en longueur, l'hyver ou leur reſiſtance ne le forçât de le lever. La Garniſon étoit beaucoup diminuée, moins par le fer des Ennemis que par les maladies ; quoi qu'elle manquât de vivres, elle vouloit s'enſevelir ſous les ruïnes du dernier ouvrage, mais le Roy ne voulut pas ſouffrir que de ſi vaillans hommes ſe ſacrifiaſſent pour une Place qui d'ailleurs étoit inutile. Bien qu'elle n'eût pas coûté un ſeul homme au Roy, les Hollandois ne la reprirent qu'en trois mois de tranchée ouverte, & qu'aprés y avoir perdu des frais immenſes, leur réputation, & douze mille hommes. Ils furent encore plus malheureux dans leur expédition de Mer : ils avoient cent-cinquante Voiles, & depuis leur Traité avec l'Angleterre

ils étoient maîtres de l'Ocean, le Roy aïant fait paſſer la plûpart de ſes grands Vaiſſeaux dans la Mer Mediterranée. Cette puiſſante Flotte fut deſtinée par les Etats, une partie à conquerir l'Amerique Françoiſe, & l'autre à faire deſcente en quelqu'une de nos Provinces; mais les deſſeins les mieux concertez ne ſont pas toûjours infaillibles.

L'un & l'autre Amiral de Hollande.

Ruïter fut repouſſé de l'Iſle de la Martinique, & en quatre ou cinq mois que Tromp menaça nos Côtes, il ne put faire d'autre mal, que d'enlever quelques beſtiaux dans une petite Iſle, & d'y piller une Abbaïe. Ces frequentes diſgraces étoient de triſtes augures du ſuccés de la Ligue, les Armes du Roy proſperant d'ailleurs de tous les côtez.

Federic Duc de Schomberg, Maréchal de France en 1675.

Le Duc de Schomberg avoit chaſſé les Eſpagnols de la

plaine de Rouſſillon, & le Vicomte de Turenne avoit battu les Allemans en trois ou quatre occaſions.

Victoires en Allemagne.

Aprés avoir empêché par ſa ſeule preſence que le Duc de Lorraine ne paſſât le Rhin, & qu'il ne vînt troubler les conquêtes du Roy, il eut ordre de prévenir la jonction des Troupes du Duc, & de celles de Caprara * avec les nouveaux ſecours, que l'Empereur leur envoïoit. Le Vicomte de Turenne marcha trois nuits & trois jours ; au quatriéme il attrapa les Ennemis, qui ſe poſterent de maniere, qu'il paroiſſoit comme impoſſible de pouvoir les forcer : Ils étoient en bataille ſur une colline, au pied de laquelle il y avoit une petite Ville dont il falloit ſe rendre maître pour aller à eux, & un ruiſſeau profond, bordé de haïes & de buiſſons. De

* Général des Armées de l'Empereur.

Victoire de Sint-Zeim le 16. de Juin.

quoi ne vient point à bout une expérience conſommée jointe à une extrême valeur ! La Ville fut emportée en moins de deux heures, & leur Infanterie qui la défendoit, fut ou priſe ou taillée en piéces. Ce n'étoit encore que le prélude du combat : nos Troupes étoient fatiguées d'une marche précipitée, & de prés de quarante lieuës ; elles étoient fort incommodées du Soleil qui les aveugloit, & des tourbillons de pouſſiere que le vent leur chaſſoit au nez ; toutefois elles s'avancerent avec fierté, & attaquerent les Ennemis : ils étoient neuf à dix mille hommes, le Vicomte de Turenne en avoit à peu prés autant, avec cette difference qu'il avoit plus d'Infanterie, & le Duc de Lorraine plus de Cavalerie. De part & d'autre on combatit avec courage ; il n'y eut

point d'Eſcadron qui ne chargeât quatre ou cinq fois : les Ennemis ſe r'allierent juſques à ſept, & ils ne lâcherent le pied qu'aprés huit heures de reſiſtance ; ils y perdirent deux mille hommes. Trois ſemaines aprés, le Prince de Bournonville, avec ſept ou huit mille hommes, aïant joint le débris de l'Armée des Alliez, le Vicomte de Turenne ſe mit à leurs trouſſes, paſſa le Nécre preſque en leur preſence, défit leur arriere-garde, & les pouſſa ſi vivement, que leur Infanterie ſe jetta à droit & à gauche dans les bois & dans les montagnes, & leur Cavalerie s'enfuït juſques à Francfort, qui eſt à vingt lieuës de-là. Le Vicomte les pourſuivant, ils ſe mirent à couvert du Mein, & ne parurent en Campagne qu'aprés avoir reçu de nouvelles Troupes de l'Empereur, de

Général de Armées de l'Empereur.

A Ladenbourg le 5 de Juillet.

tous les Cercles, du Palatin, de Cologne, de Munſter, & de Volfenbutel : elles faiſoient toutes enſemble trente-cinq à trente-ſix mille hommes, commandez par cinq Généraux, qui aïant des vûës differentes ne purent jamais convenir s'ils rétabliroient le Duc de Lorraine dans ſes Etats ; s'ils feroient le Siége de Tréves ou de Philiſbourg ; ou enfin ſi pour reparer l'honneur de la Nation, ils iroient fondre tous enſemble ſur le Vicomte de Turenne : Il n'avoit alors que quinze mille hommes, mais ſa réputation & les nouveaux lauriers que ſes Troupes venoient de cueillir, étoient de ſi bons remparts, que perſonne n'oſa l'attaquer. Durant prés de deux mois il fit ferme dans la baſſe Alſace avec ſa petite Armée ; enſuite étant renforcé de quelques Regimens, il mar-

cha droit aux Alliez pour leur livrer bataille, avant qu'ils euſſent été joints par l'Electeur de Brandebourg & par les Ducs de Bruniwic. Quelque terreur que ſon nom & ſa hardieſſe euſſent donné aux Ennemis, ils le reçurent avec valeur : le combat fut rude & opiniâtre, juſqu'à ce qu'étant renverſez, ils ſe retirerent en deſordre, laiſſant dix piéces de Canon, plus de trois mille morts, trente Drapeaux ou Etendarts, & le champ de bataille ſemé de Cuiraſſes, & de toute ſorte d'armes, que leurs Troupes jettoient en fuïant. Ces actions étoient glorieuſes, mais ce n'eſt point encore le plus beau de cette Campagne. Les Troupes de Brandebourg & celles de Zell étant enfin arrivées à la mi-octobre, les Alliez eurent alors plus de ſoixante-dix mille hommes ; ce déluge d'Enne-

Victoire d'Ensheim le 4. d'Octobre.

mis auroit peut-être tout inondé, ſi le Roy, ſans s'en étonner, n'eût ſçû écarter le mal, & le faire retomber ſur eux. Auſſi-tôt aprés la levée du Siége d'Oudenarde, il avoit fait partir de Flandre un détachement conſidérable pour aller en hâte joindre le Vicomte de Turenne, & dans le même temps il lui avoit envoïé ordre de reſſerrer les Ennemis, de ſauver s'il pouvoit les Poſtes les plus importans, & de ſe tenir ſur la défenſive. Le Roy prévoïoit que cette multitude ſe diſſiperoit d'elle-même par la diviſion des Chefs, faute de magaſins, & par les maladies, ou que venant à ſe répandre, on pourroit la combattre & la vaincre ſéparément. Le Vicomte de Turenne quitta donc ſon Camp pour s'aſſurer d'un poſte ſi favorable & ſi commode, qu'il couvroit de-là Haguenau

& Saverne. Les Alliez, n'aïant oſé l'attaquer dans ce poſte, s'étendirent dans la haute Alſace, où ils comptoient de prendre des quartiers d'hyver pour entrer au Printemps en Lorraine, ou dans la Comté: ils y reſterent prés de deux mois, ne ſongeant qu'à faire grand'chere, quand le Vicomte de Turenne vint troubler leur repos, enlever leurs quartiers, & les chaſſer honteuſement au delà du Rhin. Aprés la jonction du renfort de Flandre, quoi qu'il n'eût que vingt-cinq mille hommes, & que les Alliez fuſſent deux fois plus forts, il ſe mit en marche au mois de Decembre, par une route ſi écartée, qu'on eût dit qu'il fuïoit, & qu'il apprehendoit de les rencontrer. Au lieu d'aller à eux par le droit chemin, il prit par la Lorraine, & aprés avoir traverſé les Montagnes de Vauge, ſans trouver d'au-

tre reſiſtance que celle de la nature & de la ſaiſon, il entra dans la Plaine, où il ſurprit les Ennemis épars çà & là, comme des gens qui ſe repoſent dans une entiére ſûreté. Son arrivée, que d'abord ils ne pouvoient croire, jetta tant de trouble & tant de fraïeur parmi eux, qu'ils étoient à demi-battus, quand il les attaqua : quatorze de ſes Eſcadrons (dans la chaleur de la victoire, ou dans l'effroi d'une déroute, on ne regarde guére au nombre des Troupes,) aïant paſſé à gué la Riviere d'Ill, défirent leur Cavalerie. Leurs quartiers s'étant r'aſſemblez, ils firent ferme à Turckeim, ils y furent battus avec la même vigueur, & la confuſion ſe mit ſi fort parmi eux, qu'ils ne ſongerent plus qu'à regagner le Rhin : il n'en repaſſa pas vingt mille, le reſte fut taillé en piéces, ou fait priſonnier, ou perit

Le 29. de Decembre.

Victoire de Turckeim le 5. de Janvier 1675.

Le 11.

fit de débauche & de maladie.

Tous ces heureux évenemens qui n'étoient pas moins dûs à la vigilance du Roy, qu'à la bravoure de ſes Troupes, augmentant la terreur & l'envie des Alliez, ils firent de nouveaux efforts la Campagne ſuivante. Pour les prévenir le Roy alla à l'Armée, & aprés avoir enlevé Huy & Dinant, il fit aſſiéger Limbourg, Place forte, & Capitale d'une Province. Henry-Jule Duc d'Enguien, maintenant Prince de Condé, qui commandoit l'Armée du Roy, obligea cette Place à ſe rendre en ſept ou huit jours. Le Gouverneur des Païs-Bas & le Prince d'Orange s'avancerent pour la ſecourir avec cinquante mille hommes; mais aïant ſçu qu'elle étoit priſe, ils rebrouſſerent chemin, & ne firent autre choſe pendant tou-

CAMPAGNE DE 1675.

Dinant pris par le Maréchal de Crequy. Huy par Henry-Loüis Dalongny de Rochefort, Maréchal de France en 1675.

Henry-Jule, Prince de Condé.

te la Campagne que man
Brabant, & ruïner leur
Païs. Le fort de la Gue
du côté de l'Allemagne,
fortune balança entre n
les Alliez. Leur Armée
Rhin étoit plus floriſſant
jamais : l'année d'aupa
elle avoit tant de Chefs
parler proprement, ell
avoit pas. Cette Camp
tout étoit réüni ſous l'obé
ce d'un ſeul, c'étoit le C
de Montécuculli, qui,
années auparavant, avoit
mandé ſur le Rhin : vieu
néral, habile, ruſé, to
ſur ſes gardes, & cher
moins à remporter quel
vantage particulier, qu'
conduire le ſuccés d'une
pagne toute entiére. L
comte de Turenne, qui
mandoit l'Armée du Roy
voit pas moins d'expérien
de capacité, & on peut

ſans flatter, que ſa réputation étoit beaucoup plus illuſtre & mieux établie par un grand nombre d'actions, dans leſquelles il avoit fait voir que jamais Général n'a eu tant d'étenduë, ou du moins ne l'a euë plus grande dans le métier de la Guerre. Ces fameux Conquerans qui ont laiſſé un ſi beau nom à la Poſterité, n'ont peut-être point approché de l'induſtrie de ce grand homme à ménager les Troupes, maintenir des Armées, prendre ſes avantages, & à faire échoüer tous les deſſeins de l'Ennemi. Ce fut un ſpectacle digne ſans doute des regards & de l'attention de toute l'Europe, de voir ces deux Capitaines épuiſer à l'envi dans leurs marches, dans leurs campemens, toutes les fineſſes de l'Art pour empêcher que l'un n'eût de l'avantage ſur l'autre. Le Vicomte cepen-

dant eut la gloire de paſſer le Rhin preſque en preſence des Alliez, & de ſe ſaiſir d'un poſte commode à les affamer ſans craindre d'être forcé ; c'étoit un pas d'éclat, qui faiſant échoüer tous les deſſeins de ſon Rival, valoit preſque une victoire ; mais le Vicomte de Turenne n'étant point encore content, s'il ne battoit les Ennemis, il les reſſerra tellement, qu'ils ne pouvoient lui échapper, quand allant reconnoître ou placer une batterie, il fut tué d'un coup de Canon, qui le frappa à l'eſtomach, & le renverſa mort par terre. Jamais Général ne fut peut-être tant regretté, ni ne mérita plus de l'être. C'étoit un homme d'un rare mérite, excellent Capitaine, ſage Politique, homme doux & modeſte, mépriſant les richeſſes & le faſte, n'aïant de paſſion que pour la

Mort du icomte de urenne le . de Juillet.

belle gloire, faiſant tout le bien qu'il pouvoit, & jamais de mal. On ne peut être plus touché que le Roy le fut de ſa mort; il combla ſa famille de biens & d'honneurs, & pour couronner les ſervices & les vertus d'un ſi grand homme, il lui fit faire des obſeques magnifiques dans l'Egliſe de Paris, & apporter ſon corps en l'Abbaïe de Saint-Denis, où l'on n'enterre que les Rois. Le plus grand ornement de ſa Pompe funebre fut la memoire de ſes vertus, & les regrets ſinceres de tous les Ordres du Roïaume. Le Vicomte de Turenne n'aïant communiqué à aucun de ſes Lieutenans ſes ordres ni ſes deſſeins, ſon Neveu le Comte de Lorge, qui commanda aprés ſa mort, fit repaſſer le Rhin à toute l'Armée, & ſe retrancha en decà pour y attendre en ſûreté les

Le Vicomte n'eut point d'enfans. Les fils de ſon frere le Duc de Boüillon furent ſes heritiers.

Godefroy-François de la Tour-d'Auvergne, Duc de Boüillon, Pair & Grand Chambellan de France.

Frederic-Maurice, Comte d'Auvergne, Colonel Général de la Cavalerie.

Emmanuel-Theodoſe, Cardinal de Boüillon, Grand Aumônier.

Guy-Alphonſe de Durasfort de Lorge, deve-

nu dans la ſuite Duc & Pair, Maréchal de France en 1676.

Le premier d'Aouſt.

Ordres du Roy. Les Ennemis l'attaquerent dans ſa retraite; il les repouſſa avec tant de valeur, qu'ils perdirent en cette occaſion plus de quatre-mille hommes; cependant il ne put empêcher que Montécuculli ne paſsât le Rhin, & qu'il ne s'étendît dans la baſſe Alſace. L'Armée étoit alors en mauvais état, ſans fourage ni proviſions, diminuée par les maladies, & ſi fort conſternée de la perte de ſon Général, qu'elle auroit pû ſe débander, ſi le Prince de Condé, que le Roy fit partir de Flandre en grande diligence, ne fût venu la r'aſſurer. La preſence du Prince r'anima les Troupes. Depuis ſon arrivée, le Comte de Montécuculli mit le Siége devant Haguenau, & enſuite devant Saverne; mais auſſitôt qu'il eût appris que le Prince venoit à lui, il leva l'un

& l'autre Siége : * A la fin de la Campagne le Comte fut contraint de repaſſer le Rhin, & de prendre des quartiers d'hyver ſur les terres des Confédérez. Les Ducs de Zell & de Lorraine eurent plus de bonheur au Siége de Tréves. Lorſque ces Princes furent avertis que le Maréchal de Crequy approchoit avec ſon Armée pour ſecourir la place, ils laiſſerent un détachement à la garde de la tranchée, & allerent au devant de lui avec prés de vingt mille hommes. Le Maréchal n'en avoit guére plus de neuf, toutefois il s'avança pour les combattre. Il eſt d'heureux momens où une poignée de braves gens taille en piéces une grande Armée, mais ces momens ſont ſi rares, qu'il eſt toujours beaucoup plus ſûr de moins conſulter ſon cou-

* Celui d Haguenau e Aouſt. Celui de Saverne en Septembre.

rage, que l'égalité de ſes for-
le 11. d'Août. ces. Le Maréchal fut malheu-
reux, & ſa Cavalerie n'aïant
point ſecondé les efforts de
l'Infanterie, il fut défait à
platte-couture; ſa petite Ar-
mée fut tellement miſe en dé-
route, qu'il ſe ſauva lui qua-
triéme dans un bois, & de-
là dans Tréves: il s'y défendit
pendant plus de trois ſemai-
nes contre cette Armée victo-
rieuſe, & ne voulut jamais ſe
rendre, quoi qu'il y eût bré-
che de tous côtez, & que tous
les dehors fuſſent abſolument
ruïnez. Son deſeſpoir aigrit ſi
fort la Garniſon, & principa-
lement quelques Officiers des
plus mutins, qu'ils capitule-
rent ſans lui, & le livrerent
priſonnier avec beaucoup d'Of-
ficiers entre les mains des Al-
liez.

CAMPAGNE DE 1676. Comme depuis la Ligue ils n'avoient encore eu aucun a-
vantage,

vantage, celui-ci les rendit ſi fiers, qu'oubliant leurs malheurs & nos proſpéritez, ils publierent qu'au Printemps ils exécuteroient leurs vaſtes deſſeins : mais le Roy leur fit bien ſentir, que pour avoir perdu une Place & quatre mille hommes, il n'en étoit pas moins puiſſant. Sur la fin d'Avril, il aſſiégea Condé, & aprés l'avoir pris d'aſſaut, il envoïa le Duc d'Orleans devant Bouchain ; & pour couvrir le Siége, il ſe poſta avec le reſte de l'Armée ſur la route des Ennemis. Le Gouverneur des Païs-Bas & le Prince d'Orange qui accoururent au ſecours, n'oſerent attaquer le Roy, & ne purent faire autre choſe, que de ſe retrancher ſous le Canon de Valenciennes, pour y attendre le moment de jetter un renfort & des proviſions dans Bouchain ;

Le Roy prend Conde le 26. d'Avril.

Le 6. de Ma

comme s'ils n'euſſent aſſemblé de ſi belles Troupes, que pour avoir plus de témoins de la priſe de cette Place. En vain le Roy s'avança pour les attirer au combat ; ils ſçurent toujours l'éviter, & pendant environ deux mois qu'il demeura ſur la frontiére, ils ne firent aucun mouvement. Quand il en fut parti pour revenir en France, le Prince d'Orange aſſiégea Maſtricht avec l'Armée de Hollande, jointe à celle des Eſpagnols & aux Troupes auxiliaires de quelques Princes Allemans, qui les commandoient en perſonne. L'état de la Place, l'abondance des munitions, le courage de la Garniſon, l'expérience & la valeur du Lieutenant * qui commandoit en l'abſence du Gouverneur, étant autant d'aſſûrances qu'elle tiendroit long-temps, le Roy avant que

Le Prince d'Orange aſſiége Maſtricht.

* François, Comte de Calvo, Catalan.

de la ſecourir, profita de l'occaſion que lui offroit l'éloignement des Ennemis : il fit aſſiéger Aire, Place de conſéquence, ſur la frontiére d'Artois, & une des plus fortes de tout le Païs. Le Maréchal d'Humieres l'emporta au bout de cinq jours ; cette priſe fut ſuivie de celle du Fort de Linck ; enſuite l'Armée, ſans ſe délaſſer, ſe mit en marche vers Maſtricht, ſous le commandement du Maréchal-Duc de Schomberg. Il y avoit cinquante jours que le Siége étoit commencé, ſans que les Ennemis euſſent encore emporté ni contreſcarpe ni dehors ; il s'y étoit donné des aſſauts fréquens & terribles, où les Aſſiégeans avoient perdu beaucoup de monde. Ces pertes continuelles, les ſorties des Aſſiégez, leurs fougades & leurs mines, enfin les maladies

Loüis de Crevant d'Humieres, Maréchal de France en 1668.

Federic de Schomberg Maréchal de France en 1675.

qui ſe gliſſerent dans l'Armée des Conféderez, l'aïant diminuée de moitié, ils furent contraints de décamper & de lever le Siége, auſſi-tôt que l'Armée du Roy ſe fût approchée de leurs lignes. Leur retraite fut ſi précipitée, qu'ils abandonnerent aux Vainqueurs cinquante piéces de gros Canon, ſix mille mouſquets, toutes les munitions de guerre & de bouche, tous leurs malades & bleſſez. L'Armée navale des Etats n'eut pas plus de bonheur ſur la Mer Mediterranée, où elle étoit allée pour réduire Meſſine, qui deux années auparavant avoit ſecoüé le joug d'Eſpagne, plus par haine pour la violence, que par inclination pour la liberté. La France n'avoit point de part à cette révolte; mais le Roy étant trop habile pour n'en pas profiter, il y envoïa du ſe-

Le Prince d'Orange eſt contraint de lever le Siége le 26. d'Août.

Victoires en Sicile.

cours, foible d'abord, enſuite plus fort, enfin ſi conſidérable que le Duc de Vivonne, qui le commandoit, battit la Flotte d'Eſpagne, qui barroit le Port de Meſſine ; ſecourut la Ville de vivres & de munitions, & dans le même Eté prit encore un autre Port * auſſi important que commode. Ces premiers progrés faiſant craindre aux Eſpagnols de perdre toute la Sicile, ils preſſerent les Hollandois de leur envoïer du ſecours ; & pour le rendre plus puiſſant, ils obtinrent qu'il fût commandé par l'Amiral Ruïter, le plus celebre homme de Mer qu'il y eût alors en Europe. Le Roy lui oppoſa un autre homme de Mer, qui ſans avoir un ſi grand nom, n'avoit pas moins d'expérience ni de capacité : c'étoit un Dieppois, appellé *Duqueſne*, qui de ſimple Mate-

Loüis-Victor de Rochechoüart de Vivonne Duc & Pair, Maréchal de France en 1675.

Le 11. de Février 1675.

* Agouſta en Août.

lot, comme Ruïter l'avoit été, étoit parvenu comme lui au Commandement général. Les Flottes ſe rencontrerent ; le choc fut rude, & Ruïter écrivit que de ſa vie il n'avoit vû une plus furieuſe bataille. Duqueſne le mit en fuite, & entra triomphant dans le Port de Meſſine avec ſon Eſcadre & tout ſon Convoi. Trois mois aprés, les Armées de Hollande & d'Eſpagne aïant mis le Siége devant Agouſta, Duqueſne le leur fit lever. Le Combat fut ſanglant, Ruïter y fut bleſſé à la jambe, au pied, à la tête, & ne ſurvêcut que dix jours. La perte d'un Chef de cette importance jetta les Ennemis dans une telle conſternation, qu'ils n'eurent plus la hardieſſe de tenir la Mer : ils ſe retirerent à Palerme pour s'y faire radouber, & pour attendre du renfort. Pour pro-

Prés les Iſles de Strombo-li, en Janvier 1676.

En Avril.

fiter de ce deſordre, le Marê- Le 2. de Ju
chal-Duc de Vivonne alla les
y attaquer: ils étoient à l'an-
cre, à l'entrée du Port, en
aſſez bonne contenance; ce-
pendant à peine eut-on mis le
feu à deux ou trois de leurs
Vaiſſeaux, que les uns s'alle-
rent échoüer ſur les bancs voi-
ſins, d'autres ſe ſauverent dans
le Port, d'autres enfin, ou cou-
lerent à fonds, ou ſauterent
en l'air. Les Ennemis perdi-
rent en cette occaſion douze
grands Vaiſſeaux, ſix de leurs
Galéres, ſept cens piéces de
Canon, & plus de cinq mille
hommes. Le Port & la baſſe
Ville furent beaucoup endom-
magez, les efforts de la pou-
dre pouſſerent en l'air de tous
côtez des Canons, des piéces
de fer, & des parties entieres
de Vaiſſeau brûlé, qui écra-
ſoient tout en tombant. Le Ma-
rêchal de ſon côté ne fit preſ-

que aucune perte. De long-temps on n'avoit gagné une Victoire ſi complette ; elle fit trembler toute l'Italie, mit Meſſine dans l'abondance, & fut ſuivie, deux mois aprés, de la priſe de Taormine, de la Scalette, de Saint-Placide, & d'autres petites Places le long de la Côte. La priſe de Philiſbourg qui ſe rendit aux Alliez aprés un an de blocus, & trois mois de Siége, ne fut pas capable de contrebalancer de ſi grandes pertes. La place étoit conſidérable, tant par ſes fortifications, que parce qu'elle couvre l'Alſace, & tient dans ſa dépendance tout le Palatinat ; mais ce Siége fut ſi long, & il y perit tant de monde, qu'une conquête à ce prix eſt moins utile, que funeſte. L'Armée des Alliez ſe trouva en ſi mauvais ordre, & celle qui les

En Septembre.

côtoïoit, les reſſerra tellement dans toutes leurs marches, qu'ils furent encore obligez, comme l'année d'auparavant, d'aller hyverner chez eux, & s'y remettre de leurs pertes.

L'année ſuivante, le Roy ouvrit la Campagne par la priſe de Valenciennes, de Cambray & de Saint-Omer, & par le gain d'une Bataille : expédition des plus célébres dont on eût ouï parler depuis pluſieurs ſiécles, ſoit pour la renommée & pour la force de ces Places, ſoit par le peu de jours que le Roy mit à les reduire, dans un temps où il n'y avoit ni fourage en campagne, ni apparence de la tenir. Cambray eſt ſitué à la tête de toute la Flandre : cette Place morguoit nos frontiéres ; elle portoit le fer & le feu juſques dans l'Iſle de France, tiroit des

CAMPAGNE DE 1677.

contributions de quoi entretenir la plûpart des Troupes ennemies, & ſouvent nous faiſoit la loi dans le temps que nous la donnions à tout le reſte du Païs. Saint-Omer déſoloit l'Artois & le Boulonnois ; Valenciennes n'étoit pas moins de conſéquence ; mais ces Villes étoient ſi fortes, que dans quelque neceſſité que le Roy fût de les avoir, on n'oſoit ſe flater qu'il fût ou aſſez puiſſant pour faire en même temps le Siége de toutes les trois, ou aſſez heureux pour les prendre. Il y avoit dans Valenciennes trois mille hommes de pied, mille chevaux, & deux mille Bourgeois aguerris ; les Nobles des environs étoient venus s'y renfermer : elle étoit défenduë d'un côté par des eaux & par des marais ; de l'autre, par de grands dehors, plus forts les uns que les autres, tous en-

e Roy prend
'alenciennes
: 17. de
Mars.

vironnez de foſſez, dans la plûpart deſquels l'Eſcaut roule ſes eaux d'une grande rapidité. Ces avantages & la memoire de la défaite du Maréchal de la Ferté rendoient ſes Bourgeois ſi vains, que quand la Ville fut aſſiégée, bien loin de s'en allarmer ils en firent des réjoüiſſances, donnerent le Bal ſur leurs remparts, & firent des feſtins dans toutes les ruës. Cette fauſſe joïe ne fut pas de longue durée, & peut-être n'a-t-on point vû de Place d'un auſſi grand nom faire ſi peu de réſiſtance. Dés l'année précédente, le Roy avoit pris Condé & Bouchain, petites Villes ſur l'Eſcaut, l'une au deſſous, l'autre au deſſus de Valenciennes, & pendant tout l'hyver un grand corps de Cavalerie l'avoit tenuë comme bloquée. Elle fut inveſtie le premier de Mars; le Roy ar-

Le 16. Juillet 1656.

riva le quatre, la tranchée fut ouverte du huit au neuf, & pouſſée cette même nuit plus de ſeize cens pas. La principale attaque fut à l'ouvrage couronné, dans la gorge duquel il y avoit une demi-lune, & devant cette piéce un ravelin nommé *le Paſté*. Pendant trois ou quatre jours, le Canon & les Bombes foudroïerent tous ces dehors, enſuite on les attaqua ſur les huit heures du matin : les Troupes commandées étant venuës, comme des Lions, fondre par quatre endroits ſur la contreſcarpe, les Ennemis lâchent le pied & s'enfuïent de toutes leurs forces. Les nôtres les ſuivent l'épée dans les reins ; ils entrent avec eux dans l'Ouvrage couronné, ils les y attaquent en tête, en queuë & en flanc : ils en taillent huit cens en piéces ; le reſte, voulant ſe

ſauver, eſt pourſuivi de poſte en poſte, d'une ſi grande furie, que perdant le courage & le jugement, ils ne ſongerent point à lever le Pont, qui communique à la Ville, ni à fermer ſur eux le guichet, qui étoit ouvert. Alors les Vainqueurs, emportez autant par l'occaſion que par leur valeur, ſe ſaiſiſſent de ce guichet, briſent la porte à coups de hache, montent un à un ſur le rempart par un petit degré, tournent le Canon, & le pointent contre la Ville, pendant que d'autres ſe barricadent dans une ruë à la vuë de la Garniſon & des Bourgeois armez, qui furent ſi épouvantez de voir une telle audace, qu'ils ſe rendirent ſur le champ, & ſans capituler demanderent miſericorde. L'idée des deſordres qui ſe commettent au ſac des Villes, (quels maux

ne ſe font point dans ces horribles journées, quand la licence & la fureur viennent à ſe déborder ſur toute ſorte d'âge, de condition & de ſexe) le ſouvenir de leurs bravades, & cette vieille haine qu'en tant d'occaſions ils avoient marquée contre nous, les faiſoient juſtement trembler de devenir la proïe & la victime du Vainqueur. Ils ne furent que quelques momens dans de ſi cruelles allarmes: Auſſi-tôt que le Roy eût ſçu ce qui ſe paſſoit, il envoïa à toute bride défendre aux Troupes de piller. Les Soldats avoient commencé, & quatre ou cinq maiſons avoient déja éprouvé une partie des malheurs d'une Ville priſe d'aſſaut: l'occaſion d'aſſouvir ſa vengeance & ſon avarice, devoit, ce ſemble, les rendre ſourds à l'ordre que l'on leur donnoit; cependant à pei-

ne eurent-ils appris qu'il venoit de la part du Roy, qu'incontinent le pillage ceſſa, au grand étonnement de toute la Ville, qui ne pouvoit aſſez admirer que dans ces momens de fureur, des Troupes fuſſent auſſi ſoumiſes, ſoit qu'on leur ordonnât de vaincre, ſoit que le Roy leur défendît d'uſer des droits de la victoire. Le reſte de la Garniſon qui ſe montoit encore à deux mille huit à neuf cens hommes, fut fait priſonnier de Guerre; les Bourgeois furent conſervez dans leur principaux Privileges, & dés l'aprés-dînée la Ville fut preſque auſſi calme que ſi elle n'eût point changé de domination & de Maître. Memorable journée! où l'on vit en une demi-heure une poignée de gens forcer de grands dehors, franchir quatre ou cinq foſſez, & emporter d'aſſaut une des Villes les

plus fortes & les plus peuplées de toute la Flandre, ſans qu'il en eût coûté plus de quarante hommes. La priſe de Valenciennes fut comme un coup de foudre, qui fit trembler tout le Païs, & il n'y eut aucune Ville, qui aprés cette cataſtrophe oſât ſe croire en ſûreté. Pour les raſſurer, les Etats Généraux envoïerent le Prince d'Orange, à la teſte de trente mille hommes, faire lever le Siége de Cambray, ou de Saint-Omer, que le Roy avoit aſſiégées toutes deux dans le même temps; l'une lui-même, & l'autre par ſon Frere Unique. Cambray étoit ſi fort, & d'une telle conſéquence, qu'on diſoit que les Eſpagnols l'eſtimoient preſque autant que tout le reſte de la Flandre; cependant ils s'attacherent à ſecourir Saint-Omer plûtôt que Cambray, tant parce qu'il eſt

Philippe de France, Duc d'Orleans.

plus

plus aiſé de ſe ſaiſir de quelque poſte aux environs de Saint-Omer, que parce qu'ils s'étoient flattez de forcer quelqu'un des quartiers que l'on n'avoit jamais pû joindre. La marche des Ennemis ne r'allentit en rien le progrés ni le cours de l'un ni de l'autre Siége ; chacun faiſoit ſon devoir avec d'autant moins de peine, qu'on avoit tout en abondance ; la maxime du Roy aïant toujours été d'avoir des magazins pleins en hyver de toute ſorte de proviſions, pour être en état de prévenir ſes Ennemis, & de ſe mettre en campagne d'auſſi bonne heure qu'il le voudroit. Cambray fut attaqué ſi vivement, que la Ville ſe rendit en ſix jours de tranchée ouverte : le lendemain le Roy fit un détachement de neuf Bataillons, avec ordre de marcher à grandes journées

Le Roy prend Cambray le 5. d'Avril.

pour joindre le Duc d'Orleans, avant que les Ennemis puſſent attaquer ſes Lignes, ou livrer bataille. Ce Prince preſſoit Saint-Omer, & tout nouvellement il venoit d'enlever un Fort ſi conſidérable, que de la priſe de ce poſte dépendoit celle de la Ville, lors qu'il eut des avis certains que l'Armée ennemie n'étoit plus qu'à ſix ou ſept lieuës. Ses Troupes étoient fatiguées, & beaucoup moins nombreuſes que celles du Prince d'Orange; neanmoins comme le Roy avoit donné ordre qu'à l'approche des Ennemis on marchât droit à eux, le Duc ſortit des Lignes, & ne laiſſant que des Milices avec quelques Regimens à la garde des Forts & de la Tranchée, il s'avança juſques à Caſſel, perſuadé que le Roy avoit ſi bien pris ſes meſures, que le renfort arriveroit quand

il ſeroit temps : en effet ces Bataillons joignirent ſi à propos, qu'ils euſſent été plus à charge qu'utiles s'ils fuſſent arrivez plutôt. Avec ce ſecours les forces devenant égales, le Duc d'Orleans ne ſongea plus qu'à bien executer ſes ordres. Dés le lendemain, plein de joïe & de confiance il paſſa le ruiſſeau qui ſéparoit les deux Armées, & fit charger les Ennemis. Le choc fut terrible, & pendant quelques heures le ſuccés douteux, comme ſi la fortune eût pris plaiſir de voir diſputer la Victoire à de ſi vaillans hommes, juſques à ce que les Ennemis, aprés trois heures de réſiſtance, plierent enfin de tous côtez, & s'enfuïrent à vauderoute, laiſſant pour gages de leur défaite leurs munitions & leurs bagages, dix-ſept Etendarts, quarante-quatre Drapeaux, treize piéces

Victoire de Caſſel le 11 d'Avril.

de Canon, trois mille Priſonniers, & le Champ de bataille tout jonché de morts. On en comptoit juſques à ſix mille, le reſte ſe ſauva à la faveur des haïes & des défilez ; la nuit, & les canaux dont ce terrain eſt tout coupé, obligea les Victorieux à pourſuivre les fuïards avec plus de prudence que d'ardeur. Le Duc d'Orleans acquit beaucoup d'honneur en cette journée, il diſpoſa ſon Armée en grand Capitaine, & combattit en vaillant homme : il reçut deux coups dans ſes armes, r'alliant quelques Bataillons, & les ramenant à la charge : il demeura un jour ou deux prés du Champ de bataille, pour donner ſes ordres pour les ſuites de la Victoire, & pour voir ſi les Ennemis, venant à ſe r'allier, ne voudroient point tenter un nouveau combat ; mais aïant ſçu de ſes Cou-

reurs, qu'ils s'étoient retirez juſques dans le cœur du Païs, il r'entra dans ſes Lignes pour continuer tranquillement le Siége de Saint-Omer. Le jour d'aprés, ſes batteries furent en état, & la tranchée pouſſée juſques au glacis. La contr'eſcarpe emportée, la bréche faite, le foſſé comblé, tout ſe preparoit à l'aſſaut, lors que la Place ſe rendit aprés s'être défenduë avec beaucoup de vigueur & de réſolution. Trois jours auparavant, la Citadelle de Cambray avoit auſſi capitulé : il y avoit ſept vieux Régimens, deux d'Eſpagnols, autant de Lorrains, & trois de Walons commandez par un Gouverneur également brave & habile. La Place étoit munie, ſes Fortifications paſſoient pour une merveille, tout concouroit à une forte réſiſtance, le Roy n'avoit alors que neuf à

Le Roy prend la Citadelle de Cambray le 17. d'Avril.

dix mille hommes. C'étoit bien peu de monde pour un Siége de cette importance, toutefois ſon exemple & ſa vigilance redoublerent tellement leur activité & leurs forces, que malgré le feu continuel & les ſorties des Aſſiégez, tous les dehors furent emportez en neuf ou dix jours. Le Canon d'ailleurs aïant ruïné un baſtion, & fait une ſi grande brêche, qu'il pouvoit y monter trente hommes de front, le Gouverneur capitula de peur d'être pris d'aſſaut. Le Roi lui fit grace, & quoi qu'il pût le contraindre de ſe rendre à diſcrétion, il voulut bien lui accorder cette triſte conſolation de ſortir par la bréche, tambour battant, Enſeignes déploïées, avec deux piéces de Canon. La priſe de ces Villes, & la Victoire de Caſſel troublerent ſi fort les Alliez, qu'ils furent long-temps

à ſe remettre, & ce ne fut que trois mois aprés, qu'ils s'aſſemblerent à Veſel pour ſe déterminer ſur quelque entrepriſe d'éclat, qui pût rétablir leur réputation & leurs eſperances. L'Electeur de Brandebourg, le Duc de Neubourg, qui tout nouvellement s'étoit déclaré contre nous, l'Ambaſſadeur de Dannemark, le Penſionnaire de Hollande, l'Amiral Tromp, les Envoïez de l'Empereur, d'Eſpagne, & des Electeurs ſe trouverent à la Conference, dont le reſultat fut de faire le Siége de Charleroy, & d'en confier l'execution au Prince d'Orange. Auſſi-tôt que ce Prince eut inveſti la Place avec ſoixante mille hommes, les Troupes du Roy ſe poſterent incontinent entre les Aſſiégeans & les Villes de Flandre d'où ils tiroient leur ſubſiſtance. L'Armée du Prince ſe

vit par-là comme bloquée, & commençant au ſecond jour à manquer de vivres, il faloit ou donner bataille, ou lever le Siége ; mais les Alliez n'oſerent riſquer un ſecond combat : Ils décamperent en deſordre au bout de huit jours, & conſumerent la Campagne à ſe plaindre les uns des autres, ſans s'oppoſer que foiblement aux Troupes du Roy qui déſolerent le Païs, ou le mirent ſous contribution. Ses autres Armées ne furent pas moins heureuſes : le Duc de Navailles ravagea tout le Lampourdan, & défit dix mille Eſpagnols en repaſſant les Pyrenées ; il en tua trois mille cinq cens, & en fit huit cens priſonniers, ſans perdre plus de deux cens hommes. Du côté d'Allemagne, les Troupes des Cercles commandées par un Duc de Saxe, aprés avoir été battuës en pluſieurs rencon-

Victoires de Catalogne & d'Allemagne.

Philippe de Montaut, Duc de Navailles, Maréchal de France en 1675.

rencontres, furent contraintes de ſe ſauver dans une des Iſles du Rhin. Loin d'y être en ſûreté, elles étoient à la veille d'y périr de faim, ou d'être paſſées au fil de l'épée, ſi le Magiſtrat de Straſbourg n'eût obtenu en leur faveur un paſſeport pour ſe retirer, à cette condition qu'elles ne ſerviroient point pendant le reſte de la Campagne. Le paſſeport accordé par le Maréchal de Crequy, qui commandoit en Allemagne, cette Armée & ſon Général alloit ſe mettre en chemin, eſcortée par un Garde qui faiſoit toute leur ſûreté, quand le Prince Charles de Lorraine accourut à propos pour leur épargner cette honte: Il acheta cher la gloire de les dégager, toute la Cavalerie de ſon aîle droite fut taillée en piéces à quelques jours de-là, & défaite à platte-coûture. Ce

Prince étoit heritier & neveu du Duc de Lorraine, qui étoit décedé en 1675. Aprés la mort du Duc, l'Empereur, pour gagner le Prince, lui donna le Commandement de ſon Armée ſur le Rhin, & lui promit en mariage ſa Sœur Reine Doüairiere de Pologne, & d'emploïer toutes ſes forces à le mettre en poſſeſſion de la ſucceſſion de Lorraine : En 1676. ce deſſein ne put réüſſir ; le Prince le crut ſi ſûr à l'entrée
1677. de cette Campagne, qu'il fit mettre ſur ſes Etendarts, *Maintenant ou jamais.* Il paſſa la Saarre, & s'avança juſques à Mouſon ; mais le Maréchal de Crequy ſçut ſi bien lui couper les vivres, enlever ſes convois, battre ſes partis, fatiguer ſon Armée par des marches & des contremarches, & rompre toutes ſes meſures, qu'il l'obligea par ce moyen, à repaſſer le

Rhin, ſans avoir pû rien faire de toute la Campagne. Les Allemans retirez, le Maréchal incontinent fit inveſtir Fribourg, Capitale du Briſgau ; quoi que la Ville fût grande, & qu'elle eût une Citadelle très forte par ſa ſituation & par de bons travaux, il la preſſa ſi vivement, qu'il la prit en ſept ou huit jours, avant que le Prince Charles pût arriver à temps pour la ſecourir. Un mois après, le Roy fit prendre Saint-Guillain : cette Place eſt ſituée au milieu du Hainaut : elle étoit forte & fournie de tout ; on étoit au mois de Decembre ; il faiſoit grand froid ; cependant elle fut emportée en neuf jours. Le Roy depuis cette Guerre avoit accoûtumé ſes Troupes à braver toutes les ſaiſons. Cette ſuite continuelle de revers & de pertes faiſoit ſouhaiter la

En Novembre.

Paix au peuple de Hollande avec autant d'empreſſement, que le Prince d'Orange en avoit à la reculer. L'interêt de ce Prince étant de ſe conſerver cette puiſſance preſque abſoluë que donne le Commandement des Armées de mer & de terre, il ſe ſervoit de tous moïens pour empêcher que les Etats ne preſſaſſent les Alliez de faire tous en même temps une Paix générale, ou qu'ils n'en fiſſent avec le Roy une particuliére ; mais quatre années d'une Guerre auſſi ingrate que cruelle, aïant épuiſé les forces & l'argent des uns & des autres, le Prince n'eut plus de reſſource que du côté de l'Angleterre. Les Anglois regorgeoient de biens ; ils avoient fait depuis trois ans tout le commerce de l'Europe. Leur trop d'abondance, la jalouſie de nos conquêtes, & l'envie de ſe ſigna-

Ligue de Angleterre vec la Holande.

ler, leur faiſoient ſouhaiter la Guerre, & ils avoient plus d'une fois ſollicité leur Roy de ſe joindre aux Alliez. Cette diſpoſition étoit favorable aux deſſeins du Prince d'Orange ; il paſſa à Londres, autant pour y ménager quelque alliance contre la France, que pour y épouſer la fille aînée du Duc d'Yorck. Le Prince étoit Neveu du Roy d'Angleterre, qui avoit de l'eſtime & de la tendreſſe pour lui : la Religion du Prince, ſon eſprit, ſes grandes richeſſes, ſon averſion contre la France, & les cabales des Hollandois lui avoient fait beaucoup d'amis dans les deux Chambres du Parlement. En cette occaſion il fit joüer tous ſes reſſorts pour engager le Roy ſon Oncle, à preſcrire un plan de Paix, & à ſe declarer contre celle des deux Couronnes qui refuſeroit de

ſ'y ſoumettre. Comme la France ne voulut point s'aſſujetir à ce projet, on leva des Troupes en Angleterre ; il en paſſa en Flandre ; mais cette nouvelle Ligue, ni ces Troupes auxiliaires ne purent empêcher le Roy de faire, avant le Printemps, de nouvelles conquêtes.

CAMPAGNE DE 1678.

Pour cacher ſon deſſein il partit pour Lorraine au commencement de Février, & il y demeura le reſte du mois avec la Reine & toute la Cour.

Le Roy prend Gand le 9. de Mars.

Pendant ce voïage, ſes Armées de Flandre, celles de Lorraine & d'Allemagne étant toutes en mouvement, leurs marches & leurs contremarches déconcerterent tellement la prévoïance des Ennemis, que ne diſtinguant plus ce qui étoit en péril & ce qui étoit en ſeureté, ils ne ſçurent quelles méſures prendre, ni quelle Place

ils devoient munir, de peur d'expoſer les autres. Le Roy aïant des magaſins depuis la mer juſques au Rhin, & un ſi grand amas de toute ſorte de préparatifs, qu'il pouvoit faire aiſément quatre ou cinq Siéges à la fois; les Alliez apprehendoient tout, ſans pouvoir donner ordre à rien: d'un autre côté, le Marêchal d'Humieres aïant feint d'en vouloir à Ipres, le Gouverneur des Païs-Bas y envoïa auſſi-tôt la plus grande partie des Troupes qui étoient à Gand; mais à peine furent-elles en marche, que ſoixante mille hommes, partis de divers endroits arriverent à la même heure devant cette derniere Place, & l'inveſtirent de tous côtez, tandis que des Camps volans tenoient bloquées toutes à la fois, Ipres, Charlemont, Namur, Mons & Luxembourg,

cinq Places des plus importantes, où les Alliez avoient jetté toute l'élite de leurs Troupes. Gand a toûjours paſſé pour la plus grande Ville qu'il y ait dans les Païs-Bas : il y a une Citadelle, de beaux dehors, un bon rempart, un foſſé large & profond. Ces fortifications, le nombre de ſes Habitans, leur humeur martiale, la facilité d'inonder tous les environs : (elle eſt ſituée dans un marais au confluent de trois Rivieres, & de deux Canaux) rendoient ce Siége ſi difficile, que quand même il fut formé, on avoit peine à le croire. Le Roy avoit donné des ordres ſi juſtes ; ils furent exécutez avec tant d'exactitude, que quoi qu'il n'y eût que trois jours que la Place fût inveſtie quand il arriva, la circonvallation qui contenoit plus de huit lieuës, étoit déja preſque achevée,

malgré les pluïes de la ſaiſon, & les obſtacles qu'on rencontre dans un païs de marécage. Il partit de Stenay par un temps fâcheux, & fit en moins de trois jours plus de ſoixante grandes lieuës : Il arriva au Camp de Gand, le quatriéme de Mars. Sans deſcendre de cheval, ni ſe repoſer, il fit le tour de la Place, & viſita tous les travaux : Le même jour le Gouverneur aïant lâché ſes Ecluſes, le Roy fit faire des faïgnées & des digues avec un ſi grand ſuccés, que les Troupes ſouffrirent peu, & qu'elles n'en eurent pas moins d'ardeur à emporter le lendemain la contreſcarpe & les dehors. Cette grande Ville fit encore quelque réſiſtance, juſques à ce que les Habitans virent pleuvoir ſur leurs maiſons une grêle de bombes, de carcaſſes & de boulets rouges ; alors

ils perdirent courage, & firent battre la chamade. Le jour d'aprés, la Citadelle fut aſſiégée en plein jour : quoi qu'elle eût quatre baſtions & mille hommes à la défendre, elle fut contrainte de ſe rendre en trois jours de tranchée ouverte. Gand pris, le Roy, ſans perdre de temps, marcha auſſi-
Ipres, en ars. tôt à Ipres, Ville bien fortifiée, & qui lui étoit néceſſaire pour le commerce de ſes Places, & pour aſſurer ſes conquêtes. Quoique les Eſpagnols en euſſent tiré deux Bataillons pour ſecourir Bruge que le Roy avoit menacée, il y reſtoit encore trois mille hommes de vieilles Troupes : une ſi forte Garniſon, animée par l'exemple de quantité d'Officiers & de Volontaires, fit d'abord ce qu'on doit attendre d'une vigoureuſe défenſe ; cependant les approches étant faites, la

Ville & la Citadelle qui n'eſperoient point de ſecours, capitulerent en même temps, auſſi-tôt que leurs contreſcarpes eurent été enlevées l'épée à la main aprés beaucoup de réſiſtance. Ce Siége fut meurtrier, quoi qu'il ne dura que neuf jours, & les Troupes Françoiſes n'eurent pas ſeulement à vaincre la bravoure des Aſſiégez, mais encore toutes les rigueurs d'un froid cuiſant, & d'une pluïe continuelle.

LE ROY DONNE LA PAIX A L'EUROPE.

Le Roy ſe vit alors dans une haute proſperité; rien ne pouvoit lui reſiſter, & le nombre des Princes liguez n'avoit ſervi depuis quatre ans qu'à donner un nouvel éclat à ſa réputation & à ſa puiſſance: il avoit deux Flottes en Mer, * cinq Armées ſur pied, quantité de bons Officiers; ſes Troupes étoient aguerries, ſes frontié-

* Il avoit ſur pied ſoixante mille chevaux, & deux cens quarante mille hom

Infanterie, ns compter s Troupes es Armées avalles.

res toutes bordées de forteresſes, ſes Places munies ; ſes finances étoient en bon ordre, ſon Roïaume paiſible : il ſçavoit la Guerre, il l'aimoit. Dans un état ſi floriſſant il pouvoit eſperer de faire ſans beaucoup de peine de nouvelles conquêtes ; mais comme il a toujours eu autant de moderation que d'amour pour la belle gloire, ſes Ennemis étant abbatus, & ſes frontiéres étenduës à de juſtes limites, il ne ſongea plus qu'à la Paix. Le Roy d'Angleterre n'eut pas plûtôt fait ſon Traité avec les Hollandois, qu'il penſa auſſitôt à ménager, s'il ſe pouvoit, une Paix générale : ſa médiation fut acceptée ; toutefois les choſes n'en étoient guére plus avancées, & deux ans s'étoient écoulez à convenir de Nimegue pour le lieu de l'Aſſemblée, à fixer l'éten-

que de ſa neutralité, à faire l'échange des Pleins-pouvoirs, à en examiner la forme, & en ces autres préliminaires, qui ne ſervent ordinairement qu'à amuſer les Conférences, pendant que le ſort des armes decide en campagne les principaux points du Traité. Quoique les Eſpagnols qui avoient declaré la Guerre, euſſent fait chaque année quelque perte conſidérable, ils proteſtoient d'abord de ne jamais faire de Paix, que le Roy ne leur eût rendu ce qu'il avoit conquis ſur eux : les demandes de l'Empereur n'étoient pas moins fortes ; mais le Roy ne s'appliqua d'abord qu'à détacher les Hollandois, étant ſûr de faire la Paix avec les autres Puiſſances auſſi-tôt qu'il auroit conclû avec les Etats. L'ombrage que leur donnoit le mariage du Prince

d'Orange, la décadence de leur négoce, la crainte où ils étoient que ſi la Guerre continuoit, il ne paſſât en Angleterre pour ne plus revenir chez eux; la dépenſe énorme qu'ils étoient obligez de faire pour l'entretien de leurs Armées & de celles de toute la Ligue, leur faiſoient ſouhaiter la Paix; mais autant qu'ils avoient d'interêt à la deſirer, autant trouvoient-ils de difficultez à la faire. Si l'Empereur & le Roy d'Eſpagne n'avoient rien pû exécuter, du moins de conſidérable, le Roy de Dannemarck & l'Electeur de Brandebourg avoient eu d'un autre côté des avantages ſur la Suéde qui s'étoit declarée pour nous en 1675. Depuis trois ou quatre ans que duroit la Guerre du Nord, ſi les Suédois avoient gagné trois Batailles ſur terre, ils en avoient per-

du trois autres ſur mer, & on avoit conquis ſur eux l'Iſle de Rugen, & preſque toute la Pomeranie. L'exemple de la Suéde faiſant croire aux Confédérez, que la France pourroit à ſon tour être vaincuë comme les autres, l'Empereur & les Eſpagnols vouloient continuer la Guerre, quoique leurs eſpérances ne fuſſent fondées ſur autre choſe que ſur la rouë de la fortune, & ſur cette viciſſitude qui regne ordinairement dans les évenemens du monde; ainſi quelque ardeur qu'euſſent les Etats de voir avancer la Paix, la réſiſtance de ces Princes en faiſoit languir le traité, & peut-être l'eût fait échoüer, ſi le Roy n'eût réſolu de le finir, & d'obliger ces Potentats à recevoir la Paix. Lui-même en dreſſa le plan, & en l'envoïant à Nimegue, il or-

donna à ſes Miniſtres de déclarer aux Mediateurs, que ſi dans quarante jours les Alliez ne l'acceptoient pas, il ſeroit libre, aprés ce temps, d'en changer les conditions, & d'en ajoûter de nouvelles. Ce projet étoit de garder toutes ſes conquêtes à la reſerve de Maſtricht, & de ſix Places en Flandre, Gand, Courtray, Ath, Oudenarde, Charleroy, Limbourg, & Saint-Guillain razé; Que le Roy promettoit de rendre Maſtricht aux Hollandois, & les ſix Villes aux Eſpagnols; Que le Traité de Munſter demeureroit en ſon entier; Que Fribourg reſteroit au Roy, ſi l'Empereur gardoit Philiſbourg; Que le Prince de Furſtemberg ſeroit remis en liberté & en tous ſes biens & honneurs; Et qu'enfin les Princes du Nord rendroient à la Suéde ce qu'ils avoient conquis

quis ſur elle. La plûpart des Confédérez ſe récrioient ſur ces articles : ces vaines clameurs n'en firent rien diminuer, & aprés beaucoup de menaces, d'intrigues & de mouvemens, ils furent contraints de s'y ſoumettre. Lors que les Hollandois eurent accepté ces conditions, l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg leur reprocherent vivement leur infidélité & leur ingratitude. Entre les Potentats ſe trouve-t-il de la reconnoiſſance ? Ne ſe donnant les uns aux autres plus ou moins de ſecours que ſelon le degré, non d'amitié, mais d'interêt, en ſont-ils beaucoup obligez à ceux de qui ils le reçoivent, ſi ce n'eſt une ingratitude de trop examiner les motifs d'un bienfait que l'on a reçû ? Malgré ces reproches, les Etats bien loin de changer, engagerent l'Eſpagne à faire

auſſi ſa Paix, & ils étoient prêts à ſigner, lors qu'un obſtacle imprévû faillit à rompre le Traité. Quand le Roy avoit propoſé de remettre ſix Villes en Flandre, le temps de la ceſſion n'aïant point été limité, les Etats entendirent que ce ſeroit auſſi-tôt aprés que la France & l'Eſpagne auroient ratifié la Paix. Le Roy rendant ces Villes, moins pour laiſſer une barriere entre lui & les Hollandois, & calmer les terreurs que leur donnoit ſon voiſinage, que pour ſervir de récompenſe de ce qu'on rendoit à la Suéde, il vouloit qu'elle fût ſatisfaite avant que d'évacuer ces Places. Cette étincelle étoit capable de produire de grandes flammes, & d'allumer la Guerre avec plus d'animoſité & de chaleur qu'auparavant, l'Empereur & les Eſpagnols ſe ſervant de l'oc-

caſion pour jetter des ſoupçons, & perſuader aux Hollandois que le Roy vouloit les ſurprendre, & n'avoit, quoi qu'il en pût dire, nulle inclination pour la Paix. Pour la faciliter il avoit r'appellé ſes Troupes de Sicile, prolongé le terme à la priere des Hollandois, dans lequel les Princes liguez devoient ſe déterminer ſur ſes propoſitions; & quoique depuis un mois, le nombre de ſes conquêtes fût accru de deux bonnes Places, l'une en Flandre, l'autre en Catalogne; bien loin de s'en prévaloir, il avoit declaré qu'il les rendroit ſans récompenſe: c'étoit bien témoigner ſon inclination pour la Paix; neanmoins tout fut en ſuſpens juſques à ce que le Roy de Suéde fiſt declarer par ſes Miniſtres, non-ſeulement qu'il conſentoit, mais encore qu'il prioit

Ce fut François d'Aubuſſon-la-Feüillade, Duc & Pair, Maréchal de France en 1675. qui ramena de Sicile les Troupes du Roy.

Leuve. Puicerda.

le Roy de rendre les Villes de Flandre, & de ne point differer de donner la Paix à l'Europe pour l'interêt particulier de la Couronne de Suéde. Cet obſtacle levé, la Paix fut ſignée entre le Roy & les Etats le 10. d'Août 1678. Le Prince d'Orange ne laiſſa pas d'attaquer quatre jours aprés, le Duc de Luxembourg, qui depuis les irréſolutions de l'Aſſemblée de Nimegue tenoit Mons bloqué avec quarante mille hommes. Le Prince avoit en vuë, ou de faire rompre le Traité, ou du moins de faire changer quelques-unes des conditions, ſi le ſort lui étoit heureux; le Duc ne pouvoit prévoir cette attaque des Ennemis, aïant des nouvelles ſûres que le Traité étoit ſigné, mais il ſçut bien-tôt diſſiper par ſa réſolution, le péril qu'il avoit couru par un

Bataille de Saint-Denis 14. d'Août.

peu trop de confiance. L'action fut ſanglante ; la nuit la termina ſans avantage, ſinon que les Ennemis ſe retirerent en deſordre, & qu'ils furent pouſſez juſques dans leur Camp. Le lendemain on ceſſa les hoſtilitez ; la Paix fut annoncée le même jour, & ratifiée un mois aprés. Ce Traité conclû, l'Eſpagne fut contrainte d'une néceſſité preſque indiſpenſable d'agréer les conditions que les Hollandois avoient négociées pour elle. En vain les Confédérez firent de leur côté tous les efforts imaginables pour l'empêcher de s'y réſoudre ; elle ne put s'en défendre, & ſa Paix fut ſignée le 17. de Septembre. Auſſi-tôt aprés, le Roy ſans perdre de temps, ſe prépara avant l'hyver d'attaquer avec vigueur l'Empereur & l'Empire ; alors la plûpart de ſes Princes commencerent à ſe dé-

tacher & à ſolliciter les Eſpagnols & les Etats de les comprendre dans leur Traité ; l'Eſpagne cependant de concert, à ce qu'on croïoit, entre les deux Maiſons d'Autriche, differoit de ratifier ; de ſorte que le temps marqué pour l'échange des deux Traitez étoit preſque écoulé, quoique le Roy l'eût prolongé juſques à deux fois, à la priere des Hollandois. Dans cet intervalle, les Troupes Françoiſes firent des courſes de tous côtez, & pouſſerent juſques dans les cantons les plus riches de toute la Flandre, qui avoient été juſques-là à couvert de l'inſulte : elles en exigerent de ſi groſſes contributions, & y firent de ſi grands ravages, qu'au jugement des Ennemis le Païs ſouffrit plus pendant le temps qui ſe paſſa depuis le Traité ſigné juſques à ſa ratification, qu'il

n'avoit été desolé dans le fort de la Guerre. Les cris des Peuples émurent le Conseil d'Espagne, & malgré les oppositions de tous les autres Confédérez, lui firent ratifier le Traité. Incontinent aprés, le Roy fit declarer aux Ministres de l'Empereur, que si dans un certain temps leur Maître n'avoit accepté toutes les conditions qui avoient été proposées, il ne faloit plus parler de Paix. Cette déclaration, & la crainte des Armes du Roy, aïant enfin déterminé l'Empereur & l'Empire de plûtôt échoüer, que de tenir la Mer dans une aussi rude tempête que celle qui les menaçoit, l'Empereur fit sa Paix avec le Roy, aux conditions de maintenir le Traité de Munster, & de ceder Fribourg au Roy avec toute l'Alsace en

En Decembre 1678.

En Février 1679.

pleine Souveraineté. Dans le cours du Traité, à la priere de l'Empereur & des autres Confédérez, le Roy avoit laiſſé le choix au Prince Charles de Lorraine, ou de lui rendre ce Duché en retenant celui de Bar, ſelon le Traité des Pyrenées, ou de lui rendre tous les deux, en gardant Nancy & toutes les terres & chemins qui ſeroient néceſſaires pour la marche des Armées du Roy. Le Prince avoit accepté ce dernier parti : enſuite le trouvant trop dur, il ne voulut d'aucun des deux. Quoique la Paix fût ſignée entre le Roy & l'Empereur, le Roy de Dannemarck & l'Electeur de Brandebourg continuoient leurs préparatifs, & prétendirent conſerver toutes les conquêtes qu'ils avoient faites ſur les Suédois en Allemagne ; mais

à peine

à peine les Troupes Françoiſes furent-elles arrivées ſur les terres de Brandebourg, que ces Princes, loin de réſiſter, ne demanderent que la Paix, & firent auſſi-tôt aprés, autant d'avances pour l'obtenir, qu'ils avoient témoigné en être éloignez juſques-alors. La Suéde fut ſatisfaite, ils lui rendirent entiérement ce qu'ils avoient conquis ſur elle, ſans autre dédommagement, que de quelques ſommes que le Roy donna à ces Princes. La Poſterité aura peine à croire qu'il ait pû ſoûtenir lui ſeul les efforts de tant d'Ennemis; & qu'aprés les avoir vaincus, il les ait obligez à recevoir la Paix. Jamais la France n'en avoit fait de plus utile ni de ſi glorieuſe: on ne peut négocier avec plus d'habileté. Le Roy en eut toute la gloire: lui-même traça le projet, & fixa toutes les dé-

marches de ſes Ambaſſadeurs* ſelon le progrés du Traité. Couronné de lauriers & d'olives, il devint par-là l'objet de l'admiration, non ſeulement de ſes Sujets, mais encore de toute l'Europe.

* Geofroy d'Eſtrades Marêchal de France en 1675.

Charles Colbert, Marquis de Croiſſy, depuis Miniſtre & Secretaire d'Etat.

Antoine de Meſmes, Comte d'Avaux.

Fin du troiſiéme Livre.

ESSAI
DE L'HISTOIRE
DU REGNE
DE
LOUIS LE GRAND.

LIVRE QUATRIE'ME.

LA Paix rétablie, toutes les vuës du Roy furent de l'affermir ; & ſans vouloir étendre les frontiéres de ſon Roïaume, il ne ſongea qu'à les fortifier pour les mieux défendre : aprés avoir écouté ſes plus habiles Ingenieurs, il traçoit le Plan, fixoit la dépenſe, & tout le détail des Ouvrages. Depuis la fortification moderne on n'en a point vû de ſi belle, que celle des Places qu'il fit bâtir en Flandre, en

SES OCCUPATIONS DANS LA PAIX.

Il fortifie ſes frontieres. On compte plus de deux cens-vingt Places, Forts, Citadelles, Ports & Havres fortifiez & revêtus depuis 1660.

Alſace, en Franche-Comté, pour garder les paſſages de la Lis, de l'Eſcaut, du Rhin, de la Saarre, de la Moſelle, de la Meuſe, & des autres Rivieres qui ferment l'entrée de ſes Etats : Non content de ces fortereſſes, comme il n'en eſt point de plus ſûre que de tenir ſes Ennemis dans un continuel reſpect, il n'avoit licentié qu'une partie de ſes forces pour être toûjours invincible, quoique ne penſant qu'au repos il n'eût point d'intention de vaincre. En reformant les Regimens, il conſerva les Officiers ; & pour en former de nouveaux au milieu de la Paix, il fit mettre ſur pied des Compagnies de Gentils-hommes : il les entretenoit dans des Citadelles : ils apprenoient, à ſes dépens, leurs exercices & la Guerre ; & quand enſuite il vaquoit des Lieutenances

Inſtitution des Academies de Cadets.

ou des Compagnies, on les donnoit à ces Eleves, à proportion de leur merite. Pour animer les Troupes par l'assurance d'une retraite, il fit bâtir les Invalides dans un des Fauxbourgs de Paris, superbe Maison, où les blessez & les vieillards trouvent un honorable asile. Pour soulager les Gentils-hommes, qui souvent se trouvent épuisez par les dépenses du service, il fonda à Saint-Cyr une Communauté de trois cens jeunes Demoiselles: elles font preuves pour y entrer. Elles y sont élevées avec un soin singulier, depuis sept ans jusques à vingt, & alors ou on les marie à des partis avantageux, ou on en fait des Religieuses, si l'inclination les y porte. Nous n'avons point d'exemple d'un établissement plus noble. Les Troupes campoient tous les ans: lorsque

Les Invalides.

Maison de Saint-Loüis à Saint-Cyr

les Camps étoient formez, il faiſoit un voïage pour les viſiter & pour tenir dans le devoir les Gouverneurs de Place, les Intendans de ſes Ouvrages, & tous ceux qui par leur emploi doivent veiller ſur la frontiére. Au retour d'un de ces voïages où il menoit toute la Cour, la Reine mourut d'une fiévre qui l'emporta en quatre jours. C'étoit une Princeſſe de grande vertu, toute à Dieu, charitable envers les pauvres, benigne à ſes Officiers, affable à tout le monde. Avant que de mourir, elle avoit eu la joïe de voir le Dauphin marié, & de lui voir un Fils ; de ſix Enfans qu'elle avoit eus, il ne reſtoit que le Dauphin, beau Prince, ſage, moderé, d'un temperament vigoureux, adroit à ſes exercices, & intrepide dans le danger. Jamais Prince n'a eu une

Mort de la Reine Marie-Thereſe d'Autriche le 30. de Juillet 1683.

Loüis Dauphin né à Fontainebleau le premier de Novembre 1661. à midi ſept minutes.

Il eut pour Gouverneur, Charles de Sainte-Maure, Duc de Montauſier,

éducation plus noble, ſoit par le choix des Officiers, que le Roy en avoit chargez, ſoit par les ſoins qu'il ſe donnoit à le former lui-même. Quand un Prince aime ſon Païs, en vain fait-il de grandes choſes, s'il n'apprend à ſon Succeſſeur à conſerver par ſon mérite cette haute réputation. Toute l'Europe avoit ſoupiré aprés un tel parti, d'autant plus que l'engagement pris quelques années auparavant avec l'Electeur & l'Electrice de Baviere ſembloit être rompu par la mort de l'un & de l'autre; mais encore que cette alliance n'eût plus les mêmes avantages, le Roy jaloux de ſa parole maria le Dauphin à leur Fille aînée.

Pair de France, Protecteur des gens de lettres. Et pour Precepteur, Jacques Benigne Boſſuet, Evêque de Meaux, ſi célébre par tant d'Ouvrages, & par tant de victoires qu'il a remportées ſur les Hérétiques.

Le 7. de Mars 1680.

Quoique les Eſpagnols & les Miniſtres de l'Empereur fiſſent naître des difficultez ſur l'exécution de la Paix, on en jouït deux ou trois ans, &

perſonne de côté ni d'autre, n'aïant encore repris les armes, le Roy n'emploïa ſes forces qu'à châtier dans cet intervalle les Corſaires d'Afrique, Nation qui met ſon honneur, ſon commerce & ſa profeſſion à voler & piller les autres. On coula à fond force Vaiſſeaux des Tripolins. Duqueſne en brûla huit dans le Port de Chio. Le Maréchal d'Eſtrées Vice-Amiral de France bombarda leur Ville quatre années aprés, & ce ne fut qu'à la priere du Grand-Seigneur, que le Roy leur donna la Paix une ſeconde fois. Les Algeriens, les plus fameux de ces Pirates, fiers d'avoir autrefois bravé la puiſſance de Charles-Quint, avoient eu la hardieſſe de déclarer la Guerre au Roy. Pour les en punir, Alger fut bombardé trois fois; ils rendirent à la ſeconde ſix cens Eſclaves

Il fait bombarder Tripoli... 1685.

Alger. { 1682. 1683. 1684.

Jean Comte d'Eſtrées Maréchal de France en 1681.

ſans rançon ; ils furent ſi maltraitez à la troiſiéme, que quelques ſecours que leur offriſſent les Genois & les Eſpagnols, ils envoïerent en France demander pardon & la Paix. La République de Genes s'étoit auſſi attiré l'indignation du Roy. Les Genois étoient accuſez d'avoir trempé dans le deſſein de bruler dans les Ports de Marſeille & de Toulon les Galeres & Vaiſſeaux du Roy : ils s'étoient mis tout recemment ſous la protection d'Eſpagne, & avoient fait conſtruire quatre nouvelles Galeres, pour les joindre aux Eſcadres de cette Couronne. Pour les en faire repentir, le Roy fit bombarder leur Ville. On y jetta treize mille bombes, qui preſque toutes firent effet, & la ſuperbe Genes auroit été réduite en cendres dans un ſecond bombardement, ſi elle ne l'avoit

Genes bombardée en 1684.

prévenu par la médiation du Pape, & par un prompt repentir. Quoi que le Roy d'Eſpagne eût pris dans ſes qualitez celle de Protecteur de cette République, il ne put obtenir du Roy qu'elle fût compriſe dans la Treve qui fut concluë en ce temps-là entre les deux Couronnes, & il falut pour expier tout le paſſé, que le Doge & quatre Senateurs vinſſent au nom de la République faire ſes ſoumiſſions au Roy, implorer ſa clemence, & ſubir les conditions qu'il trouva à propos de leur impoſer. Mais c'eſt aſſez parler de ces petites expeditions, il y a tant d'évenemens dans le regne d'un ſi grand Roy, qu'on ne peut dire qu'en paſſant les choſes moins conſiderables, pour reprendre le cours des grandes affaires.

En Mai 1685. le Doge de Genes, & quatre Senateurs viennent au nom de la République faire ſes ſoumiſſions au Roy.

DIFFEREND POUR LES LIMITES DU

Le Traité de Nimegue aïant confirmé au Roy la Haute & la

Baſſe Alſace en pleine Souveraineté, il fit ſommer, l'année d'aprés, tous les Princes, toutes les Villes, & généralement tous les Vaſſaux qui en relevent, de lui rendre foi & hommage. Quelques-uns obeïrent, beaucoup refuſerent. Sur leur refus le Conſeil de Briſac réünit leurs Terres au Domaine ſuivant la loi des Fiefs, qui permet la confiſcation quand le Vaſſal néglige, ou qu'il dénie à ſon Seigneur l'hommage qui lui eſt dû. En même temps la Chambre établie à Metz, réüniſſant de ſon côté tous les Fiefs démembrez des trois Evêchez, toutes ces reünions qui comprennent un fort grand païs, allarmerent tellement les Princes voiſins, qu'ils en firent leurs plaintes à la Diette de Ratiſbonne, & demanderent du ſecours pour en arrêter le progrés. Ils eurent beau repreſenter que le beſoin

ROÏAUME DU CÔTÉ D'ALLEMAGNE.

Metz. Toul. Verdun.

étoit preſſant, la Diette ne put rien réſoudre. Ces réünions étant regardées par les uns comme des infractions, & par d'autres au contraire comme de pures exécutions de la Paix de Nimegue, tandis qu'une partie crioit aux armes, l'autre expoſoit en même temps le danger évident qu'il y avoit à les reprendre. Pendant ces irreſolutions, la Ville de Strasbourg, capitale de la Baſſe Alſace, & l'une des plus conſidérables de toute l'Allemagne, ſe ſoumit au Roy avant l'arrivée des Troupes, qui approchoient de toutes parts pour faire le Siége de cette Place. Elles y entrerent le même jour que d'autres Troupes du Roy prirent poſſeſſion de la Citadelle de Caſal, dont il avoit traité avec le Duc de Mantouë. En partant pour Strasbourg avant que l'on eût reçu la nouvelle de ſa ſoumiſſion,

Strasbourg ſe ſoumet au Roy en Septembre 1681.

le Roy feignit un voïage à une Maiſon de plaiſance ; puis tournant tout d'un coup du côté d'Allemagne, il ſe rendit ſur la frontiére en relais. Il apprit dans ſa marche, que les Troupes étoient dans la Ville ; cependant il ne laiſſa pas d'avancer pour recevoir lui-même le ſerment de fidelité. Straſbourg étoit d'un ſi grand nom, que la priſe de cette Ville augmenta les fraïeurs de la Diette de Ratiſbonne. La diviſion y fut plus grande que jamais, d'autant plus que le Roy offroit de terminer, ſi l'on vouloit, ce differend à l'amiable. Les Miniſtres d'Autriche rejetterent d'abord cette propoſition ; enſuite y donnant les mains, dans la crainte où ils étoient d'une invaſion des Turcs, on envoïa de part & d'autre des Plenipotentiaires * qui s'aſſemble-

* Les Plenipotentiaires de France furent..... de Saint-Romain, Abbé de Preaux, Conſeiller d'Etat. Nicolas-Auguſte de Harlay, Comte de Celi, depuis auſſi Conſeiller d'Etat.

rent à Francfort pour regler les limites de la France & de l'Empire. Un an s'étant écoulé ſans qu'on ouvrît ces Conférences à cauſe des conteſtations ſur les titres, ſur la préſéance, entre les Députez de l'Empereur & de l'Empire, le Roy r'appella ſes Commiſſaires, & pour ne point eſſuïer de nouvelles longueurs, il offrit à la Diette par le Miniſtre qu'il y avoit, de renoncer pour toûjours à ce qui reſtoit des dépendances de l'Alſace & des Evêchez, quoique ces prétentions s'étendiſſent fort loin, ſi l'Empereur & l'Empire dans le temps que le Roy marquoit, vouloient ceder par un Traité Straſbourg & ſon territoire, & tous les Païs réünis avant l'Aſſemblée de Francfort. Cette propoſition étoit favorable; elle fixoit les limites, & elle établiſſoit une Paix durable.

Loüis-Verus, Comte de Creci.

Le College des Electeurs étoit d'avis de l'accepter ; la plûpart des Princes opinant au contraire à la rejetter, la decision traîna une année ou deux, le Roy aïant accordé délai sur délai, tant à cause des dispositions que la Diette avoit à la Paix, que par générosité. Les Turcs en ce temps-là étant venus, comme un torrent, se répandre dans la Hongrie, ils avoient poussé jusques à Vienne, qu'ils assiégerent avec plus de cent mille hommes. La Place étoit à l'extrémité aprés deux mois de Siége, quand le Visir fut obligé de le lever à l'approche du Roy de Pologne, & des Armées de l'Empereur & de l'Empire, qui se joignirent toutes ensemble, & s'avancerent avec bravoure pour forcer les lignes des Turcs. Les Ministres d'Autriche, enflez de ce succés, presserent la Diette plus

1683.

Jean Sobieski, Roy de Pologne.

fortement de ne conclure avec le Roy ni Tréve ni Paix ; mais comme les grands Empires ont de grandes reſſources, les Turcs, aprés cette diſgrace, étoient encore ſi fort à craindre, que pour être plus en état de leur reſiſter, ou de faire ſur eux des conquêtes, l'Empereur & l'Empire accepterent les offres du Roy, & ſignerent dix mois aprés, une Tréve de vingt années.

DIFFEREND POUR LES LIMITES DU CÔTÉ DE FLANDRE.

L'Eſpagne conclut en même temps un pareil Traité pour terminer les differends qu'elle avoit avec le Roy, pour les limites de la Flandre. Le Traité de Nimegue ne fut pas plutôt ratifié, que le Roy preſſa les Eſpagnols de députer des Commiſſaires qui convinſſent avec les ſiens de toutes les dépendances des Provinces & des Villes qui lui demeuroient par la Paix. L'ouverture des Conférences

L.

ferences fut d'abord ſuſpenduë juſques à ce que le Roy d'Eſpagne eût envoïé un plein pouvoir, ſans y prendre parmi ſes titres celui de *Comte-Duc de Bourgogne*. L'année d'aprés, les Commiſſaires des deux Rois ſe raſſemblerent à Courtray; mais les Miniſtres Eſpagnols ne ſongeoient qu'à ne rien finir, & qu'à broüiller, s'ils euſſent pû, le Roy & les Hollandois. Aloſt s'étant trouvé dans ſes dépendances, les Etats Généraux en prirent l'allarme : en vain euſſent-ils travaillé à ſe faire une barriere par la derniere Paix, ſi une Place ſi avancée, & preſque aux portes d'Anvers, fût tombée au pouvoir du Roy. Pour calmer leurs fraïeurs, le Roy conſentit de prendre un équivalent, & le Conſeil d'Eſpagne differant, par miſtere, à rendre réponſe, il fit bloquer Luxembourg; mais auſſi-tôt

qu'il eût appris le puiſſant armement que les Turcs faiſoient pour fondre en Hongrie, il donna ordre au Commandant de lever le Blocus. L'Eſpagne cependant, bien loin de le ſatisfaire, commença peu de temps aprés à faire des hoſtilitez. De ſon côté le Roy fit aſſiéger Courtray. La Ville & la Citadelle ſe rendirent en cinq jours, & Dixmude ſans coup ferir. Les Eſpagnols un mois aprés, ſans argent ni Troupes, ni ſans autre reſſource que la neceſſité où ils mettoient leurs Alliez de ne pas les laiſſer perir, déclarerent la guerre au Roy. Ils ne furent pas long-temps à reſſentir tous les malheurs qu'attire ordinairement l'indignation d'un Roy puiſſant. Ses Troupes pendant l'hyver ravagerent la Flandre juſques aux Fauxbourgs de Bruxelles. Sur la fin d'Avril il envoïa un Corps d'Ar-

Le Roy fait prédre Courtray en Novembre 1683.

Loüis legitimé de France, Comte de Vermandois Amiral, mourut à Courtray âgé de ſeize ans. Il s'étoit trouvé à ce Siége; c'étoit un Prince de grande eſpérance.

mée aſſiéger Luxembourg, Place tres forte, bâtie ſur un roc environné d'une riviere preſque de toutes parts ; & pour couvrir le Siége, il s'avança en même temps à la tête d'une autre Armée entre Condé & Valenciennes. L'Empereur preſſa la Diette. Le Gouverneur des Païs-Bas & le Prince d'Orange firent de leur côté tous les efforts imaginables pour obliger les Hollandois d'envoïer au ſecours d'une Place ſi importante. Tous ces efforts furent inutiles : il ne parut point de ſecours, & la Place ſe rendit aprés s'être défenduë vingt-ſept jours de tranchée ouverte. Le Roy offrit enſuite de rendre Dixmude & Courtray, & de renoncer même à ſes autres prétentions, pourvû que les Eſpagnols lui cedaſſent Beaumont, Bouvines & Chimay, petites Villes non fortifiées entre Sam-

Le Roy fait prendre Luxembourg en 1684.

bre & Meuſe, & que Luxembourg lui demeurât avec les quinze Villages de ſa dépendance. Les Eſpagnols rejetterent la propoſition, juſques à ce que les Hollandois les contraignirent de l'accepter, aprés avoir réfléchi ſur l'embarras où ſe trouvoit l'Empereur & l'Empire, & ſur le peu de ſecours qu'il y avoit à eſperer du côté d'Angleterre, ſoit à cauſe des diviſions qui regnoient continuellement entre le Roy & ſon Parlement, ſoit parce que ce Prince ſembloit n'aimer que les plaiſirs & le repos; Ainſi en 1684. il ſe fit dans le même temps un Traité général, & l'Empereur, l'Eſpagne & l'Empire conclurent avec le Roy à quatre jours prés l'un de l'autre une Tréve de vingt années.

Charles II. Roy d'Angleterre.

Tréve de vingt années entre le Roy, l'Empereur, l'Eſpagne & l'Empire en 1684.

AFFAIRES DE ROME.

Pendant que ces Traitez rétabliſſoient la Paix dans la Chrêtienté, les differends qu'a-

voit le Roy avec la Cour de Rome, s'aigriſſoient de moment à autre; & le Pape, loin de s'adoucir, ſembloit vouloir porter les choſes aux derniéres extrêmitez. La querelle avoit commencé à l'occaſion de la Regale, qui conſiſte dans la joüiſſance du revenu des Evêchez, & dans la collation des Dignitez & des Prébendes pendant la vacance des Siéges. La Guïenne & le Dauphiné, la Provence & le Languedoc n'étoient point ſujettes à ce droit, ſoit parce que la loi des Fiefs, qui eſt, à ce qu'on prétend, une des ſources de la Regale, n'aïant point lieu dans ces Provinces, elles s'étoient conſervées dans leur liberté naturelle, ſoit qu'elles euſſent été affranchies par leurs Princes avant qu'elles fuſſent unies à la Couronne; mais en 1608. le Parlement de Paris qui connoît ſeul de la Regale,

La Regale.

Le Seigneur joüit des revenus du Fief aprés la mort du Vaſſal. juſques à l'inveſtiture du nouveau.

Par Arreſt du 24. Avril à l'occaſion du Doyenné de l'Egliſe du Bellay.

déclara qu'elle devoit s'étendre dans tout le Roïaume, & défendit aux Avocats de rien avancer au contraire. Cette nouveauté aïant excité le zele du Clergé, Henry IV. ſur ſes remontrances ordonna qu'il ſeroit ſurcis à l'exécution de l'Arreſt, & évoqua l'affaire au Roy & à ſon Conſeil. Elle y fut inſtruite. Ces Provinces y produiſirent les titres de leur privilege. Ces titres y furent examinez, & aprés une procedure de plus de ſoixante années, enfin le Conſeil décida en 1673. que la Regale a lieu dans toutes les Terres & Païs de l'obéïſſance du Roy. Tous les Prélats de Languedoc ſe ſoûmirent à ce jugement, hors l'Evêque d'Alet & celui de Pamiers, qui porterent leurs plaintes au Pape. C'étoit Innocent XI. homme de bien, mais d'une humeur auſtere, d'un zele

En Fevrier.

Il s'agiſſoit principalement du Languedoc.

Benoiſt Odeſcalchi, natif de Coſme dans le Milanez.

à tout entreprendre, & fort attaché à ſes ſentimens. Quelque vertueux que ſoient les hommes, ils ne donnent jamais tant à la vertu, qu'ils ne laiſſent beaucoup à l'humeur. Ces Prelats par leurs Lettres, leurs Agens dans leurs Audiences lui repreſentant la Regale comme une eſpece d'hereſie, capable de ruïner toute la pureté de la Religion, il écrivit deux Brefs au Roy, qui avoient bien moins l'air de remontrances paternelles, que de monitions canoniques. Dans un troiſiéme, le Pape menaçoit le Roy de lancer contre lui les foudres de l'Egliſe, ajoutant ce préſage affreux, que ce ne ſeroit plus à lui que ce Prince auroit affaire, mais à JESUS-CHRIST même, contre lequel il n'y avoit ni prudence ni force qui puſt lui ſervir. Les gens de bon eſprit qui ſans s'ar-

rêter à l'écorce, creuſent & approfondiſſent pour en mieux découvrir le fin & la cauſe des évenemens, ne pouvoient aſſez s'étonner que pour un mal qui n'étoit grand que dans l'idée de deux Prelats, le Pape en uſât ainſi à l'égard d'un Roy ſi puiſſant, & d'ailleurs plein de zele pour la Religion. Que la Province de Languedoc (diſoient ces Politiques) fût ſoumiſe à la Regale, ce n'étoit point un ſujet d'une aſſez grande affliction pour exciter les armes & les gemiſſemens de l'Egliſe, qui n'en ſouffroit pas plus de dommage que de tant d'autres Provinces de tout temps ſujettes à ce droit. Sous un autre Regne cette étincelle eût peut-être allumé un feu qu'on auroit eu peine à éteindre. Il n'eſt point d'armes qu'on doive manier avec plus de retenuë que celles de l'Egliſe; & ſouvent

vent il eſt plus utile de ſouffrir avec patience, que de corriger ſans ſuccés, au peril de cauſer un Schiſme. Ces réflexions faiſoient dire à bien des gens, qu'on n'étoit point fâché à Rome de l'incident de la Regale, & de quelques autres broüilleries, pour avoir occaſion de ſe déclarer contre nous: Que la maxime de tous les Papes avoit été depuis long-temps de tenir autant qu'ils ont pu les Puiſſances en équilibre, dans la crainte que ſi l'une d'elles devenoit l'Arbitre des autres, l'Italie & le Pape même ne perdiſſent leur liberté: Qu'on ne cherchoit qu'un pretexte de ſe joindre à nos Ennemis, la réputation du Roy, ſa proſperité & ſes forces étant montées à un point, qu'il donnoit plus de jalouſie & plus de crainte aux autres Princes, que la fortune de Charles-Quint n'en

avoit donné le ſiecle paſſé. La fermeté du Pape à ne point écouter les remontrances qu'on lui faiſoit, donnoit de nouvelles forces à ces conjectures. Pour l'éclaircir & pour tâcher de l'appaiſer, le Roy envoïa à Rome le Cardinal d'Eſtrées,* grand homme, un des plus beaux génies du ſiecle, ſçavant Theologien, homme de belles lettres, grand homme d'Etat; mais ni l'habileté du Miniſtre, ni les ſoumiſſions du Roy ne purent en venir à bout. Dans cette conjoncture, les Evêques demanderent au Roy la permiſſion de s'aſſembler pour chercher les moïens, ou de calmer le Pape, ou de prendre de juſtes meſures pour ne point craindre ſes menaces. L'Aſſemblée fut nombreuſe, & de ſujets recommandables par leur capacité & par leur vertu. On y examina les Brefs, & aprés y

* Ceſar d'Eſtrées Cardinal, ancien Evêque Duc de Laon, fils de François-Annibal, Duc d'Eſtrées, Pair & Maréchal de France.

Aſſemblée du Clergé de 1682.

avoir peſé toute l'affaire de la Regale, le Clergé conſentit à ſon extenſion, & le Roy à ſe relâcher de ce qu'il y avoit dans la Regale de contraire à la Diſcipline & aux Uſages de l'Egliſe. Ce temperament ſembloit plus avantageux à l'Egliſe en général, que la franchiſe de ce droit n'étoit à celles de Languedoc ; neanmoins le Pape en fit un nouveau crime, & ſa réponſe à la Lettre que l'Aſſemblée lui écrivit, fut un Bref fulminant, qui caſſoit ce qu'elle avoit fait. Ces nouvelles aigreurs faiſant tout craindre de ſa part, les Evêques pour donner des bornes à ſon zele, en lui faiſant reſſouvenir quelles ſont celles de ſa puiſſance, prirent enfin le parti de publier leurs ſentimens, & d'apprendre à leurs peuples à reſpecter l'autorité du Vicaire de JESUS-

CHRIST ; mais à n'en point craindre les menaces quand on la porte au delà de ſes juſtes limites. Le Clergé déclara que le Pape ni l'Egliſe même n'a aucun pouvoir ni abſolu ni indirect ſur le temporel des Rois ; Qu'ils ne peuvent être dépoſez, ni leurs ſujets abſous du ſerment de fidelité : Que les Conciles Généraux ſont ſuperieurs au Pape : Que l'uſage de ſa puiſſance doit ſe regler par les Canons, & que ſes déciſions ne ſont point certaines ſans le conſentement de l'Egliſe. Cette déclaration fut reçuë bien diverſement chez les Etrangers. Les uns écrivirent contre, de l'aveu même de leurs Princes, & ils la condamnerent comme une doctrine nouvelle. D'autres ſoutinrent au contraire, que bien loin qu'elle fût nouvelle, c'étoit celle de toute l'Egliſe avant l'onziéme ſiécle.

Gregoire VII. diſoient-ils, appuïé des grandes richeſſes de la Comteſſe Mathilde, fut le premier qui entreprit de dépoſer un Empereur, à la faveur des diviſions & des guerres civiles qui déſolerent l'Allemagne. Pendant plus de mille ans tous les papes ſe ſont ſoumis à l'autorité des Conciles, & ils ont reconnu être obligez plus que les autres à en obſerver les Canons. D'autres blâmoient le Clergé de France de s'être ainſi déclaré contre les prétentions des Papes, dans un temps où la Cour de Rome ne ſe broüilloit avec le Roy, du moins ſelon les apparences, que pour maintenir la liberté de quelques Egliſes de France. Chacun chez les Etrangers en jugeoit ſelon ſa paſſion, l'intereſt la plûpart du temps étant la regle de la doctrine. Cette déclaration du Clergé déplut telle-

ment au Pape, que le Roy lui aïant nommé quelques Sujets de l'Aſſemblée pour remplir les Siéges vacans, le Pape refuſa de les agréer, diſant qu'ils avoient ſouſcrit une doctrine téméraire, & contraire aux preéminences & aux droits du Pontificat. On eut beau lui repreſenter que ces points n'étoient pas de foi, il laiſſa inſenſiblement vaquer juſques à trente Egliſes, plutôt que de donner des Bulles à ceux qui avoient été de cette Aſſemblée du Clergé.

E ROY
:INT LE
.VINISME
NS SON
ÏAUME.

Le refus du Pape faiſoit d'autant plus de peine, que la plûpart de ces Egliſes avoient beſoin plus que jamais, de la preſence des Evêques, dans un temps où le Roy s'appliquoit avec zele à éteindre le Calviniſme. Entrepriſe admirable, ſoit pour la grandeur du deſſein, ſoit par les difficultez qu'il

y avoit à l'executer ! Cette Secte nâquit ſous François I. C'étoit encore peu de choſe du temps de Henry II. mais ſous les Regnes de ſes enfans, elle devint ſi formidable, qu'elle ſurprit la plupart des Villes, démolit les Egliſes, renverſa les Autels, briſa les Images, pilla juſques aux tombeaux, & fit des ravages inoüis par tout où ſes Sectateurs purent ſe rendre les plus forts. Aprés avoir perdu un million de braves hommes dans le maſſacre général, en quatre Batailles, à défendre ou à attaquer quatre à cinq cens Villes, & dans prés de trois cens combats ; ils étoient encore ſi puiſſans, qu'Henry IV. pour avoir la Paix, fut contraint de leur accorder la liberté de conſcience, de l'argent pour payer leurs Troupes, des Temples de tous les côtez, des Juges particuliers,

François I
Charles IX
Henry III

Edit de Nantes.

l'entrée aux Charges & aux Honneurs, cent Places de ſûreté, & un fond pour entretenir leurs Miniſtres & leurs Garniſons. Loüis XIII. reprit ces Places en ſept ans d'une rude Guerre, & il détruiſit pour jamais ces aſiles publics de ſédition & de révolte : cependant le parti ſubſiſtoit toujours ; & quoi qu'il n'eût plus dés-lors ni Troupes, ni Villes, ni Chefs, il faiſoit encore prés de deux millions d'ames quand le Roy monta ſur le Trône. Dés qu'il eut commencé à gouverner lui-même, ſon zele pour la Religion, leurs frequentes révoltes, leur commerce ſéditieux avec les Etrangers, leurs conſpirations au dedans, l'audace & la cruauté qu'ils avoient fait paroître ſous les Regnes paſſez, l'avoient déja déterminé à ruïner cette faction ; mais la reforme de l'Etat, & la Guerre

que lui ſuſcita la jalouſie de ſes Voiſins, ne lui permettant pas de faire éclorre ce deſſein, il fut contraint juſques à la Paix d'en ſuſpendre l'exécution. Quand une Secte eſt établie, les ſupplices & la violence ne ſervent qu'à l'enraciner, comme le trop de douceur ne fait qu'accroître ſa hardieſſe. Le moïen de l'anéantir eſt d'emploïer, avec ſageſſe, l'indulgence quelquefois, & tantôt une ſéverité moderée, la plus grande partie des hommes étant plus ſenſibles à la crainte, que dociles à la raiſon. Pour abolir cette Héréſie ſans trouble & ſans éclat, le Roy commença d'abord par exhorter tous les Evêques à faire prêcher la Controverſe dans les lieux de leurs Dioceſes les plus peuplez de Calviniſtes, & par y envoïer des Miſſionnaires ſages & zelez, qui puſ-

ſent par leurs inſtructions & par l'exemple de leurs vertus ramener inſenſiblement ces Oüailles à la Bergerie. A ces inſtructions le Roy joignit des récompenſes, des honneurs & des privileges pour ceux qui ſe convertiroient ; & pour punir les obſtinez, non ſeulement il les exclut de ſa Maiſon, des Charges & de tous emplois ; mais il voulut encore que des Troupes logeaſſent chez eux en attendant leur changement. Si on ſe contente d'inſtruire ſans preſſer l'homme par la crainte, il ne peut preſque ſurmonter un certain engourdiſſement (ſi j'oſe parler de la maniere) que produit la coûtume, & qui fait ſonger au Salut avec trop de nonchalance. L'habitude & la prévention ont un ſi grand pouvoir ſur la plûpart des hommes, qu'ils ne penſent preſque

jamais à rechercher la verité, s'ils n'y ſont obligez par le deſir de vivre en Paix, & par l'apprehenſion des peines. Le Roy ſupprima toutes les Chambres de l'Edit, & fit pluſieurs Ordonnances en faveur de la Religion, ôtant aux Catholiques la malheureuſe liberté d'abjurer la vraïe Religion, & à ceux qui l'embraſſeroient, la liberté de retomber dans leur ancienne héréſie, ſous des peines affli&tives, ſous celle de fermer les Temples où ils auroient été reçus, & d'inter-di&tion aux Miniſtres. Ceux-ci étoient trop remuans pour obſerver ces Ordonnances. Leurs contraventions firent raſer quantité de Temples : le Calviniſme fut défendu en une infinité de lieux, où l'exercice s'en faiſoit contre les Edits mêmes qui le favoriſoient le plus. C'eſt ici où on peut dire

hardiment, qu'il y a des choſes vraïes, qui ſont ſi peu vraiſemblables, qu'elles paroiſſent fables. La poſterité aura peine à croire ce que nous avons vû, qu'un Parti ſi puiſſant ſe ſoit ainſi anéanti par des voïes douces & tranquilles. Les Villes entieres ſe réünirent à l'Egliſe par déliberation publique, & elle eut la conſolation, en moins de quatre ou cinq ans, de voir rentrer dans ſon giron deux millions de ſes Enfans. Alors le Roy aïant abrogé les Edits de Nantes & de Niſmes, tous les Temples furent raſez, les Miniſtres chaſſez du Roïaume, & le Calviniſme aboli ſans le moindre ſoulevement.

Le 22. d'Octobre 1685.

TOUT LE ROÏAUME FAIT DES VOEUX POUR LA SANTE' DU ROY.

Ces grands évenemens faiſant croître de jour en jour cet amour tendre que chacun avoit pour le Roy, on ne peut bien repreſenter quelle fut la conſternation, quand environ

un an aprés, on courut riſque de le perdre. Depuis ſept à huit mois il ne s'étoit point bien porté, il avoit eu de temps en temps quelquefois un accés de fiévre, ou d'autres incommoditez ; quand enfin le mal s'étant declaré, on fut obligé de lui faire l'opération. Il ne pouvoit en réchaper ſi la fiévre fût ſurvenuë ; mais comme le plus ſouvent c'eſt la peur qui en eſt la cauſe, le Roy n'aïant fait paroître aucune inquiétude, à peine eut-il quelque émotion plus qu'à l'ordinaire ; il vit du monde le même jour ; il tint Conſeil le lendemain, & pendant tout le cours du mal, qui dura plus de cinq ſemaines, il ne ceſſa de travailler & de donner ſes ordres comme en pleine ſanté. Tant qu'il fut en danger, tout le Roïaume fit des vœux ; on voïoit l'Artiſan ſe dérober à ſon tra-

En Decembre 1686.

vail pour accourir dans les Egliſes qui ne déſempliſſoient point pendant toute la journée. Le monde y venoit en foule demander à Dieu la ſanté du Roy. Lors qu'elle fut rétablie, chacun à l'envi voulut ſignaler ſa joïe ; ce ne furent que réjoüiſſances, & le zele fut porté ſi loin, qu'il falut y donner des bornes ; mais autant que ſa convaleſcence étoit agréable à ſes peuples, autant ſurprit-elle ſes jaloux & ſes Ennemis. Il y avoit plus d'un an, que le Prince d'Orange, les Miniſtres de l'Empereur, & le Duc de Neubourg, Prince des plus habiles, vif, entreprenant, toûjours attentif à ſes interêts, cabaloient de tous les côtez, principalement en Eſpagne & en Allemagne, pour animer ces Princes à ſe liguer contre le Roy, excitant la crainte des

MOTIFS QUI L'OBLIENT A EPRENDRE ES ARMES.

uns, allumant par leurs artifices la jalouſie des autres, & leur repreſentant à tous, que le Traité de Ratiſbonne ne leur étoit pas moins honteux, que celui de Nimegue ; Qu'il faloit reprendre les Armes pour recouvrer, s'il ſe pouvoit, leur réputation & leurs pertes ; Qu'une Guerre ouverte étoit plus à ſouhaiter qu'une Paix pleine de défiance ; Que les forces de la France conſiſtant principalement en la perſonne du Roy, le temps étoit favorable ; la ſanté de ce Prince étant ſi foible & ſi caduque, qu'il ne ſeroit plus en état de monter à cheval, ni d'animer par ſa preſence l'exécution de ſes deſſeins. A force d'intrigues & de mouvemens, il ſe fit à Auſbourg une Ligue contre la France entre l'Empereur, le Roy d'Eſpagne, les Etats Généraux des Provinces-Unies,

Tréve ſignée à Ratiſbonne en Août 1684.

La Ligue d'Auſbourg en Juillet 1686.

l'Electeur Palatin, ceux de Saxe & de Brandebourg, beaucoup de Catholiques, & généralement tous les Proteſtans d'Allemagne. Depuis la priſe de Luxembourg & la concluſion de la Tréve, toute l'inclination du Roy avoit été de maintenir le repos de la Chrêtienté; il avoit vû tranquillement l'Empereur gagner des Batailles, conquerir un Roïaume, ſans faire aucun mouvement, qui pût empêcher ce Prince de pouſſer ſes conquêtes & de ruïner l'Empire Ottoman, qui paroiſſoit en ce temps-là ſur le point de ſa décadence; & quoique la conduite du Duc de Neubourg dût attirer dans ſes Etats les armes Françoiſes, le Roy avoit mieux aimé ſuſpendre ſon reſſentiment, que d'interrompre le progrés des Armées Chrêtiennes en Hongrie, par une diverſion

diverſion ſur le Rhin. L'Electeur Palatin étant mort ſans enfans, la Ducheſſe d'Orleans, ſa Sœur & ſon heritiere, demanda au Duc de Neubourg, qui avoit ſuccedé à l'Electorat, les meubles de la ſucceſſion, les biens allodiaux, & tous les Fiefs héreditaires. Le nouvel Electeur conſentoit à rendre les meubles, mais il s'étoit emparé du reſte. Pour en tirer raiſon, le Duc d'Orleans fut obligé de demander des Troupes au Roy pour ſe mettre en poſſeſſion des Fiefs échus à la Ducheſſe. L'occaſion étoit belle pour châtier le Palatin ; cependant le Roy qui ne ſongeoit alors qu'à l'affermiſſement de la tranquillité publique, empêcha que le Duc, ſon Frere, ne pourſuivît ſes droits par la voïe des Armes, & l'engagea à ſe ſoumettre à la déciſion du Pape.

Differend pour la ſucceſſion Palatine.

Philippe de France, Duc d'Orleans, fut marié en premieres nôces à Henriette-Anne d'Angleterre, Fille de Charles I. Roy de la Grande Bretagne ; & en ſecondes nôces à Charlotte-Elizabeth de Baviere, Fille de l'Electeur Palatin.

Les Auteurs de la Ligue imputant à foibleſſe cette condeſcendance, ou au peu de ſanté du Roy, redoublerent leurs intrigues & leur vivacité, à Rome principalement, dans la crainte que le Pape ne revînt de ſes préventions. Les conquêtes de Hongrie faiſant alors ſa paſſion, il voïoit agréablement que le Roy par modération n'avoit point voulu les troubler, & il ne pouvoit être inſenſible au témoignage de confiance que le Roy lui avoit donné, en le choiſiſſant pour Arbitre de la ſucceſſion Palatine; mais les Miniſtres de l'Empereur ſçurent étouffer ces ſentimens, & l'engagerent tellement dans leurs vûës & leurs intereſts, qu'il ne cherchoit qu'une occaſion ou un prétexte d'éclater, quand il crut l'avoir rencontré dans la franchiſe des Quartiers. On

doit reſpecter la Maiſon des Ambaſſadeurs, puiſque c'eſt moins la leur, que le Palais des Rois & des Princes qu'ils repreſentent ; & c'eſt par cette raiſon que ſelon le droit des Gens, ces Maiſons ſont inviolables. Comme ordinairement les Ambaſſadeurs des Couronnes ont à Rome une grande ſuite, leurs Palais étant trop petits, ils logeoient de leurs Domeſtiques dans les maiſons des environs, qui alors étoient regardées à cauſe de la Sauve-garde, comme faiſant partie du Palais de l'Ambaſſadeur. Par reſpect pour lui, les Officiers de la Juſtice n'oſoient y faire de fonctions : on y étoit en ſûreté, mais les gens de l'Ambaſſadeur, & quelquefois lui-même n'uſant pas bien de ces franchiſes, les Papes avoient défendu, ſous de griéves peines, de s'y refugier, &

Differen pour la fra chiſe du P lais des An baſſadeurs Rome.

aux Juges de les tolerer: Cependant elles ſubſiſtoient encore quand Innocent XI. entreprit de les abolir. Aprés la mort du Duc d'Eſtrées, Ambaſſadeur du Roy à Rome, le Pape pour les ſupprimer excommunia par une Bulle ceux qui voudroient s'y maintenir, & les debiteurs ou coupables qui y chercheroient un refuge. La peine parut trop forte. Si cette cenſure ne doit être fulminée que pour des crimes énormes, où eſt, diſoit-on, celui d'un malheureux qui ſe jette dans un azile pour y ſauver ſa vie ou ſa liberté ? En conſéquence de cette Bulle, le Marquis de Lavardin, qui avoit ſuccedé au Duc, aïant communié & aſſiſté aux ſaints Offices dans la Paroiſſe de Saint-Loüis, le Cardinal Vicaire interdit cette Egliſe dés le lendemain, ſuppoſant que

François-Annibal, Duc d'Eſtrées, Pair de France, frere du Cardinal.

Henry-Charles de Beaumanoir, Marquis de Lavardin.

La Nuit de Noël 1686.

l'Ambaſſadeur étoit tombé notoirement dans les cenſures de la Bulle. Cet interdit dura deux mois, au bout deſquels il fut levé, ſans que l'Ambaſſadeur eût fait aucune ſatisfaction, ni témoigné de repentir. Comme depuis ſon arrivée il n'avoit point eu d'Audience, on ne ſçavoit ſi ce Miniſtre s'étoit mis en poſſeſſion de la franchiſe du Quartier, ou pour s'y maintenir, ou pour la remettre. Il en avoit uſé de maniere à faire croire, qu'il avoit ordre d'y renoncer, aïant chaſſé de ſon Quartier tous gens ſuſpects, & défendu avec rigueur d'y donner retraite à aucun. Perſonne ne l'avoit vu de la part du Pape, ni ne lui avoit notifié la Bulle contre les Franchiſes, quoi qu'elle eût été publiée long-temps avant qu'il arrivât; ainſi quand ſon caractere ne l'auroit pas mis à cou-

vert de toutes cenſures, il é toit difficile de montrer, qu'il y fût tombé. Le Pape cependant fut toûjours infléxible à lui refuſer audience, & quelques inſtances que ſçut faire l'Ambaſſadeur, il ne put jamais l'obtenir.

Les Alliez triomphoient de la diſpoſition du Pape, & s'en ſervant utilement pour gagner quelques Catholiques qui balançoient encore à entrer dans la Ligue, ils s'appliquerent à la groſſir & à la rendre ſi puiſſante, qu'elle pût accabler la France. L'Electeur Palatin preſſoit l'Empereur ſon Gendre, de conclurre avec la Porte, & de ſacrifier une partie de ſes conquêtes pour venir fondre ſur le Rhin. Les Turcs juſques-alors avoient demandé la Paix pour ſe remettre de l'agitation & des troubles que les diviſions avoient cauſé dans leur Empi-

L'Empereur avoit épouſé en troiſiémes nôces la Princeſſe Marie-Magdelaine de Neubourg.

re; mais le trop grand empreſſement des Miniſtres de l'Empereur leur fit prendre courage, & la réſolution de ne point faire de Traité, que ſous de bonnes conditions. La Paix eſt un ſi grand bien qu'on doit toûjours la ſouhaiter; mais ſouvent il eſt dangereux d'en précipiter le deſir. Pendant ces pour-parlers, les Alliez travailloient à ſe fortifier ſur le Rhin, en plaçant à Cologne un Electeur de confiance, qui leur livrât ſes Places & paſſage, quand ils le voudroient. L'Archevêque étoit ſi caſſé, que ne pouvant vivre longtemps, il agréa que le Chapitre lui choisît un Coadjuteur. L'Electeur Palatin, toûjours attentif à profiter des conjonctures, ſouhaitoit avec paſſion une Place de cette importance pour un des Princes ſes Enfans. S'il avoit pû ſe ren-

Affaires de Cologne en 1688.

dre Maître de ce ſecond Electorat, il n'y avoit plus rien au deſſus de ſes eſpérances; & quelque liaiſon qu'il eût alors avec la Maiſon d'Autriche, peut-être penſoit - il déja à fraïer à ſes Fils un chemin pour la ſupplanter, & pour lui enlever l'Empire, ſi l'occaſion s'en preſentoit : il mit tout en œuvre pour faire un de ſes Enfans Coadjuteur de l'Archevêque. L'Empereur & les Hollandois y épuiſerent leur credit. La Brigue eut ſi peu d'effet, que de vingt-deux Capitulans qui ſe trouverent au Chapitre, dix-neuf donnerent leurs voix au Cardinal de Furſtemberg, Doyen de cette Egliſe, & depuis fort long-temps Premier Miniſtre de l'Archevêque. Le mérite du Cardinal, ſon âge, ſon expérience, ſes ſervices paſſez, ceux qu'on devoit

Guillaume-
ɔon de Fur-
ɪmberg,
ardinal E-
que de
raſbourg.

voit en eſperer, la recommandation du Roy, & celle de leur Archevêque, avoient déterminé les Chanoines à le préférer. Toutes ces raiſons ne purent perſuader le Pape ; & quelques efforts qu'ils purent faire pour ſurmonter ſa réſiſtance, il ne voulut jamais confirmer cette Poſtulation, quoi qu'elle fût revêtuë de toutes les formes, & qu'elle dût affermir la Paix. Le Roy de ſon côté écrivit au Pape une Lettre de ſa propre main. La Lettre fut portée par un homme affidé. L'Envoïé la montra aux Miniſtres de Sa Sainteté, & ſans leur découvrir ſes ordres, leur fit connoître qu'il en avoit dont le Pape ſeroit content ; mais à quoi ne ſe portent point les hommes les plus ſages, quand ils ne croïent que leurs lumieres? Quelque choſe qu'on pût dire au Pape ſur les ſui-

tes de ce refus, jamais il ne voulut voir ni la Lettre ni l'Envoïé. Sur ces entrefaites, l'Archevêque étant mort, les Alliez changerent de vûë, & donnerent pour concurrent au Cardinal de Furſtemberg, le Prince Clement de Baviere; C'étoit un jeune Prince de grande eſperance; mais comme il n'avoit alors que dix ſept ans, & que d'ailleurs il n'étoit point Chanoine de Cologne, il falut que le Pape, oubliant en cette occaſion ſon ancienne rigidité, & celle des Canons, lui accordât une Diſpenſe pour être élû Archevêque de cette Egliſe. La Ligue, ce Bref en main, emploïa tous les artifices, offres, promeſſes, menaces, tout fut mis en uſage; l'Envoïé de l'Empereur dit aux Chanoines en plein Chapitre, & en preſence du Cardinal, que ſi le ſort tom-

Le Prince Clement, Frere de Maximilien II. du nom, aujourd hui Electeur & Duc de Baviere.

oit ſur lui, on les dépoüille-
oit de leurs Privileges. Mal-
ré ces violences, quatorze
emeurent fermes, & il n'y en
ut que neuf, qui donnerent
eur ſuffrage au Prince Cle-
nent. L'affaire portée à Rome,
hacun des deux Concurrens,
les Princes qui les ap-
uïoient, emploïerent tout leur
rédit pour obtenir des Bul-
es de confirmation. Il y eut
ne Congregation pour exa-
niner tous les Actes. Une cau-
e de cette importance, &
ans une conjoncture auſſi dé-
icate, n'avoit garde de ſe ter-
niner par les formalitez du
Droit, mais par des vuës ſu-
érieures. Les Ennemis de la
rance repreſentoient au Pape,
ue ce ſeroit livrer au Roy
Cologne & l'Electorat, que
e faire le Cardinal Archevê-
ue de cette Egliſe : Que le
Roy Maître de Cologne, le

ſeroit en fort peu de temps, non ſeulement des Païs-Bas, mais même encore de l'Empire ; Cologne étant une porte pour y entrer quand il voudroit, & pour en aſſujettir les Princes. Il n'étoit pas beſoin que ces Emiſſaires fiſſent de grands efforts pour allarmer le Pape, il n'étoit que trop diſpoſé à exclure le Cardinal, ſoit par reſſentiment ou par prévention, ſoit dans la crainte d'augmenter la puiſſance du Roy ; ainſi le Prince de dix-ſept ans l'emporta ſur le Cardinal, au jugement du même Pape qui lui avoit donné la Pourpre. Alors le Roy aïant épuiſé tous les moïens imaginables pour conſerver la Paix, prit enfin la réſolution de rompre avec le Pape, en conſervant pour le Saint-Siége tout le reſpect qui lui eſt dû, & de porter plûtôt la Guerre dans

Le Roy reprend les armes en 1688.

les Etats des Ennemis, que de l'attendre dans les ſiens. Pour détourner l'orage dont le Pape le menaçoit, le Roy fit interjetter par ſon Procureur-Général un Appel au futur Concile, des Griefs qu'on avoit reçus, & de ceux que l'on pouvoit craindre de la partialité du Pape. Cette ſorte d'appel, quand il eſt bien fondé, rendant nulles de Droit toutes les cenſures qu'on fulmine au préjudice de cet Acte, le Roy ne pouvoit trouver un plus ſage temperament pour ôter au Pape ou la volonté de lui nuire, ou les moïens d'exécuter cette mauvaiſe volonté. Il publia en même temps les raiſons qui l'avoient contraint à reprendre les armes ; & comme ſon deſſein étoit moins d'attaquer que de ſe défendre, ce Manifeſte avoit plus l'air d'un Projet de nouvelle Paix, que En Septembre 1688.

d'une Déclaration de Guerre. Le Roy conſentoit de terminer à l'amiable les differends qu'il y avoit ſur la ſucceſſion Palatine ; il offroit de raſer Fribourg, & de démolir Philiſbourg, dont il alloit ſe rendre Maître ; pourvû que de leur côté l'Empereur & l'Empire conſentiſſent à convertir le Traité de Tréve en Traité de Paix, & qu'ils laiſſaſſent en repos le Cardinal de Furſtemberg & les Chanoines de Cologne joüir de leurs droits & privileges. Pour appuïer ces conditions du ſecours des armes, il fit avancer des Troupes aux environs de Philiſbourg : Le Dauphin l'aſſiégea le 6. d'Octobre. Quoique ce fût la premiere fois que ce Prince eût commandé, il fit voir dans cette Campagne, qui ne dura que ſix ſemaines, tant de conduite & tant de valeur, qu'il s'acquit l'eſtime

Il fait prendre Philiſbourg en 1688.

des Troupes. La ſaiſon avancée, les pluïes continuelles, & des Marais impraticables, rendoient ce Siége difficile. Le Gouverneur ſe défendit en homme de teſte & de cœur; mais n'eſperant point de ſecours, & ne pouvant plus réſiſter à la fureur des Bombes, ni à la vigueur des attaques, il fit ſa compoſition le 29. d'Octobre; & le premier du mois ſuivant, le Dauphin célébra le jour de ſa naiſſance par ſon entrée dans cette Place. Pendant le Siége de Philiſbourg, le Roy n'avoit pas laiſſé de faire encore négocier, dans l'eſpérance que ces éclairs feroient craindre aux Confédérez la foudre qui les menaçoit. Ces démarches furent inutiles, & le Roy ne pouvant s'attendre qu'à ſoûtenir une longue Guerre, le Dauphin, par ſon ordre, acheva la con-

Conquête du Palatinat en 1688.

quête de tout le Palatinat, par la priſe des Forteresſes de Manheim & de Frankendal, pendant que des détachemens s'emparerent de Spire, de Maïence, de Tréves & de Wormes, pour contraindre les Ennemis à accepter la Paix, ou pour les réduire à s'épuiſer d'hommes & d'argent, à reprendre leurs propres Places, qui ne couterent au Roy que la peine de s'en ſaiſir.

Fin du quatriéme Livre.

ESSAI
DE L'HISTOIRE
DU REGNE
DE
LOUIS LE GRAND.

LIVRE CINQUIE'ME.

CEs premieres Conquêtes répandirent l'allarme dans toute l'Allemagne ; mais loin d'abbattre le courage, elles le releverent, & chaque Cercle en particulier apprehendant le voiſinage d'une ſi terrible Puiſſance, offrit de lever des Troupes, ſans diſputer à l'ordinaire ſur le plus ou le moins que chacun doit fournir pour ſon contingent. Tous les Princes en général, tous les Electeurs ſe déclarerent contre le Roy, juſqu'au Duc de Ba-

Toute l'Allemagne ſe déclare contre le Roy.

viere, quoi que ſa Sœur eût eu l'honneur d'épouſer le Dauphin. Le Duc s'étoit ſignalé dans la guerre de Hongrie ; il vouloit maintenir ſon Frere dans l'Archevêché de Cologne. On le flattoit de la ſucceſſion d'Eſpagne. Ses liaiſons étoient ſi fortes, que quoi que juſques-alors l'interêt de ſa Maiſon eût été de balancer le crédit ſuperieur de la Maiſon d'Autriche, le Duc devint un des Chefs les plus attachez à la Ligue. Il eſt ſi difficile que ce grand nombre de Souverains qui dominent en Allemagne, n'aïent tous qu'un même interêt, ou ſe trouvent de même avis, que de long-temps on ne les avoit vû réünis, moins encore pour épouſer la querelle de l'Empereur, la maxime fondamentale de la liberté de l'Empire étant toujours de prévenir, bien loin de favoriſer les deſ-

ſeins & l'accroiſſement de la puiſſance de ſon Chef. On avoit peine à comprendre que ces Princes euſſent tant d'ardeur à ſe ruïner eux-mêmes dans une Guerre, dont le profit ſeroit tout entier pour lui, & à ſe mettre dans l'impuiſſance de reſiſter quand le temps & les conjonctures feroient naître dans la ſuite le deſir de les attaquer. Quelques Troupes que pût fournir toute l'Allemagne jointe enſemble, l'Empereur & l'Empire ne ſe croïant pas aſſez forts pour pouvoir, ſans ſecours, reſiſter aux forces du Roy, écrivirent à tous les Princes, juſqu'au Roy de Pologne ; & à ces autres Potentats, ſi fort confinez dans le Nord, qu'ils n'ont preſque point de part aux évenemens de la belle Europe. Les Suiſſes furent vivement ſollicitez, ou d'entrer dans la Ligue, ou du moins de livrer

paſſage. Quelques offres & quelques ménaces que l'on pût faire aux Cantons, ils réſolurent de garder cette Neutralité exacte qui fait venir chez eux l'argent de tous les côtez, & qui les fait conſiderer des plus redoutables Puiſſances. De tous les Princes d'Italie, quoique ſecretement ils deſiraſſent tous de voir diminuer la grandeur du Roy, pas un ne ſe déclara hors le Duc de Savoïe. * La gloire de ſe voir à la teſte d'une grande Armée, que la Ligue promettoit de lui entretenir, l'eſpérance d'attirer chez lui l'argent de Hollande & d'Angleterre, & d'en avoir en abondance, l'envie d'éclater & de ſe faire conſidérer ; la part qu'on lui promettoit au debris de la Monarchie, ſi la Ligue venoit à bout de ſes magnifiques deſſeins ; tous ces mo-

Victor-é II. Duc Savoïe, ſe t aux Al-

tifs éblouïrent ſi fort le Duc, qu'il ſe joignit aux Alliez, quelque temperament que le Roy lui fiſt propoſer, du moins pour demeurer neutre. La Guerre de Piedmont coûte de ſi grands frais, à faire traîner du Canon, à faire porter ſur des Mulets des vivres & des munitions à travers des chemins affreux, & les Troupes ont tant de mal à paſſer & à repaſſer les Monts, que rien n'étoit plus favorable aux Alliez que d'avoir pû par leurs intrigues ſuſciter une Guerre au Roy dans un endroit ſi incommode. Le Roïaume d'ailleurs étoit preſque ouvert de ce côté-là, l'intereſt qu'avoit la Savoïe d'être bien avec la France, la liaiſon étroite qu'il y avoit entre les deux Cours, la réputation du Roy, la crainte de ſes forces, aïant été par le paſſé un rempart plus que ſuffiſant pour mettre cet-

te frontiere en ſûreté ; cependant quoique les Alliez ſe flataſſent de percer par-là juſques dans le cœur du Roïaume, leur eſpérance principale étoit moins dans cette irruption, que dans le changement, qu'ils attendoient en Angleterre, & qui arriva en effet, lorſque l'on y penſoit le moins. Autant que le climat eſt orageux en Angleterre, autant le Gouvernement eſt-il ſujet en ce Roïaume à des révolutions, qui pour être frequentes n'en ſont pas moins étranges. Cette diverſité de Sectes & de Religions qu'on y tolere depuis le Schiſme, eſt une ſource intariſſable de troubles & de diviſions, qui ont penſé plus d'une fois renverſer cette Monarchie. Quoique Jacques II. n'étant encore que Duc d'Yorck, eût été preſque declaré par une des Chambres du Parlement

Révolution Angleterre r la fin de 88.

exclus du Trône d'Angleterre, ce Prince y étoit monté avec acclamation, faiſant profeſſion ouverte de la Religion Romaine. Cette noble fierté de ne point maſquer ſa Religion, raſſura ſes Peuples, & leur fit croire que ſa parole ſeroit une ſauve-garde & un aſile inviolable pour les franchiſes du Païs. Cette confiance ne dura pas long-temps : le zele de ce Prince à avancer les Catholiques, & les bruits que les Factieux répandirent de tous côtez, que ſon deſſein étoit de renverſer les Loix, pour élever ſur leur ruïne un pouvoir arbitraire, aïant allarmé les peuples ; ſur ces fauſſes terreurs il ſe fit un Parti, où les Chefs des Communes, & preſque tous les Grands entrerent ſi ſecretement, qu'ils demanderent aux Hollandois, & en obtinrent du ſecours, ſans qu'on en eût

rien découvert que quelques mois avant la deſcente du Prince d'Orange. La trame fut ſi bien conduite, & l'agitation des eſprits étoit ſi grande en Angleterre, que quand ce Prince y arriva à la teſte de vingt mille hommes, la Nobleſſe & les Peuples allerent au devant de lui, les Villes ouvrirent leurs portes, les Armées de terre & de mer ſe déclarerent en ſa faveur, & abandonnerent leur Roy, qui pour ſauver ſa vie ou ſa liberté, fut contraint de s'enfuir en France. Terrible exemple de l'inſtabilité des grandeurs du monde ! Si ce Prince avoit accepté les offres du Roy, cette conſpiration eût apparemment échoüé, le Roy lui aïant offert auſſi-tôt qu'on en eut avis, ou de faire paſſer à ſon ſecours une Armée de François, ou d'attaquer les Hollandois

Hollandois pour prévenir leur entrepriſe. Le Roy d'Angleterre ſe croïoit ſi ſûr de ſa Flotte, & ſon Armée de terre étoit ſi fort ſupérieure aux Troupes de Hollande, qu'il ne ſe perſuada que trop tard, que le Prince d'Orange pouvoit réuſſir. Ce Prince étant Neveu & Gendre du Roy d'Angleterre, eût dû, ce ſemble, le ſecourir s'il avoit été attaqué, bien loin de ſe mettre à la teſte des Factieux. Mais ſur quoi ne l'emporte point l'eſpérance d'une Couronne! Ambitieux de regner, mais ambitieux avec conduite, il ſçut ſi bien tout diſpoſer, que les Anglois de leur côté témoignerent plus d'empreſſement à l'élever ſur le Thrône, qu'en apparence il n'en avoit à y monter. Les Princes doivent avoir de l'amour pour la gloire, parce qu'on mépriſe

les vertus quand on mépriſe leur récompenſe ; mais cette ſoif de gloire ne doit pas être inſatiable, ni leur faire ſacrifier les loix du ſang & de la juſtice. Aprés la fuite du Roy Jacques, le Thrône d'Angleterre fut declaré vacant, le Prince d'Orange fut couronné & reconnu Roy legitime, non ſeulement par les Anglois & par les Princes Proteſtans, mais même par le Roy d'Eſpagne, par l'Empereur, par les Electeurs, & généralement par ceux des Princes Catholiques, qui étoient entrez dans la Ligue. Comme les Alliez s'étoient toûjours imaginé que le Roy d'Angleterre pouvoit, en ſe declarant, ou faire pancher la balance, ou du moins la tenir égale, ils ſe crurent alors dans une pleine proſperité, & publierent que le Roy pourroit à peine ſoûtenir une ou

deux Campagnes, quand le Prince d'Orange joindroit aux forces de la Ligue celles de trois Roïaumes : ils ſe repreſentoient la France proche de ſa ruïne, aſſiégée par mer & par terre, & ſuccombante ſous l'effort de cinq ou ſix Armées, qui devoient dans le même temps l'envahir de tous les côtez ; cependant les Alliez, à l'ordinaire, ne triompherent qu'en idée, & tout ce pompeux appareil d'Armées de terre & de mer, de Traitez, d'Aſſemblées de tant de Princes Confédérez, n'a abouti depuis neuf ans, qu'à perdre ſix grandes Batailles, & leurs Places les plus importantes, ſans avoir entamé le Roïaume ni ſes conquêtes, & ſans avoir rien entrepris, du moins de conſiderable, que d'aſſiéger trois de leurs Villes, dont le Roy ne s'étoit ſaiſi que

pour uſer toutes leurs forces à les reprendre.

CAMPAGNE DE 1689.

La révolution d'Angleterre augmentoit tellement la conſideration & la puiſſance de la Ligue, qu'elle auroit effraïé tout autre que le Roy ; mais ſon activité & ſa vigilance le mettant au deſſus de tout embarras, cette fâcheuſe conjoncture ne ſervit qu'à lui procurer une nouvelle gloire : il reçut le Roy d'Angleterre avec une généroſité ſans égale, faiſant rendre à ce Prince & à la Reine ſon Epouſe, tous les honneurs imaginables, leur donnant un train magnifique, les prévenant avec plaiſir ſur tout ce qu'ils pouvoient deſirer, & ne cherchant de jour en jour que de nouveaux moïens de les conſoler. Une partie de l'Irlande étant demeurée fidelle, le Roy, ſans perdre de temps, y fit paſſer des provi-

Le Roy envoye du ſecours en Irlande, en Mars 1689. Il part le 14 Mars 90.

ſions, des armes, & de bonnes Troupes, à la tête deſquelles ſe mit le Roy d'Angleterre. Ce Prince y fit quelque progrés, les Rebelles en firent ſur lui, ſans qu'il y eût de part ni d'autre rien de déciſif. Cette premiere Campagne fut ſterile en évenemens, le Prince d'Orange de ſon côté n'aïant ſongé qu'à s'affermir, & le Roy étant réſolu de ſe tenir d'abord ſur la défenſive, pour être en état d'envoïer en Irlande des ſecours plus conſidérables, & pour laiſſer évanoüir le premier feu des Ennemis. Parmi des gens d'inclination & d'intereſt ſi differens, la Guerre ſe fait toujours avec moins d'ardeur qu'on ne l'entreprend, & les alliances les plus fortes ſe rompent ordinairement avec la même facilité que l'on les contracte. Du côté des Alpes il n'y avoit point d'Armée ſur pied.

Le Duc de Noailles* prit Campredon en Catalogne ; c'étoit pour le démolir. Les Armées de Flandre ne firent que ſe regarder, ſans aucune eſcarmouche, & ſans autre action que l'aſſaut donné à Valcourt, petite Ville ſans défenſe, que le Marêchal d'Humieres voulut emporter d'emblée, quoi qu'il n'y eût point de bréche ; & quoi que les Ennemis qu'il avoit pouſſez juſques-là, aprés les avoir chaſſez des hauteurs voiſines, fuſſent les maîtres d'une porte par où, de moment à autre, ils envoïoient des Troupes fraîches. Le Marêchal fut repouſſé : il y eut en cette occaſion quatre à cinq cens tuez ou bleſſez, parmi leſquels il y avoit trente ou quarante Officiers, & quantité de braves hommes qui valoient mieux qu'une Bicoque. Le Marêchal fut trompé par ſes Eſpions. Du

* Anne-Jule de Noailles, Duc & Pair, Marêchal de France en 1693. frere de Loüis-Antoine, Archevêque de Paris, auſſi Duc & Pair.

Echec reçu à Valcourt en Août.

Jacques-Henry de Durasfort, Duc & Pair, Marêchal de

côté du Rhin, les Alliez avoient en trois corps, plus de ſoixante & dix mille hommes commandez en chef par le Prince Charles de Lorraine, & par les Electeurs de Baviere, de Saxe & de Brandebourg. Pour les empêcher d'avancer & de prendre des quartiers d'hyver dans le voiſinage de nos Frontiéres, on fut contraint de ravager le Wittemberg & le Palatinat, & de tout déſoler juſques à Straſbourg. On brûla Spire & Wormes : on démolit les autres Places dont on s'étoit ſaiſi l'année précedente, à la reſerve de Maïence, de Bonne, de Philiſbourg & de Keiſervert, petite Ville peu fortifiée ſur le Rhin, que l'Electeur de Brandebourg emporta en quatre ou cinq jours. Maïence fut aſſiégée par le Prince Charles de Lorraine, & par les Electeurs de Bavie-

France en 1675. commandoit les Troupes du Roy en Allemagne.

Frederic II. du nom, Electeur de Brandebourg, qui avoit ſuccedé à Frederic Guillaume, ſon pere, mort en May 1688.

Siége de Maïence.

re & de Saxe, qui le joignirent à ce Siége. La Place étoit ſi peu de choſe, quand l'Electeur reçut Garniſon Françoiſe, qu'avec toute la diligence d'un fort grand nombre d'Ouvriers, à peine dans le peu de temps que l'on eut à la fortifier, y pût-on faire de bons dehors. Sa principale force conſiſtoit dans la Garniſon de huit à neuf mille hommes, tous réſolus à ſe défendre juſques aux dernieres extrêmitez. Si l'attaque fut vigoureuſe, on n'avoit point de ſouvenir d'une réſiſtance plus vive. En quarante-huit jours de tranchée ouverte, les aſſiégeans n'avoient encore qu'un petit logement ſur l'angle ſaillant de la contreſcarpe. Les aſſiégez faiſoient leurs ſorties en plein midi, Enſeignes déploïées, tambour batant, quelquefois quatre en un jour, & à deux

à deux heures l'une de l'autre: il ſortoit deux à trois mille hommes, qui donnoient des batailles, tailloient tout en piéces, encloüoient le canon, combloient les travaux, & pouſſoient l'ennemi ſi loin, qu'ils poſterent une fois leur grand'-garde de Cavalerie, où avoit commencé l'ouverture de la tranchée. Une ſi fiere défenſe, qui traînoit le Siége en longüeur, deſeſperant les Alliez, ils réſolurent de donner un aſſaut général, & d'emporter la contreſcarpe, quelque monde qu'il en pût coûter. Toutes leurs batteries commencerent à tirer dés la pointe du jour, & ne ceſſerent point juſques à ce que le jet des Bombes eût marqué l'heure de l'attaque. Dés les premiers momens la terre fut jonchée de morts. Le Canon des aſſiégez, leurs Grenades & leurs

Bombes, le feu de leur mouſquerie, & ptincipalement l'épée de ces vaillans hommes, firent un carnage épouvantable. Cette journée coûta quatre mille hommes aux Ennemis, & ce ne fut qu'aprés cinq heures de combat, que le grand nombre l'emportant ſur des gens las & fatiguez, les Alliez eurent l'avantage, & ſe rendirent maîtres de la contreſcarpe. Les Aſſiégez vouloient tenter le lendemain de la reprendre avec leur ſeule épée (les Bombes avoient fait ſauter ce qui reſtoit de poudre dans les Magaſins ;) mais le Gouverneur * ne voulut pas ſacrifier de ſi bonnes Troupes. Il battit la chamade, & les Alliez ſe crurent heureux d'accorder à la Garniſon de ſortir de la Place Enſeignes déploïées, avec ſix piéces de Canon. Pendant le Siége de

* Nicolas-Chalon du Blé, Marquis d'Uxelles.

Maïence, l'Electeur de Brandebourg s'étoit approché de Bonne. Il l'avoit canonnée l'eſpace de plus de deux mois avec cent piéces de Canon, & ruïné à force de Bombes les maiſons de la Ville, & une partie des dehors. La réſiſtance y fut encore plus vigoureuſe qu'à Maïence. Les Aſſiégez penſerent prendre priſonnier l'Electeur lui-même. Tout plioit devant eux, & quoique le Prince de Lorraine fût accouru au ſecours avec un puiſſant renfort pour aſſiéger la Place en forme, le brave Asfeld ne la rendit qu'un mois aprés, n'aïant plus dehors ni maiſons, ni vivres, ni munitions, ni d'endroit où ſe retirer. Ces deux entrepriſes coûterent vingt mille hommes aux Ennemis, le reſte de leur Armée fut ſi fatigué, qu'ils s'en retournerent chez eux dés le

Siége de Bonne.

.....Bidal, Baron d'Asfeld.

mois d'Octobre y prendre des quartiers d'hyver.

CAMPAGNE DE 1690.

La valeur des François avoit ſi fort brillé dans la défenſe de ces Places, que les Alliez eux-mêmes, commencerent à deſeſperer du ſuccés de la Ligue, comptant pour de grandes pertes, des conquêtes achetées ſi cher. Leur ſurpriſe fut bien plus grande la Campagne ſuivante, pendant laquelle le Roy fut victorieux de tous côtez. La Ligue avoit en Flandre quarante mille hommes [illegible]te de ſes Troupes, commandez par le Comte de Valdec, vieux Général, & fort eſtimé parmi eux. Le Marêchal de Luxembourg qui commandoit l'Armée de France, en avoit à peu prés autant, quand par ordre du Roy il attaqua les Ennemis en plein midi. Ils ſe preparerent au combat avec beaucoup de vigueur, l'Infanterie poſtée

Victoire de Fleurus le premier de Juillet.

dans le centre, la Cavalerie ſur les aîles. Leur feu fut prodigieux, leur Canon chargé à cartouche fit ravage pendant une heure, ce fut leur plus grand effort. Leur droite fut renverſée du premier choc, la gauche ne le put être qu'au ſecond. Leur Cavalerie lâcha le pied, l'Infanterie ſe r'allia juſques à trois fois; à la quatriéme une partie fut taillée en piéces, le reſte ſe ſauva dans les bois voiſins. La perte des Ennemis fut de ſix mille tuez ſur la place, & de cinq mille bleſſez. On fit prés de huit mille priſonniers, parmi leſquels il y avoit neuf cens Officiers. On leur prit encore quarante-neuf piéces de Canon, quatre-vingt-douze Etendarts, huit paires de Tymbales, & cent cinquante Chariots chargez de toutes ſortes de munitions. Il y eut de nôtre côté trois mille hom-

mes tuez ou bleſſez, parmi leſquels on regreta des gens de mérite. Aprés la bataille, l'Electeur de Brandebourg vint joindre le débris de l'Armée des Alliez, mais ils n'entreprirent autre choſe le reſte de cette Campagne, que de piller la Flandre, qui devint la proïe de l'Ami & de l'Ennemi. Dix jours aprés cette Victoire, l'Armée Navale du Roy en remporta une autre ſur les Flottes de Hollande & d'Angleterre jointes enſemble. Il n'y avoit dans les Ports de France ſous le Regne d'Henry IV. pas une Galere ni Vaiſſeau. Loüis XIII. commença à prendre ſoin de la Marine ; ce ne fut ſous ce Prince qu'un établiſſement naiſſant ; & quelque dépenſe qu'eût fait le Roy dés les commencemens du Regne pour attirer de tous côtez des Matelots & des Officiers, ſa puiſſance

Victoire remportée ſur les Armées Navales d'Angleterre & de Hollande.

ſur mer fut long-tems inferieure à celle du Roy d'Angleterre ou des Hollandois; mais depuis la derniere Guerre il s'étoit ſi fort appliqué à faire conſtruire des Vaiſſeaux, à nettoïer ſes Ports, à les rendre capables d'y tenir une Armée Navale, à y avoir des Magaſins de toutes choſes neceſſaires pour l'équippement d'une Flotte, que ſans compter trente Galeres qu'il a toujours entretenuës ſur la Mer Mediterranée, il avoit ſur l'Ocean en 1690. cent Vaiſſeaux de ligne, ſi bien équippez de tout, qu'un des ſiens en valoit trois des Ennemis. Quand la Flotte de Hollande eut joint celle d'Angleterre, le Roy envoïa ordre au Comte de Tourville d'entrer dans la Manche, & de les combattre. Ce Comte étoit Cadet d'une famille de Normandie, & né preſque ſans autre bien que beaucoup de

En 1681. on enrôlla ſoixante mille Matelots, dont vingt mille ſont emploïez tour à tour au ſervice du Roy, & les quarante mille autres au commerce de ſes Sujets.

Anne-Hilarion de Coſtantin, Comte de Tourville, Vice-Amiral du Levant, Maréchal de France en 1693.

diſpoſition à devenir, comme il a fait, dans un âge peu avancé, un des plus habiles hommes de mer qu'on ait vû en Europe depuis Ruïter & Duqueſne; s'il n'a pas ſurpaſſé, ou du moins égalé ces hommes uniques. Les Ennemis étoient forts de trente Brûlots, d'autant de Frégates, & de quatre-vingt Vaiſſeaux de Guerre. La Flotte du Roy étoit de ſoixante-quinze, de vingt Brûlots, de ſix Frégates, & de vingt Bâtimens de charge. Quoique les Ennemis euſſent le vent depuis ſept jours, ils fuïoient toûjours le combat; mais ne pouvant plus l'éviter ils vinrent enfin ſur nôtre Flotte à la faveur de la marée. Les nôtres les reçurent avec une habileté & une vigueur ſans égale; Tourville & les autres Officiers firent voir dans cette Bataille toute la ſcience

de la Marine. L'action dura ſept heures, & elle ne finit que par la fuite des Ennemis. Une Bombe emporta la poupe d'un Vaiſſeau du Roy. Pas un ne perdit aucun de ſes mâts, ni ne reçut d'autre dommage que des coups de Canon dans le corps du Vaiſſeau. La perte des Ennemis fut au moins de quatre mille hommes. Les Anglois ſouffrirent le moins, s'étant retirez de bonne heure : les Hollandois combattirent comme des lions. On prit un de leurs Vaiſſeaux, de ſoixante piéces de Canon. Un autre fut coulé à fond ; un troiſiéme brûlé, douze de leurs plus grands furent démâtez de tous mâts, & ſi fort mal-traitez, qu'ils furent contraints, deux jours aprés, de les faire ſauter ou couler à fond. Tourville les pourſuivit deux jours durant pour achever de les

défaire ; mais le vent lui fut ſi contraire, qu'ils eurent le temps de ſe ſauver.

Cette diſgrace jetta d'autant plus de trouble parmi les Ennemis, qu'ils s'étoient crû ſuperieurs en équipages & en Vaiſſeaux, & que perſonne juſques-alors n'avoit oſé leur diſputer l'empire de la mer. Le Prince d'Orange rejetta ce malheur ſur ſon Amiral, il fit commencer ſon procés. Les deux Nations ſe plaignirent l'une de l'autre ; mais pendant qu'elles s'imputoient la perte de cette Bataille, les François en gagnerent une autre environ cinq ſemaines aprés. Dés que les Troupes auxiliaires d'Eſpagne & de l'Empereur eurent joint le Duc de Savoïe, il ſe mit en campagne, & aprés quelques mouvemens il vint camper hardiment en vuë de l'Armée du Roy, aïant un

ictoire de
ffarde le
d'Août.

bois à ſa droite, à ſa gauche un marais, & un ruiſſeau devant lui. Les deux Armées étoient égales, celle des Alliez étoit commandée ſous le Duc par leurs meilleurs Officiers. Le Général François ne s'étoit point encore trouvé à la teſte d'une grande Armée : c'étoit le Sieur de Catinat, né d'une famille de Robe, mais devenu par ſes ſervices un des hommes les plus eſtimez qu'il y ait eu dans l'épée depuis tres long-temps. Ce ſage Capitaine, aïant ſondé le marais, fit attaquer par cet endroit pour prendre en flanc les Ennemis. Du premier choc, leur aîle gauche eſt miſe en fuite, la droite ſoûtint plus long-temps, mais elle fut bien-tôt renverſée. Le carnage fut grand, l'Infanterie taillée en piéces. Le Cavalerie en déſordre ſe ſauva au delà du Pô. Toute

Nicolas Catinat Maréchal de France en 1693.

l'Armée ſe débanda, laiſſant aux Vainqueurs le Champ de bataille, toute l'Artillerie, hors une piéce de Canon, qui fut jettée dans la Riviere, quantité de Drapeaux, toutes les munitions, & quatre mille hommes ſur la Place. Du côté des François il n'y eut que quatre cens bleſſez, & cent cinquante hommes de tuez. Le fruit de la Victoire fut la conquête de la Savoïe, qui ſe ſoumit au Roy avec une partie du Piedmont. Saluſſes ouvrit ſes portes le lendemain de la Bataille. Suze Ville & Château ſe rendirent quelque temps aprés, & on fut maître du plat païs juſques au quartier d'hyver. On ne pouvoit ſouhaiter de plus grands ſuccés. Du côté d'Allemagne il n'y eut aucune action. Sur l'avis qu'eurent les Alliez, que le Dauphin paſſoit le Rhin,

ils ſe mirent à couvert du Nécre, & ils ſe retrancherent ſans qu'on pût les forcer ni les attirer au combat ; ainſi rien n'auroit manqué au bonheur de cette Campagne, ſi les Troupes Françoiſes avoient été auſſi heureuſes ſous le Roy d'Angleterre dans ſon expédition d'Irlande. Dés que le Prince d'Orange fût paſſé dans cette Iſle pour achever de la réduire, il donna Bataille vingt jours aprés ſon arrivée. Sept mille François ſoûtinrent toute la furie du combat. La Cavalerie Irlandoiſe y fit auſſi ſon devoir, mais toute l'Infanterie aiant été miſe en déſordre, ce ne fut plus qu'une déroute. Cette défaite jetta tant de fraïeur dans le Païs, que le Roy d'Angleterre, n'y étant plus en ſûreté, repaſſa auſſitôt à Breſt. Le Maréchal Duc de Schomberg, homme cou-

Journée de la Boyne en Irlande en Juillet.

vert de lauriers tant qu'il avoit été au ſervice du Roy, fut tué en cette journée. Son obſtination dans le Calviniſme l'avoit fait ſortir du Roïaume, & il s'étoit donné au Prince d'Orange. Ce Prince fut bleſſé légérement dans la mêlée. Cinq ſemaines aprés, il fit le Siége de Limeric. La Place étoit défenduë par ſix mille François qui s'y retirerent en bon ordre. Le Siége fut pouſſé d'abord avec beaucoup de vigueur, mais le courage des Aſſiégez; les ſecours qu'ils reçurent, la difficulté des fourages, les pluïes & les maladies rebuterent tellement les Troupes du Prince d'Orange, qu'il fut contraint d'abandonner cette entrepriſe. C'étoit le ſeptiéme Siége que les François l'avoient obligé de lever.

Siége de Limeric en Irlande défendu par..... Boiſſeleau François, Capitaine aux Gardes.

Auſſi-tôt que ce Prince fut

retourné en Angleterre, il ſongea à paſſer en Flandre au commencement de l'année ſuivante, & à y envoïer des Troupes. Les Alliez l'avoient menacé de traiter avec la France, s'il ne venoit les ſecourir. Quand il fut à la Haye, l'Electeur de Baviere, celui de Brandebourg, les Landgraves de Heſſe, trois Ducs de la Maiſon de Brunſwic, & plus de trente autres Princes, le Gouverneur des Païs-Bas, l'Envoïé de l'Empereur, ceux d'Eſpagne, des Electeurs, & de Savoïe, tous les Officiers Généraux s'y rendirent en même temps, pour y tenir avec ce Prince le Conſeil général de toute la Ligue. Pendant qu'ils déliberoient, Mons fut inveſti le 15. de Mars ſans qu'ils en euſſent eu de ſoupçon, & le Roy arriva au Camp le 20. ou le 21. A ce coup de foudre,

CAMPAGNE DE 1691.

Mons pris par le Roy 9. d'Avril.

l'Aſſemblée ſe diſſipa. La plûpart de ces Princes ſe retirerent dans leurs Etats, pour n'être pas ſpectateurs de la priſe de cette Place, ou pour faire marcher en hâte des Troupes pour la ſecourir. Mons eſt fortifié par l'art & par la nature : c'eſt une groſſe Ville, bâtie ſur des éminences ; au pied ſont de grands marais : Elle a de bons dehors, & trois foſſez toûjours pleins d'eau par le moïen de ſes écluſes. Il y avoit dans la Place quantité de Canon, des Bourgeois aguerris, cinq à ſix mille hommes de Troupes reglées ; mais le quartier d'hyver n'étant pas encore fini, la plûpart des Officiers n'étoient point à la Garniſon, & quelques efforts qu'ils purent faire pour ſe jetter dans la Place, pas-un ne put y entrer, tant les lignes étoient bien gardées. Lors qu'elles furent

rent achevées, le Canon commença à tirer avec furie. A peine une batterie avoit-elle achevé de faire ſa décharge, qu'une autre ſans interruption commençoit le moment d'aprés. Jamais l'Artillerie n'avoit été ſi bien ſervie. Il y avoit au Camp un million de poudre, vingt-quatre Mortiers, & ſoixante piéces de Canon. On ne voïoit en l'air que Bombes & que Boulets rouges. La Ville étoit toute en feu, & la flamme ſurpaſſoit les plus hauts Clochers. Le Roy étoit nuit & jour dans un continuel mouvement, viſitant la tranchée deux fois tous les jours, animant par ſa vigilance chacun à faire ſon devoir. Les Troupes & les Officiers pouſſerent l'audace ſi loin, que le Roy pour la moderer ſe vit contraint de leur défendre de travailler à découvert, & de

porter, comme ils faiſoient, des faſcines en plein midi, malgré le feu des Aſſiégez, qui fut continuel & toûjours tres-grand. Ce fut preſque leur ſeule défenſe; ils ne firent aucune ſortie. L'ouvrage à corne fut le ſeul qu'ils défendirent avec bravoure, juſques à ce que les Aſſiégeans l'emporterent l'épée à la main, aprés avoir eſſuïé une grêle de Carcaſſes, de Grenades & de Bombes. Les Bourgeois avoient crû d'abord que le Prince d'Orange viendroit enfin à leur ſecours, comme plus d'une fois il les en avoit aſſurez. Ce Prince y accourut, & il s'avança juſques à Hall, qui n'eſt qu'à ſix lieuës de Mons. Il avoit quarante mille hommes; mais ſe croïant beaucoup trop foible pour oſer attaquer le Roy, il reſta dans ſon poſte juſques à la priſe de la Place,

qui dans la crainte d'un aſſaut, ſe rendit par compoſition aprés un Siége de ſeize jours. Mons pris, les Troupes de côté & d'autre r'entrerent en quartier d'hyver. L'Eté ſe paſſa en marches & en campemens ; & quoique les Alliez euſſent menacé dés le Printemps de faire un Siége conſidérable, ils n'aſſiégerent que Beaumont, petite Ville toute ouverte, où il n'y avoit que cent cinquante hommes. Le Prince d'Orange étoit déja à la Haye, preſt de paſſer en Angleterre, quand croïant la Campagne faite, il apprit la nouvelle de la défaite entiere de ſa Cavalerie. Le Marêchal de Luxembourg avoit ſuivi les Alliez, épiant l'occaſion de donner ſur l'Arriere-garde. Le moment arrivé, il alla à eux avec vingt-huit Eſcadrons, à la teſte deſquels étoit la Maiſon du

Combat de Leuze le 18 de Septembre.

Roy : les Ennemis le reçurent en aſſez bonne contenance, poſtez ſur trois lignes, au nombre de ſoixante-quinze Eſcadrons, leur front couvert d'un rideau, & leurs aîles de deux ruiſſeaux. La Maiſon du Roy s'avança ſans tirer, & eſſuïa de douze pas toute leur premiere décharge. Auſſi-tôt aprés, entrant dans ces Eſcadrons le ſabre à la main, elle les pouſſa ſi vivement, qu'elle les renverſa. Des Eſcadrons frais ſe ſuccedant les uns aux autres, le Combat continua avec opiniâtreté, juſques à ce que les Alliez rompus de tous les côtez, ſe retirerent en déſordre, aprés être revenus juſques à quatre fois à la charge. Il reſta ſur la place quinze cens des Ennemis. On en fit trois cens Priſonniers, & on prit quarante Etendarts. Toute leur Cavalerie fut battuë ou

miſe en déroute, à cinq ou ſix Eſcadrons prés, qu'on ne voulut pas attaquer ſous le feu de l'Infanterie. Une action de cette vigueur ne coûta au Roy que quatre cens hommes tuez ou bleſſez. Ses autres Armées n'eurent pas de moindres ſuccés. Le Duc de Noailles prit en huit jours une Place qui le rendit maître de tout le Comté de Cerdagne. Le Maréchal de Lorge fit le dégât en Allemagne, & il ſçut ſi bien fatiguer l'Armée des Confédérez, commandée par le Duc de Saxe, qu'elle ſe ruïna, ſans combattre, par des marches précipitées, & par la diſette des vivres. Le Maréchal de Catinat, (je l'appelle ainſi par avance, quoi-qu'il ne reçût le Bâton que deux années aprés) avoit pris dés le mois de Mars Ville-Franche en douze ou quinze heures, & la Ville &

La Seu-d'Urgel priſe en Juillet.

Conquêtes en Piedmont.

Château de Nice en cinq jours de tranchée ouverte. Ville-Franche eſt un beau Port, & le ſeul qui ſoit en Piedmont. Le Château de Nice eſt un des plus forts de l'Europe : il eſt bâti dans un endroit environné de précipices. Les Bombes aïant fait ſauter les deux Magaſins de la Place, le Gouverneur fut contraint de capituler ; la fureur de la poudre renverſa le Donjon, démonta toutes les batteries, & tua quatre à cinq cens hommes. Aprés cette conquête, Carmagnole & Veillane ſe rendirent ſans réſiſtance. On aſſiégea Coni pour aller de là à Turin ; mais celui qui commandoit le Siége, le leva précipitamment, dans la crainte d'être forcé avant que d'avoir reçu le renfort qu'on lui envoïoit. Le Duc de Savoïe eut le même malheur au Siége de Suze. Quoique

l'Electeur de Baviere fût accouru à ſon ſecours, il fut contraint de décamper à l'approche des Troupes Françoiſes. Pour finir la Campagne avec le même éclat qu'elle avoit commencé, & pour avoir toutes les clefs du Piedmont & de la Savoïe, le Marêchal de Catinat aſſiégea Montmélian à la mi-Novembre. Cette fameuſe Fortereſſe fut défenduë avec courage ; cependant malgré les rigueurs d'une auſſi fâcheuſe ſaiſon, le Marêchal s'en rendit maître aprés trente jours de Siége.

CAMPAGNE DE 1692.

Quelque gloire qu'eût le Roy de tant de conquêtes, il y étoit bien moins ſenſible, qu'à l'eſperance qu'on conçut du rétabliſſement du Roy d'Angleterre : ce fut une fauſſe joïe. L'heure de ce Prince n'étoit point encore venuë, & les nouveaux efforts que l'on

fit pour le ſecourir, ne ſervirent qu'à faire éclater l'infidelité de ſes Peuples, & l'excés de ſon infortune. Quoique l'Irlande fût perduë, (un Lieutenant du Prince d'Orange avoit pris Limeric, & contraint les François à repaſſer la mer,) on eſpera plus que jamais, au commencement de l'année ſuivante, que le Roy d'Angleterre pourroit remonter ſur le Trône : il lui reſtoit des créatures & quelques ſerviteurs fidéles, qui s'emploïerent ſi vivement à gagner les Officiers des Armées de terre & de mer, que croïant en être aſſuré, ce Prince demanda au Roy une flotte pour ſe mettre en mer, & des Troupes pour le ſoûtenir dans le débarquement. Sur cette intelligence il ſe rendit, avec ces Troupes, ſur les Côtes de Normandie, & l'Armée Navale du Roy commandée

dée par Tourville, Vice-Amiral de France, alla chercher les Ennemis avec vent contraire. Bien loin de ſe laiſſer battre, ou de ſe déclarer pour le Roy d'Angleterre, comme on l'avoit fait eſperer, les Anglois reçoivent Tourville avec vigueur. La Flotte Françoiſe étoit beaucoup moins nombreuſe, il n'y avoit en tout que quarante-quatre Vaiſſeaux de Guerre. Celle des Alliez étoit de quatre-vingt-dix ; cependant il les attaque, les fait plier pendant trois heures, fracaſſe tous les mâts de pluſieurs de leurs grands Vaiſſeaux, en coule un à fond, & la plûpart de leurs Brulots, ſans perdre ni Vaiſſeau ni mats dans un Combat ſi inégal. La nuit & le broüillard aïant ſeparé les Flottes, Tourville qui apprehendoit d'être accablé par le grand nombre, ne ſon-

Perte de quinze de nos Vaiſſeaux ſur la fin de May.

gea qu'à ſe retirer, l'inégalité de ſes forces ne lui permettant pas de tenter un ſecond Combat. L'obſcurité fit écarter une partie de ſes Vaiſſeaux ; vingt & un des plus grands gagnerent Saint-Malo, où ils furent en ſûreté. Le vent & les mauvais fonds empêcherent d'en ſauver quinze autres. L'ennemi les pourſuivant, on en tira les équipages & le Canon, enſuite on y mit le feu, plûtôt que de les laiſſer prendre. C'étoit le ſeul échec que le Roy eût reçu en quatre ans d'une rude Guerre. Quand le ſuccés n'eſt pas heureux, quelque conduite qu'on ait euë, on ne ſe juſtifie qu'avec peine, le malheur tient lieu de faute, la malice des hommes attribuant ordinairement les bons ſuccés à la fortune, & les adverſitez à la mauvaiſe conduite ; cependant Tourville

en cette occaſion avoit ſi bien fait ſon devoir, qu'il fut loüé par ſes Envieux, & par les Ennemis.

Les ſuccés de Flandre eurent bien-tôt effacé l'idée de cette diſgrace, tant la priſe de Namur étonna les Confédérez & toute l'Europe. Namur eſt ſitué au confluent de deux Rivieres : la Ville eſt dans la plaine, le Château ſur un roc, tous deux fortifiez avec d'autant plus de ſoin, qu'il n'eſt point dans toute la Flandre de poſte de cette importance. Les Eſpagnols n'aïant plus, au ſiécle paſſé, que cette ſeule Place, recouvrerent avec elle ce qui leur reſte aux Païs-Bas. Les ouvrages du Château étoient autant de Citadelles. Ils avoient des dehors, des foſſez, une Garniſon, & des Officiers ſéparez. On comptoit juſques à deux mille hom-

Priſe de Namur par le Roy. La Ville ſe rend le 5. de Juin, & le Château le 30.

mes dans le Fort-Guillaume, & de l'Artillerie pour défendre une groſſe Ville. Ces Forts dominent de hauteur en hauteur juſques au vieux Château, dont ils gardent les avenuës. Il y avoit dans Namur, quand le Roy en forma le Siége, huit à neuf mille hommes, des munitions en abondance, des proviſions de toute ſorte, des Commandans habiles & de confiance. Le Prince d'Orange étoit en Flandre; il pouvoit aſſembler juſques à cent mille hommes. Rien ne put ébranler le Roy; plus il trouvoit d'obſtacles, plus il ſentoit d'empreſſement à les ſurmonter. Quand tout fut preſt pour ſon départ, il fit aſſembler deux Armées, la plus grande pour couvrir le Siége; une moins forte pour le faire. Il faloit tous les jours pour ces deux Armées deux cens cin-

quante mille rations de pain, & trente mille boiſſeaux d'avoine à demi boiſſeau pour Cheval. Le Roy avoit donné de ſi bons ordres, que pendant tout le cours du Siége il y avoit dans les deux Camps des proviſions pour quinze jours. Vingt mille Pionniers eurent bien-tôt achevé les lignes. La tranchée fut ouverte trois jours aprés à découvert. La Ville ſe défendit les premiers jours, au huitiéme elle capitula, dans la crainte d'être priſe d'aſſaut. Cette rapidité faiſant craindre au Prince d'Orange, que le Château, quoi qu'imprenable, ne fiſt pas plus de réſiſtance, il s'avança en diligence juſques ſur les bords de la Mehagne, avec le Comte de Valdec, qui commandoit les Hollandois, & le Duc de Baviere que l'Eſpagne nouvellement avoit fait Gouverneur à

vie de ce qu'elle a aux Païs-Bas. Toutes leurs Troupes jointes enſemble faiſoient prés de cent mille hommes, ſans compter un corps de vingt mille, qui ſous les ordres d'un Lieutenant voltigeoit de côté & d'autre pour couper les Convois, & pour enlever quelque quartier, ſi l'occaſion s'en preſentoit. Le Marêchal de Luxembourg, auſſi fort que les Alliez, les attendit tranquillement, campé ſur des éminences à demi-lieuë de la Mehagne, laiſſant entre lui & eux une plaine où donner bataille: mais, ou le Prince d'Orange n'en avoit point d'envie, ou il n'en trouva pas le moment, il fit cinq ou ſix fois jetter des Ponts ſur la Riviere, & les rompre auſſi-tôt aprés. Ces deux grandes Armées furent en préſence pendant un mois, firent les mêmes mouvemens,

ſe canonnerent de fois à autre ſans jamais en venir aux mains. Le Siége cependant continuoit avec vigueur. Le Roy lui-même le conduiſoit, & veilloit à l'exécution. La goutte l'aïant pris dans le temps que l'on étoit preſt pour l'attaque d'un chemin couvert, il ſe fit porter en un endroit d'où il pouvoit tout découvrir, & donner ſes ordres ſelon le beſoin. Le Comte de Toulouſe fut bleſſé à côté du Roy. Le coup n'effraïa point ce jeune Prince, heureux augure du courage qu'il a fait voir les Campagnes ſuivantes. L'exemple du Roy rehauſſant l'intrepidité & la force des Troupes, jamais elles n'ont fait voir tant de patience, ni de valeur qu'elles en témoignerent à ce Siége. Le feu des Aſſiégez fut toûjours extraordinaire. Le temps étoit cruel, il faiſoit continuel-

Loüis
xandre,
timé de
ce, C
de Tou
Amiral
le 6. de
1678.

lement des orages de pluïe & de vent. Les travaux étoient difficiles tant à cauſe des pluïes, que par la rencontre du roc. C'étoit un prodige de voir la tranchée, elle embraſſoit tout à la fois pluſieurs montagnes, pluſieurs valons, avec une infinité de tours & de retours; cependant rien ne put épuiſer les Troupes, leur courage croiſſoit avec le danger. L'on vit des Soldats grimper effrontément ſur des brêches eſcarpées, demeurer fermes ſur ces brêches au milieu d'une grêle de coups de mouſquet, recevoir l'épée à la main ceux qui s'approchoient d'eux, & lancer des grenades ſur ceux qui ſe retiroient. La premiere action, & une des plus vigoureuſes qui ſe ſoit faite à ce Siége, fut de chaſſer les Ennemis d'une hauteur, dont il faloit ſe rendre maître pour ouvrir la tranchée

devant le Château. Le Roy les fit attaquer l'épée à la main & la baïonnette au bout du fuſil. Ils étoient retranchez. Ils firent grand feu ; enfin ils furent contraints de s'enfuïr, aprés y avoir perdu deux à trois cens hommes. A ſix jours delà, on força le retranchement & les redoutes de l'Hermitage. Le Fort-Guillaume tint dix jours. Au dixiéme, le chemin couvert fut emporté avec carnage ; & auſſi-tôt aprés les Hollandois capitulerent. Ce Siége fini, il reſtoit celui du Château & des dehors, qui l'envelopent. Quoique ce fût le plus difficile, les travaux furent pouſſez avec tant d'activité, que le Roy en quatre ou cinq jours fit inſulter la contreſcarpe. Les Aſſiégez la défendirent en gens de cœur ; mais en aïant été chaſſez, leur Canon étant démon-

té, l'allarme continuelle où les mettoit le jet des Bombes, empêchant de pouvoir dormir; deux Bombes d'ailleurs aïant fait ſauter un des principaux Magaſins; une autre, tombée dans le puits, en aïant empuanti l'eau; enfin les Mineurs étant attachez à un des Baſtions de l'ouvrage à corne, la diſette & la ſoif, la néceſſité du repos, & la crainte d'être pris d'aſſaut, obligerent le Gouverneur & les Aſſiégez à ſe rendre, quoique le corps du Château fût encore entier, & qu'avant que d'y arriver il y eût un ouvrage à corne tres difficile à attaquer. De huit à neuf mille hommes qu'il y avoit dans Namur quand on l'aſſiégea, il n'en ſortit que douze cens du Fort-Guillaume, & deux mille cinq cens du Château. Le reſte perit de fatigues & de maladies,

ou fut tué par les Bombes & dans les attaques & ſorties. La priſe de cette Place emportée en preſence d'une Armée de cent mille hommes, mit la conſternation dans toute la Flandre. Les Eſpagnols reprochoient au Prince d'Orange de n'avoir point voulu combattre. Les Peuples murmuroient. Ils inſulterent les Hollandois à Bruxelles, & en d'autres lieux, & ne pouvant dire du Prince, qu'il manquât de courage ou de capacité, ils ſe plaignoient qu'il ne cherchoit qu'à tirer la Guerre en longueur. Pour rétablir la confiance & le calme dans le Païs, il réſolut un mois aprés, de donner Bataille. Tout concouroit à la gagner : il avoit alors trente mille hommes d'Infanterie plus que le Duc de Luxembourg. Le Duc étoit ſans Canon, l'Artillerie n'arriva que la veille de l'action.

Victoire de Steinkerque le 3. d'Août.

L'attaque devoit commencer dans un endroit qui n'étoit propre qu'à faire agir l'Infanterie, étant tout coupé de ruiſſeaux, de haïes épaiſſes, de grands foſſez. Ce terrain étoit occupé par la Maiſon du Roy, à laquelle le Prince en vouloit, & qui n'étoit couverte que par une ſeule Brigade. L'Infanterie Françoiſe étoit à une lieuë de là. Ces circonſtances ſembloient au Prince ſi favorables, qu'il crut la victoire ſûre. La veille du Combat, pour amuſer les Eſpions, il donna l'ordre ſur le ſoir, qui étoit que le lendemain les Troupes iroient au fourage. L'ordre donné, il retint auprés de lui tous les Officiers Généraux, & les renvoïant à dix heures, il fit prendre les Armes, & partir une demi-heure aprés, pour arriver de grand matin à la vuë du Camp des François. Sa joïe

fut ſi grande de n'avoir point été découvert, que ne pouvant ſe contenir, il s'écria en arrivant, qu'enfin il alloit les tailler en pieces, ſoit parce qu'il le crut ainſi, ſoit pour allumer le courage de ſes Soldats, & pour leur inſpirer cette impétuoſité qu'imprime ordinairement l'aſſurance de la Victoire. (C'eſt un grand art de ſçavoir à propos remplir ſes Troupes de confiance.) S'il eût donné en ce moment, peut-être eût-il réüſſi, mais aïant attendu l'Electeur de Baviere, & le Comte de Valdec qui n'arriverent qu'une heure aprés, on l'apperçut aſſez à temps pour le bien recevoir. En vain prend-on bien ſon temps, ſi on ne ſçait en profiter. Le Marêchal de Luxembourg fit approcher en diligence ſes meilleurs Bataillons. Cette Infanterie fut ſoûtenuë

par la maiſon du Roy. On poſta derriere d'autres corps de Cavalerie. Le terrain étoit ſi étroit, que les lignes ne pouvant s'étendre, on fut contraint de les doubler. Pendant plus de deux heures le feu fut horrible. Les Bataillons ſe trouverent ſouvent le mouſquet croiſé. Le feu des Ennemis fut quelque temps ſupérieur. Ils gagnerent un peu de terrain, & quatre piéces de Canon; mais la Mouſqueterie ne pouvant les faire plier, on jetta le Mouſquet par terre, & nos Troupes animées par l'exemple des Officiers, & principalement des Princes, * chargerent l'épée à la main, & pouſſerent les Ennemis avec tant de furie, qu'une partie fut taillée en piéces, pendant que l'autre ſe ſauva dans un bois voiſin. Ils furent pourſuivis une heure durant. Le Champ de Ba-

* Philippe, Duc de Chartres, âgé de dix-ſept ans, Fils unique de Philippe de France, Duc d'Orleans, reçut deux coups dans ce Combat.

Loüis, Duc de Bourbon, Fils unique d'Henry-Jule, Prince de Condé, fut pendant toute l'action à la teſte des Bataillons.

François-Loüis de Bourbon, Prince de Conty, les mena à la charge, & eut deux Chevaux tuez ſous lui.

Loüis-Auguſte, legitimé de France, Duc du

taille qui tenoit une bonne lieuë, étoit jonché de corps morts. Les corps étoient en quelques endroits entaſſez de ſix pieds de haut. Cette Victoire coûta deux à trois mille hommes, parmi leſquels il y avoit des gens de mérite & de qualité. Il reſta ſur la Place huit à neuf mille des Ennemis, ſans compter autant de bleſſez. On prit neuf Drapeaux & dix piéces de Canon. On ne fit que treize cens priſonniers, les Regimens Anglois n'aïant point voulu de quartier.

Maine, commandoit la Cavalerie.

Loüis-Joſeph, Duc de Vendôme.

Philippe de Vendôme, Grand-Prieur de France.

Loüis de la Tour-d'Auverne, Prince de Turenne, Fils aîné du Duc de Boüillon, mourut de ſes bleſſures le lendemain, regreté pour ſon grãd courage & pour ſes autres qualitez.

Le Duc de Savoïe étoit entré en ce temps-là dans le haut Dauphiné, où il perdit beaucoup de monde ſans donner Bataille. Le grand deſſein des Alliez avoit été depuis longtemps d'entrer en Provence ou en Dauphiné, s'aſſurant qu'à leur arrivée les nouveaux

Irruption du Duc de Savoïe en Dauphiné au mois d'Août.

Convertis ſe révolteroient de toutes parts. Pour exécuter ce deſſein, le Gouverneur du Milanez, & le Général Caprara, un des premiers Officiers des Armées de l'Empereur, ſe joignirent au Duc de Savoïe. On portoit à leur ſuite de quoi armer trente mille hommes. Dans tous les lieux de leur paſſage, des Miniſtres prêchoient la Révolte & le Calviniſme ; mais les nouveaux Catholiques, bien loin de ſe mutiner, furent les plus ardens à pourſuivre les Ennemis, à leur dreſſer des embuſcades, & à tuer ſans pitié autant qu'il s'en écartoit du gros de l'Armée. Les conquêtes des Alliez ſe bornerent à bien peu de choſe. Ils prirent Guilleſtre en trois jours. Ambrun en tint ſix. Gap ouvrit ſes Portes, il ne s'y trouva que dix hommes. Guilleſtre eſt un Village où il ne reſte

reſte pour défenſes, que de vieux Baſtions ruïnez. Ambrun, une petite Ville qui n'a qu'une ſimple muraille; toutefois le courage des Aſſiégez réparant le défaut des Fortifications, ces Siéges furent meurtriers. Il y perit plus de quinze cens des Ennemis. C'eſt où ſe termina cette expédition. Le Duc de Savoïe étant tombé malade, & l'Armée qu'il commandoit, diminuant de ſemaine à autre, de fatigues & de maladies, elle repaſſa les Alpes ſans emporter d'autres dépoüilles que les Cloches d'Ambrun & de Gap. Le Maréchal de Lorges défit dans ce même mois ſix mille Chevaux Allemans dans le Duché de Wirtemberg. Ce ne fut point une Victoire. Une défaite de Fuïards qui ne coûte point de ſang au Vainqueur, n'eſt pas digne d'un ſi beau nom. Cette

Défaite d Duc de Vvi temberg à Phorzein ſi la fin d'Aoû

Cavalerie prit la fuite auſſitôt qu'elle eût apperçû l'avant-garde de l'Armée du Roy. Dans la pourſuite des Fuïards on en tua neuf cens ; on fit ſix cens priſonniers, du nombre deſquels fut le Duc de Wirtemberg, qui commandoit ces ſix mille hommes. Phorzein fut pris le lendemain : On y trouva des proviſions pour le reſte de la Campagne. Sur l'avis de cette défaite & de la marche du Maréchal, le Landgrave de Heſſe leva le Siége d'Ebernbourg, petite Ville nouvellement fortifiée pour y placer les Magaſins de l'Armée du Roy. Les Aſſiégeans eurent ſi grand'-peur, qu'ils laiſſerent dans leurs Lignes une partie de leur Canon, toutes leurs munitions & tous les inſtrumens du Siége.

CAMPAGNE DE 1693.

Ces diſgraces continuelles devoient épuiſer les forces &

la haine des Alliez. Mais dans la fauſſe eſpérance que la France, de ſon côté, ſe ruïneroit à force de vaincre, rien ne pouvoit les rebuter, ni les détacher de la Ligue ; le Prince d'Orange ne ceſſant d'ailleurs, de leur remontrer, que ſi tous ne pouvoient enſemble balancer la puiſſance & le bonheur du Roy, le Roy les dépoüilleroit chacun en particulier, s'ils venoient à ſe ſéparer. On ſe prépara donc avec plus de chaleur qu'auparavant ; les Alliez à ſe défendre, & le Roy à les attaquer la Campagne ſuivante. Elle s'ouvrit en Flandre au mois de Janvier par la priſe de Furnes. Quatre mille Anglois la défendoient, l'Electeur de Baviere s'approcha pour les ſecourir ; cependant elle fut emportée en quinze heures. La Place étoit de conſéquence pour couvrir le Païs.

conquis, & pour faire échoüer le deſſein d'aſſiéger Dunkerque. Il y avoit ſi long-temps que le Prince d'Orange avoit promis aux Alliez de faire une deſcente en France, qu'enfin pour les ſatisfaire il fit équiper une Flotte, avec force Bateaux plats, & aſſembler des Troupes pour le débarquement. Pour prevenir ces menaces, & pour r'aſſurer les Peuples, le Roy envoïa une Armée dans les Provinces Maritimes, ſous le commandement du Duc d'Orleans ſon Frere Unique. Cette prévoïance fut auſſi ſage qu'inutile. Les menaces du Prince d'Orange, & tous ces faſtueux apprêts n'aïant enfin abouti qu'à faire paſſer ſes Troupes en Flandre, il avoit eſperé qu'arrêtant par ces mouvemens les forces du Roy dans le Roïaume, les frontiéres ſeroient dégarnies & plus

aiſées à envahir ; mais tous ces artifices n'étoient que de foibles ruſes, qui coûtoient à ce Prince des dépenſes extraordinaires, ſans en tirer d'autre avantage, que de répandre de la crainte, qui dans la ſuite devenant vaine, ne ſervoit qu'à encourager, & qu'à r'aſſûrer les Peuples. Le Roy, loin de rien craindre, fit attaquer de tous côtez. Le Marêchal de Noailles aſſiégea Roſes en Catalogne, & prit cette Place forte en huit jours de tranchée ouverte. Le Marêchal de Tourville étant allé vers le Détroit attendre le Convoy de Smyrne, compoſé des Flottes Marchandes d'Angleterre & de Hollande, prit, brûla, ou coula à fond plus de quatre-vingt de ces Navires. Le reſte fut ſi diſſipé, que l'Eſcadre des Vaiſſeaux de Guerre, qui ſervoit d'eſcorte au Convoy, revint

Priſe de Roſes par le Marêchal de Noailles le 9. de Juin.

Expédition du Marêchal de Tourville entre Lagos & Cadix, le 29. de Juin.

fuïant en Angleterre. Le commerce des deux Nations n'avoit point fait depuis longtemps de perte ſi conſidérable. Les Ennemis l'eſtimerent à plus de trente Millions. A l'entrée du Printemps le Roy ſe rendit en Flandre. Le bruit courut en ce temps-là que c'étoit pour aſſiéger Liege ; mais quand il eût donné ſes ordres pour le ſuccés de la Campagne, il revint en France, aprés avoir détaché juſques à trente mille hommes ſous la conduite du Dauphin, pour groſſir l'Armée d'Allemagne. Dés le mois de Mai, le Maréchal de Lorges avoit forcé Heidelberg, Capitale du Palatinat, avant que les Ennemis fuſſent prêts de la ſecourir, & aprés avoir fait ſauter les Fortifications de la Ville & du Château, il s'étoit avancé pour combattre le Prince de Bade qui comman-

doit les Alliez. Sur l'avis de ſa marche, le Prince avoit reculé ; mais à l'approche du Dauphin, il prit le parti de s'enterrer dans des endroits inacceſſibles, préferant d'endurer plûtôt en cette eſpece de priſon la faim & les maladies, que de riſquer une Bataille, ou d'oſer décamper en la préſence du Dauphin, au hazard de ſe faire battre. Le Prince d'Orange n'étoit point ainſi enterré ; il tenoit la Campagne, quoi qu'avec toutes les précautions d'un homme qui fuït le Combat. Le Duc de Luxembourg, qui avoit ordre de l'y engager, feignit d'en vouloir à Liege & aux retranchemens, qui ſervoient comme de dehors, & de défenſe principale à cette groſſe Ville. Cette fauſſe allarme aïant fait avancer le Prince, le Duc marcha droit à lui, & arriva prés

Victoire de Nervvinde le 29. de Juillet.

de Mouſquet, tant cette
tillerie étoit bien ſervie : ſ
rie avoit plus l'air d'une ca
nade de mer, que de celle
combat de terre. Le feu
Ennemis fut toûjours ſupe
au nôtre, & la Victoire n
duë qu'à la bravoure tout
re des plus vaillans hon
du monde. Les Princes * e
tres grand'-part au ſucc
cette journée. Quoique l'a
fût général, le principal
fut aux Villages de la D
Celui de Nerwinde fut p
repris deux fois, avec un
nage horrible. Auſſi-tôt qu
en fut maître, on entra
la plaine, on attaqua les
nemis en teſte & en flan
ſoûtinrent avec courage.
fanterie Angloiſe, qui f
le corps de Bataille, ch
juſques à ſix fois ; mais l
valerie aïant été miſe en
ſordre, & culbutée da
Géette, toute l'Armée s'e

* Philippe, Duc de Chartres.

Le Duc de Bourbon.

Le Prince de Conty.

Le Duc du Maine.

Le Comte de Thoulouze.

par troupes & par pelotons. Le Prince d'Orange & le Duc de Baviere ſe ſauverent comme les autres, laiſſant aux Vainqueurs le Champ de Bataille, ſoixante-ſeize piéces de Canon, huit Mortiers, neuf Pontons, douze paires de Tymbales, les équipages d'artillerie, des monceaux d'Armes de tous côtez, que les Troupes jettoient en fuïant, ſoixante Etendarts, vingt-deux Drapeaux, & plus de deux mille priſonniers, parmi leſquels il y avoit deux cens Officiers. Il y eut dans cette journée trois mille François tuez ſur la place, & quatre mille bleſſez. La perte des Ennemis fut de vingt mille hommes, tant dans le combat, que dans le deſordre de la fuïte. Elle fut ſi précipitée, qu'il s'en noya un tres grand nombre dans la Géette. Long-temps aprés on tra-

verſoit cette Riviere ſur des Ponts d'hommes & de chevaux. Cette grande Armée fut ſi fort diſperſée, qu'elle ne pût faire corps ni ſe raſſembler que ſix jours aprés ; cependant le Prince d'Orange eut bien-tôt reparé ſa perte, aïant reçû des Troupes fraîches, & r'appellé incontinent l'Armée du Duc de Wirtemberg, qui étoit du côté des lignes. Ces lignes ſont des retranchemens, que dés le commencement de la Guerre le Roy avoit fait faire depuis Maubeuge juſques à la mer, pour garder le Païs conquis. Le Duc de Wirtemberg, trois fois plus fort que les François, avoit franchi cette barriere, & ſe préparoit à piller, quand la nouvelle de la défaite lui fit rebrouſſer chemin, & marcher à grands pas pour joindre le Prince d'Orange. Deux mois aprés cette Victoi-

re, le Marêchal de Catinat en remporta une autre moins ſanglante, & auſſi complette, ſur l'Armée que les Alliez entretenoient en Italie ſous le commandement du Duc de Savoïe. Comme le Marêchal n'avoit eu juſques-alors que fort peu de Troupes, il n'avoit pû faire autre choſe, que de troubler les deſſeins du Duc & de le harceler dans ſes marches, dans ſes campemens. Le Duc & les Eſpagnols s'étoient enfin déterminez à faire le Siége de Pignerol; mais aïant été quinze jours à prendre un Fort avancé, bâti depuis une année, ils changerent de réſolution, & ils ſe contenterent de jetter dans la Place des Bombes & des Boulets rouges; ils eſpéroient de la réduire, ou du moins de la foudroïer, quand Courriers ſur Courriers vinrent apprendre au Duc de Savoïe,

Victoire de la Marſaille le 4. d'Octobre.

Le Fort de Sainte-Brigide.

que les François avoient brûlé le Château de la Venerie, Maiſon favorite de ce Prince, & que le Marêchal, renforcé par beaucoup de Troupes, étoit le maître de la plaine. Le Duc étant accouru, le Marêchal s'avança pour lui livrer Bataille. L'action commença ſur les neuf heures du matin. L'aîle droite des Ennemis fut enfoncée du premier choc. La gauche plia à ſon tour : elles ſe r'allierent & chargerent plus d'une fois, mais la Cavalerie aïant été miſe en déroute, tout s'enfuït, ou fut renverſé. Pour ſe ſauver plus aiſément, les Soldats jetterent leurs armes. On en trouva de quoi armer ſeize mille hommes. Les Fuïards furent pourſuivis juſques aux Portes de Turin, & le reſte du jour on en tua un ſi grand nombre, que la campagne étoit couverte de Bataillons entiers,

particulierement d'Eſpagnols & de Huguenots. Il reſta ſur la place huit à neuf mille des Ennemis. On fit ſur eux prés de deux mille priſonniers. On leur prit cent Drapeaux, quatre ou cinq Etendards, & trente-quatre piéces de Canon. Il y eut douze à quinze cens tuez ou bleſſez de nôtre côté. La Gendarmerie fit des prodiges de valeur. L'Infanterie combatit, les uns avec la Baïonnette pointée au bout de leurs Fuſils, & les autres avec l'épée. Aprés la défaite, le Duc de Savoïe fit revenir les Allemans, qui bloquoient Caſal. Avec ce ſecours il ne put tenir la Campagne, ni empêcher le Marêchal de Catinat de recueillir dans la plaine une abondance prodigieuſe de toute ſorte de proviſions. Le Roy reçut le même jour la nouvelle de cette Victoire, & de la pri-

Charleroy pris le 11. de Novembre.

ſe de Charleroy. Cette Place eſt ſituée entre Mons & Namur. Le Roy la fit aſſiéger à la mi-Novembre. Le Prince d'Orange étoit tout preſt de repaſſer en Angleterre. A cette nouvelle il revint en Flandre ; il s'avança juſques à Bruxelles. Il aſſembla des Troupes, mais ſans rien entreprendre. Cette Place ſi forte ne tint que vingt-ſix jours. Sur la fin de ce mois une Flotte d'Anglois tenta inutilement d'abîmer Saint-Malo, moins par les Bombes qu'ils y jetterent, que par une Machine avec laquelle ils eſperoient renverſer cette Ville, & la ruïner de fond en comble. Cette Machine étoit un Vaiſſeau d'environ quatre cens tonneaux, Vaiſſeau à trois Ponts maçonnez en dedans, & voûtez avec de la brique. Dans chacun de ces trois étages, il y avoit des ba-

Les Anglois tentent inutilement de brûler Saint-Malo, le 26. de Novembre, & ſuivans.

rils à poudre, des maſſes paîtries de goudron & de poix-raiſine, des Bombes, des Carcaſſes, & des Barriques foudroïantes. Le temps étant ſerein, la nuit claire, la mer calme & pleine, cette Machine infernale approchoit avec la marée, quand elle heurta heureuſement contre la pointe d'un rocher à une portée de piſtolet de la muraille de la Ville. L'Ingenieur s'étant apperçu que ſa Machine faiſoit eau, ſe hâta d'y mettre le feu. Lui & ſes Camarades furent emportez dans le moment, n'aïant point eu le temps de ſe retirer aſſez-tôt. Ce fut un bruit horrible. La terre trembla trois lieuës à la ronde. Toute la Ville reſſentit une violente ſecouſſe ; & l'on vit tout d'un coup tomber de deſſus les toits une nuée d'ardoiſes & de tuilles. Ce fut tout l'effet de cet effroïable

Ce ſont des futailles où l'on met des pots à feu, & des grenades rangées parmi quantité de filaſſe arroſée d'huile, & trempée dans de la poix noire, & de la poix grecque.

artifice. Pas une maiſon ne fut endommagée, perſonne de tué ni bleſſé. La poudre aïant eu de l'air, l'eau l'aïant gâtée, elle n'eut plus aſſez de force pour lancer ſur la Ville les Bombes & Barils à feu. Quand la mer ſe fut retirée, on trouva ſur la gréve juſques à ſept cens Bombes, & des barriques pleines de poudre dans le débris de ce Vaiſſeau.

AMPAGNE
E 1694.

On ne pouvoit ſouhaiter une Campagne plus glorieuſe; mais il n'eſt point de felicité ſans quelque mêlange d'infortune; & quand l'Etat ſouffre au dedans, on n'eſt guére ſenſible aux proſperitez du dehors. On n'eût pû, dis-je, ſouhaiter une plus heureuſe Campagne, ſi la diſette n'eût déſolé quelques Provinces du Roïaume, & principalement Paris & ſes environs. La France eſt ſi fertile, on y recueille tant de bled,

qu'elle en fournit à ſes Voiſins, & depuis un long-temps il étoit à ſi grand marché, que le Peuple vivoit aiſément, quoi que pendant la Guerre il y ait peu de commerce & de gain à faire. La recolte aïant manqué en 1693. ſoit pour la quantité, ſoit pour la qualité du bled, le prix en monta ſi haut, qu'il ſe vendoit quatre fois plus qu'il ne valoit auparavant. Dans cette conjoncture, le Roy fit venir des bleds du Nord & de Barbarie, ouvrir les Greniers des Particuliers, porter leurs grains aux Marchez, enſemencer toutes les terres, diſtribuer du pain dans Paris à moitié de ce qu'il lui coûtoit, & donner toutes les ſemaines une ſomme conſiderable aux Pauvres de chaque Paroiſſe. A ces ſecours humains il joignit des Prieres publiques & particulieres. Dieu benit ſes ſoins; le Peuple fut

ſoulagé, & il y eut tant de bled la moiſſon ſuivante, qu'environ cinq ſemaines aprés il revint preſque tout d'un coup au même prix où il étoit avant la cherté. Cette diſette neanmoins, & la mortalité qui la ſuit ordinairement, firent croire au Prince d'Orange, que le moment étoit venu d'attaquer le Roïaume avec avantage; il r'anima les Alliez, & à force d'argent que les Anglois depuis la Guerre lui fourniſſoient en abondance, il mit deux Flottes en mer, & groſſit de tous les côtez les Armées de la Ligue. Le ſuccés ne répondit point à de ſi grands préparatifs. Il n'y eut en Piedmont, ni action, ni Siége. Du côté d'Allemagne l'Armée Ennemie n'eut pas plutôt paſſé le Rhin pour piller dans la baſſe Alſace, qu'elle le repaſſa auſſi-tôt, le Maréchal de Lorges accourant à

grandes journées pour lui livrer bataille. Le Dauphin commandoit en Flandre : il avoit avec lui toute la fleur de la Nobleſſe ; ſes Troupes étoient choiſies, mais elles ne faiſoient pas cinquante mille hommes. L'Armée des Confédérez étoit de quatre-vingt mille ſous le Commandement du Prince d'Orange & de l'Electeur de Baviere ; cependant quelques menaces qu'ils euſſent faites de prendre Namur & Dunkerque, l'Eté ſe paſſa ſans aucune entrepriſe de côté ni d'autre. Sur la fin du mois d'Août les Alliez décamperent des environs de Liége pour marcher vers les Lignes, dans l'eſperance de les forcer, de mettre ſous contribution le Païs conquis, & de s'ouvrir le chemin à quelque grand deſſein. Quand ils furent arrivez, ils s'avancerent vers l'Eſcaut, eſperant de dreſ-

ſer leurs Ponts avec d'autant moins de peine, qu'ils croïoient n'avoir à combattre que ſept à huit mille hommes deſtinez à garder les Lignes. Mais quel fut leur étonnement quand ils virent ſur l'autre bord du gros Canon en batterie, & l'Armée du Dauphin ſe rangeant en bataille à meſure qu'elle arrivoit! Ils furent quelque temps à ne point croire ce qu'ils voïoient, ne pouvant pas s'imaginer qu'aïant eu deux journées d'avance, & le chemin qu'ils avoient fait, étant de moitié plus court; ils n'euſſent pû prévenir l'arrivée de l'Armée de France, qui avoit eu des défilez & 4. Rivieres à paſſer. Si-tôt que le Dauphin fut averti de leur départ, il donna ordre ſur le champ que toutes choſes fuſſent en état, pour que l'Armée, s'il ſe pouvoit, pût devancer les Ennemis. Ses ordres furent executez avec tant d'exa-

ctitude, que dans tout le chemin elle trouva à point nommé des fourages & des vivres, des rafraîchiſſemens, des Ponts ſur les Rivieres, des Chariots, des Bateaux pour porter ou pour embarquer ceux qui ne pouvoient aller ſi vîte, ou que l'on deſtinoit à arriver les premiers. On n'avoit jamais vû tant de gaïeté dans le Soldat. Le poids de ſes armes, les injures du temps, la précipitation & la fatigue de la route, rien ne pouvoit le rebuter. C'étoit au contraire à qui feroit plus de diligence, marchant de toutes leurs forces, s'aidant, s'encourageant les uns les autres. Cette ardeur s'étant répanduë dans toute l'Armée, elle fit en moins de quatre jours, prés de quarante grandes lieuës, avec ſes équipages, & tout l'attirail du Canon. Les Alliez furent ſi ſurpris de la voir en preſence,

qu'ils ſe retirerent auſſi-tôt, & diſtribuerent peu aprés leur Armée en quartier d'hyver. Auparavant ils en firent des détachemens, qui joints aux Troupes de Liége, emporterent en ſix jours la Ville & Château d'Huy, petite Ville ſur la Meuſe, priſe & repriſe autant de fois qu'on eſt maître de la Campagne. Ils avoient devant cette Place ſoixante piéces de gros Canon, & trente Mortiers. Dépenſe digne d'un grand Siége, énorme pour une Bicoque.

C'étoit bien peu de choſe pour conſoler les Alliez, non ſeulement de n'avoir rien fait pendant toute la Campagne; mais encore d'avoir perdu une Bataille & quatre Places en Catalogne. Le Maréchal de Noailles n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reçut ordre de chercher & de combattre les Ennemis.

Ils

Victoire du Ter le 27. de May.

Ils étoient environ dix-ſept à dix-huit mille hommes, retranchez ſur l'autre bord du Ter, Riviere large de cent toiſes, & guéable en beaucoup d'endroits. Le fond eſt ſable mouvant, dont on a peine à ſe tirer. L'Armée du Maréchal étoit à peu prés égale. Il avoit douze mille hommes de Troupes reglées; le reſte n'étoit que Milice. A la pointe du jour, des eſcadrons de Grenadiers & de Carabiniers s'étant jettez à l'eau, partie l'épée à la main, partie le fuſil haut, armé d'une baïonnette, les Ennemis firent ſur eux un feu terrible; mais les Carabiniers, & tous ces autres Braves, les pouſſerent ſi vivement, qu'ils entrerent avec eux dans leurs retranchemens, & les en chaſſerent. Alors toutes les Troupes étant paſſées, l'Armée s'avança pour livrer Bataille. La Cavalerie Eſpa-

gnole ſoutint le choc avec vigueur, pour donner à l'Infanterie le temps de ſe retirer. Cette Cavalerie fut enfoncée, & ſe r'allia plus d'une fois. Enfin elle fut rompuë, défaite à platte couture, & pourſuivie pendant trois heures juſques à des défilez. On tailla en piéces une partie de l'Infanterie. La victoire fut complette : elle ne coûta au Roy que deux à trois cens hommes. Il y eut quatre à cinq mille des Ennemis tuez ou bleſſez, plus de trois mille faits priſonniers. Ils y perdirent ſeize Drapeaux, leurs bagages, leurs vivres & leurs munitions. Auſſi-tôt aprés, le Marêchal de Noailles mit le Siége devant
Palamos pris le 7. de Juin. Palamos, petite Ville maritime, dont les approches ſont difficiles. Les Fortifications en étoient revêtuës. Il y avoit trois mille hommes à la défendre; cependant elle fut priſe en cinq

jours : la Place fut battuë par par mer & par terre. La Flotte du Roy étoit entrée dans le Port, pendant que le Marêchal foudroïoit du côté de terre. La contreſcarpe emportée, les Troupes aïant apperçu deux brêches, quoi que ſi petites, qu'il ne pouvoit y paſſer qu'un homme de front ; elles y monterent hardiment, entrerent dans la Ville, & profitant de la terreur où paroiſſoient les Ennemis, elles s'en emparerent. Le Fort, ou Château, s'étant rendu à diſcretion, deux ou trois jours aprés, le Marêchal ſans perdre de temps alla aſſiéger Gironne. Cette Place eſt ſi forte ; elle s'étoit autrefois ſi bien défenduë, qu'en 1684. une autre Armée de François fut contrainte d'en lever le Siége. La Victoire du Ter, la Conquête de Palamos, la violence des Batteries, une grêle de

Gironne ſe en Juin.

Bombes qui mit le feu de tous côtez, le peu d'eſpérance de recevoir aucun ſecours, firent ſi grand'-peur aux Habitans & à la Garniſon, qu'ils capitulerent en cinq jours. On prit encore d'autres Places ſur le chemin de Barcelone; & la conſternation étoit ſi grande dans le Païs, que cette Capitale n'eût pas tenu une ſemaine, ſi les chaleurs euſſent permis de l'aſſiéger, & ſi la Flotte des Alliez n'y avoit débarqué des Troupes & des munitions. Ce fut la ſeule expédition de cette Armée Navale équippée avec tant de frais par le Prince d'Orange & par les Hollandois. L'Eſpagne les menaçant de conclure avec le Roy, s'ils ne venoient la ſecourir; & le Duc de Savoïe les ſollicitant vivement de lui reprendre Villefranche, ils mirent cette Armée en mer. Elle étoit de cent trente Voiles,

parmi leſquelles il y avoit ſoixante-quinze Vaiſſeaux de ligne : elle devoit prendre Nice, brûler Toulon & Marſeille, faire un monceau de pierres de la ſuperbe Genes, pour punir cette République de ne pas entrer dans la Ligue. Tous ces projets s'évanoüirent, les maladies & la diſette l'empêchant de rien entreprendre ; elle tint ſeulement la mer juſques au temps de deſarmer, enſuite elle ſe ſépara pour aller hyverner dans les Ports d'Eſpagne. Leur Flotte ſur l'Ocean fit plus de fracas, & ne fit guére plus de mal. Ils tenterent inutilement une deſcente à * Camaret. De huit à neuf cens hommes que les Chaloupes mirent à terre, on en tua trois à quatre cens, le reſte fut fait priſonnier. La malheureuſe deſtinée de ces Enfans-perdus, & le feu des re-

Le 18. de Juin.

* Camaret eſt une pre que-Iſle pro che de Breſt

tranchemens qu'on avoit fait ſur le rivage, donna une telle allarme aux Troupes qui ſuivoient pour ſoûtenir cette deſcente, qu'elles ſe retirerent avec précipitation à la faveur de leurs Vaiſſeaux. Le mois ſuivant, ils bombarderent Dieppe. Preſque toute la Ville fut réduite en cendres. Les maiſons y étoient ſerrées, & bâties de bois, les Habitans s'étoient ſauvez avec leurs meilleurs effets; ainſi le feu fit ravage, faute de monde pour l'éteindre. Cet embraſement coûta cher à ces Incendiaires, la dépenſe de détruire Dieppe n'étant guere moins grande que celle de le rebâtir. Ils jetterent des Bombes dans le Havre & dans Calais, ſans y cauſer d'autre dommage, que de mettre le feu en quelques endroits, où il fut auſſi-tôt éteint. Ils vinrent devant Dunkerque,

Le 22. de Juillet.

Le 28. de Juillet.

& pour renverſer les Forts qui gardent l'entrée du Canal, ils firent avancer deux Machines ſemblables à celle de Saint-Malo ; mais le Canon des batteries, dont le rivage étoit bordé, fit ſauter ces Vaiſſeaux en l'air à cinq cens toiſes des Jettées.

Le peu de ſuccés de cette Campagne r'allentit le courage des Anglois & des Hollandois, qui portoient ſeuls depuis ſept ans les frais immenſes de la Guerre. Le peuple demandoit la Paix en Hollande publiquement, à Londres avec moins d'éclat, mais avec plus de danger. Quoique le Parlement eût été juſques-alors dévoüé au Prince d'Orange, la Chambre des Communes, ſoûtenuë de quelques Seigneurs, demanda compte avec hauteur de l'emploi des deniers publics, de la part que

CAMPAGNE DE 1695.

les Alliez portoient depuis ſept années de la dépenſe de la Guerre, & de quelques autres conditions de l'exécution des Traitez. Elle deſtitua & chaſſa de ſes Aſſemblées ſon Orateur ou Preſident : elle fit empriſonner ſes principaux Membres, & aprés avoir fait citer le Comte de Dambi, Chef de tous les Conſeils du Prince d'Orange, elle pourſuivit la procedure juſques à la fin du Parlement. De ſi grands affronts faits ſous les yeux du Prince, & à ſes Créatures les plus affidées, étoient autant d'étincelles, ou d'un feu caché ſous la cendre, ou d'un feu preſt à s'allumer. La Princeſſe d'Orange étant morte en ce temps-là, le Prince avoit tout à craindre des Créatures du Roy Jacques, du parti & des brigues de la Princeſſe de Dannemarck, ou du moins

Elle mourut le 18. de Decembre 1694.

Le Roy d'Angleterre avoit eu deux Filles de ſon premier mariage ; l'Aî-

que

que les Alliez, allarmez de ce changement, n'euſſent plus la même chaleur à le maintenir ſur le Trône ; ce ne furent que de fauſſes craintes. Il n'y eut aucun mouvement, tant ce Prince fut heureux ou habile à les prévenir. Il ſe détermina à affronter tant de perils par une bonne contenance ; & quelque riſque qu'il y eût à courre à quitter le timon dans ces temps de tempête & de confuſion, il repaſſa en Flandre au Printemps ſuivant, aprés avoir excité tous les Princes Confédérez à faire, s'il étoit poſſible, de plus grands efforts que jamais.

née fut mariée au Prince d'Orange, & la ſeconde au Prince George, frere du Roy de Dannemarck.

Le deſſein de la Ligue étoit de faire tout à la fois trois Siéges en cette Campagne, un en Flandre, l'autre en Italie, un troiſiéme en Catalogne, pendant que deux grandes Flottes réduiroient en pouſſiere

toutes nos Villes maritimes. La Ligue étoit en état d'exécuter ces grands deſſeins, par les puiſſans efforts qu'elle avoit fait de tous côtez pour rétablir par des conquêtes, la confiance dans l'eſprit des Peuples : Quoique les Alliez furent plus heureux cette année qu'ils n'avoient été juſques-alors, il n'y eut de tous ces projets qu'un ſeul qui leur réüſſit. Les Armées d'Allemagne ne purent rien entreprendre de côté ni d'autre, aïant fait des détachemens pour groſſir les Armées de Flandre. Les Eſpagnols en Catalogne firent le Siége de Caſtel-Follit, & ils le leverent auſſi-tôt, à l'approche du Duc de Vendôme, qui avoit ſuccedé au Marêchal de Noailles, tombé malade à l'ouverture de la Campagne. Sur la fin de l'Eté ils aſſiégerent Palamos avec la

même infortune. Aprés avoir été cinq ou ſix jours devant la Place, ils en décamperent, ſur l'avis que le Duc marchoit à eux pour les combattre.

Depuis plus de deux ans l'Empereur & les Eſpagnols preſſoient le Duc de Savoïe de faire le Siége de Caſal, Place ſituée ſur le Pô, & dans un poſte dominant pour tenir en reſpect la Savoïe & le Milanez, & les petits Etats de Mantouë, de Modene, & de Parme. La paſſion des Eſpagnols avoit été, depuis le ſiécle, d'être les Maîtres de ce poſte, eſpérant de le devenir du reſte de l'Italie, s'ils pouvoient s'emparer d'une Place auſſi importante. (Ils l'ont aſſiégée cinq fois en cinquante ou ſoixante années.) L'Empereur aïant les mêmes vuës, le Duc de Savoïe, jaloux de ſa liberté, refuſoit de faire ce

Caſal rendu le 10. de Juillet, & razé auſſi-tôt aprés.

Siége ; mais le Conſeil de Vienne ſçut ſi bien calmer les fraïcurs du Duc, qu'enfin ce Prince s'y détermina. On n'avoit point vû de plus terribles préparatifs, & jamais on n'en avoit fait avec plus d'ardeur. Les lignes & les batteries étoient prêtes dés le mois d'Avril. Cette premiere dépenſe fut entiérement inutile. Les neiges & les mauvais temps obligerent les Alliez à rentrer en quartier d'hyver, & le Duc de Savoïe ne revint aſſiéger la Place, qu'environ cinq ſemaines aprés. Cette opiniâtreté allarmoit d'autant plus les Puiſſances voiſines, que l'Empereur inſenſiblement ; ſous prétexte de quartiers d'hyver, ſe fraïoit le chemin à la conquête d'Italie, s'il pouvoit dans ces conjonctures devenir Maître de Caſal. Pour détourner ce coup, ces Princes réſolu-

rent, ou de contraindre les Alliez d'abandonner cette entrepriſe, ou d'obtenir du Roy que la Place fût renduë au Duc de Mantouë, les Fortifications raſées, ſauf à dédommager le Roy de ce qu'elle lui avoit coûté, dont ces Princes ſeroient garants. Elle coûtoit au Roy cinq Millions d'achat, & trois autres à l'entretenir, ſans en tirer d'autre avantage, que d'être par ce voiſinage plus en état de ſecourir les Princes d'Italie. Pour défendre une Place ſi éloignée de nos Frontieres, il faloit y entretenir des Troupes d'élite, qui pouvoient mieux ſervir ailleurs. D'un autre côté, nôtre Armée de Piedmont n'étant point aſſez forte pour battre celle des Alliez, & pour leur faire lever le Siége, le Roy ſe détermina d'écouter la propoſition de rendre la Place raſée, plûtôt que

de ſacrifier quatre à cinq mille hommes à défendre ce poſte juſques aux dernieres extrémitez. Les Suiſſes & les Venitiens aïant fait agréer ce Traité au Duc de Savoïe, l'Empereur & les Eſpagnols furent contraints d'y conſentir ; ainſi Caſal fut rendu, quoique les Ennemis n'euſſent encore pris aucun ouvrage en treize jours de tranchée ouverte.

Pendant le Siége de cette Place, la grande Flotte de la Ligue qui avoit hyverné dans les Ports d'Eſpagne, bordoit les Côtes de Provence, pour attirer à les défendre une partie des forces du Roy, & empêcher par ces allarmes le ſecours de Caſal. Quoique cette Armée Navale fût beaucoup diminuée par la mortalité, & faute de rafraîchiſſemens qu'elle ne tiroit que d'Angleterre, elle étoit encore ſi puiſſante,

qu'elle menaçoit de foudroïer Toulon & Marſeille : elle n'oſa en approcher, on étoit préparé à la bien recevoir. Elle vogua tout l'Eté dans le Golphe de Lyon, dans les Mers de Sardaigne & de Ligurie ; & aprés avoir eſſuïé une rude tempête, dans laquelle il perit cinq de ſes grands Vaiſſeaux, elle moüilla devant Palamos, juſques à ce qu'elle reçut avis qu'on armoit à Toulon ; alors elle reprit la pleine Mer, errant de côté & d'autre, ſans autre vûë ni deſſein, du moins à ce qu'il parut, qne d'écarter nos Armateurs, & de traverſer nôtre Négoce. L'autre Flotte des Alliez étoit ſur l'Ocean, de trente Vaiſſeaux, de vingt Galiottes à Bombe, & d'autres Bâtimens pour porter les munitions. Cette Armée Navale jetta des Bombes dans Saint-Malo. Elles y brû-

Saint-Malo & Dunkerque bombardez.

lerent dix maiſons, & en endommagerent d'autres. La perte fut eſtimée cent cinquante, ou deux cens mille livres. C'étoit ſur Dunkerque que la foudre devoit tomber. On y attendoit les Ennemis avec plus d'eſperance de les battre, que de crainte de leurs artifices. L'entrée du Port étoit gardée par des Batteries, par des Pontons, par des Chaînes, & des Eſtacades, & principalement par une Flotte de Chalouppes toutes garnies d'hommes choiſis, commandez par des Officiers des plus habiles de la Marine. Les premieres Bombes des Ennemis n'aïant pas approché de plus de cent toiſes, toute la Ville, juſques aux Enfans, ſe plaça par curioſité ſur les toits, & ſur les remparts pour voir le bombardement. Quatre Brûlots en feu s'avançant vers les Forts de Bois, qui dé-

fendent l'entrée du Môle, les Chalouppes vont au devant, & ſans ſçavoir ſi ces Brûlots n'étoient point remplis d'artifice, les nôtres les accrochent, & les tirant loin des Jettées, les font ſauter en pleine Mer, à la vûë de tout le peuple. Avec la même audace, les Chalouppes s'emparerent d'un grand Vaiſſeau, & y mirent le feu. Les Ennemis jetterent onze à douze cens Bombes : ils tirerent plus de deux mille coups de Canon, ſans faire par ce grand fracas pour trente piſtoles de dommage. De colere & de deſeſpoir d'un ſi chetif ſuccés, cette Flotte bombarda Calais deux fois dans ce même mois. Tout fut reparé à moins de dix mille écus, tant il eſt vrai que les entrepriſes de Mer ne réüſſiſſent preſque jamais, & que pour faire peu de mal, il en coûte des dépenſes énormes.

Calais bombardé en Août.

Le fort de la Guerre fut à l'ordinaire du côté de Flandre. Les Armées y étoient nombreuſes, & ſans donner bataille, il y perit cette Campagne plus de trente mille hommes. Depuis plus de trois ans les Alliez avoient en vûë de forcer les Lignes, de piller le Païs conquis, & de prendre Dunkerque. Le Roy pour les prévenir fit faire de nouvelles Lignes de l'Eſcaut à la Lis, & de Courtray juſques à la Mer. Vingt-mille Pionniers acheverent en moins de huit jours ſept mille toiſes de foſſé, large de quinze pieds, profond de douze, avec un parapet de dix d'épaiſſeur. Comme cette barriere étoit un nouvel obſtacle aux projets du Prince d'Orange, à peine eut-il aſſemblé l'Armée des Alliez, qu'il s'avança du côté d'Ypres pour interrompre les travaux. Les Lignes de ce côté-là n'étoient

point encore achevées ; nôtre Armée n'avoit alors que la moitié de ſon Canon : elle étoit inférieure de prés de vingt-cinq mille hommes, & ſi fort fatiguée d'une marche de cinquante heures, qu'elle ne pouvoit, ſans ſe remettre, faire une grande reſiſtance. L'Armée des Alliez étoit de plus de cent mille hommes. C'étoit toutes Troupes fraîches, leur train d'Artillerie étoit effroïable. Tout les flatoit de forcer les Lignes ; mais ils manquerent, ſoit par lenteur, ſoit par trop de précaution, le moment de les attaquer. En cinq ou ſix heures nos Troupes reprirent courage, le Canon arriva, & les Lignes en moins d'une nuit furent en état de les défendre. Ce coup manqué, les Alliez attaquerent le Fort de la Kenoque : ils furent repouſſez juſques à trois fois,

avec perte de deux mille hommes, ſans avoir en huit ou dix jours gagné un pouce de terre. Pendant cette attaque qui cachoit un plus grand deſſein, le Prince d'Orange faiſoit filer ſes bonnes Troupes vers la Meuſe, & dés lors qu'il eût eû nouvelle qu'une autre Armée des Alliez, compoſée des Troupes de Liége & de celles de Brandebourg, avoit inveſti Namur, il ſe rendit devant cette Place avec le Duc de Baviere, ne laiſſant que trente mille hommes ſous le commandement du Prince de Vaudemont à la garde de la Baſſe-Flandre. Namur étoit en état de faire pendant fort long-temps une vigoureuſe reſiſtance. Le Marêchal de Boufflers * s'étoit jetté dans cette Place le jour qu'elle fut inveſtie. Il y avoit une Garniſon de dix mille ſept à huit cens hommes, des Officiers,

Siége de Namur par par les Ennemis.

* Loüis-François de Boufflers Marêchal de France en 1693. Duc & Pair aprés le Siége de Namur.

des Ingenieurs en quantité, & des munitions plus, ce ſemble, qu'il n'en faloit (les conjonctures faiſoient croire que les Alliez ſeroient contraints d'abandonner cette entrepriſe.) Le Siége formé, le Roy envoïa ſes ordres au Marêchal de Villeroy * qui commandoit la grande Armée, (le Marêchal de Luxembourg étoit mort d'une pleureſie l'hyver d'auparavant,) ce fut une perte. Il n'y a guére eu de Général d'une plus grande expérience. Il étoit habile, & les Alliez apprehendoient ſa hardieſſe & ſa valeur. Le Marêchal de Villeroy entra dans la Baſſe-Flandre pour combattre, s'il ſe pouvoit, l'Armée du Prince de Vaudemont. Le Marêchal s'en approcha, & alloit la mettre en déroute, ſi le Prince qui avoit ordre de ne riſquer ni eſcarmouche ni combat, ne ſe fût ſauvé à propos. De toute

* François de Neuville Villeroy, Duc & Pair, Marêchal de France en 1693. Le 4. de Janvier 1695

cette Armée, dont il ne devoit en apparence échapper que fort peu de monde, il n'y eut que deux Regimens qui furent taillez en piéces dans la pourſuite des Fuïards. Fuïte heureuſe pour les Alliez, qui ſans doute euſſent été contraints de lever le Siége de Namur, ſi le Prince eût été défait. Dix jours aprés ſa retraite, le Maréchal de Villeroy fit aſſiéger Dixmude ; cette Place, quoi que fortifiée, ſe rendit en vingt-quatre heures, enſuite Deinſe ouvrit ſes Portes. Il y avoit dans ces Villes huit à neuf mille hommes de Troupes reglées, qui furent faits priſonniers de Guerre. On y trouva des Magaſins de toutes ſortes de munitions ; & ces Contrées étoient ſi riches pour avoir été conſervées, que le Soldat y fit un butin incroïable.

Ces deux Conquêtes qui ou-

vroient le chemin à la priſe de Gand & d'Anvers, allarmerent d'autant plus les Flamans & les Hollandois, que le Siége de Namur n'alloit que fort lentement, quoi que les Aſſiégeans euſſent toutes choſes en abondance, & un temps auſſi favorable, qu'il fut cruel & déſolant, quand le Roy fit le même Siége. Ils avoient en vingt Barteries cent trente piéces de Canon, & quatre-vingt Mortiers. Cette effroïable Artillerie ne ceſſa de tirer pendant tout le cours du Siége; ils y conſumerent plus de trois millions de poudre. Leur Armée étoit formidable, & renforcée de jour en autre de Troupes choiſies. Avec ces avantages, quelle Place n'emporte-t-on point? Cependant les Alliez furent deux grands mois à ſe rendre maîtres de celle-ci; tant ils trouverent de réſiſtance, moins

dans le feu des Aſſiégez qui fut toûjours inférieur, que dans leur intrepidité & dans leur valeur. Un ſimple retranchement fait en hâte pour amuſer, ne put être forcé en moins de huit jours. L'Officier qui y commandoit, fit des ſorties vigoureuſes, il ſoûtint un aſſaut, combla les tranchées, fit ſauter par ſes mines des Bataillons entiers, & il n'abandonna ſon poſte que quand il ne lui reſta plus de terrain où ſe retrancher. La Ville tint vingt-quatre jours; elle ne capitula qu'aprés que ſes chemins couverts, & quelques autres de ſes dehors eurent été ſi fort ruïnez, qu'on ne pouvoit, ſans tout riſquer, ſoûtenir un troiſiéme aſſaut. Le premier fut épouventable. Jamais on n'a combattu avec plus d'acharnement. C'étoit une horreur de voir les tas de morts,

Le Coclet défendu par.. .... de Reignac.

La tranchée avoit été ouverte la nuit du 11. au 12. de Juillet.

morts, & d'entendre les cris des mourans. Les Alliez revinrent à la charge juſques à quatre fois ſans forcer aucune des brêches, quoi qu'il tombât en même temps ſur les ouvrages attaquez un deluge de feu, & une greſle épaiſſe de Carcaſſes, & de pots à feu, de Bombes, & de Boulets rouges.

Une ſi vive réſiſtance faiſant croire que le Château tiendroit beaucoup plus long-temps, le Maréchal de Villeroy s'avança vers Bruxelles pour la bombarder, ſi les Alliez ne conſentoient à ne plus jetter de Bombes dans les Places qu'on n'aſſiége pas. Rien de plus hardi, ni de mieux conduit que ce bombardement. Il y avoit dans Bruxelles une groſſe Garniſon; l'Armée du Prince de Vaudemont étoit campée ſous les remparts. Un autre corps de Troupes, au moins de dou-

Bruxelles bombardée le 14. & 15. d'Août.

ze mille hommes, voltigeoit dans les environs; le front de la Place étoit inondé. A la teſte d'une chauſſée (chemin unique pour approcher) les Ennemis avoient fait faire un retranchement haut de vingt pieds, & gardé par un chemin creux, qui lui ſervoit de foſſé. Ces obſtacles n'empêcherent point le Maréchal de Villeroy d'affronter ce retranchement, d'ouvrir la tranchée, & de dreſſer ſes batteries, ſans que la Garniſon, ni l'Armée de Vaudemont, qui s'étoit retranchée derriere la Ville, fiſſent le moindre mouvement, ni à l'arrivée de nos Troupes, ni quand elles ſe retirerent. Les batteries en état, le Maréchal de Villeroy fit faire la propoſition de ne plus bombarder les Places; mais le Duc de Baviere accouru à Bruxelles une heure ou deux aupa-

ravant, n'aïant cherché qu'à éluder, le Marêchal, ſans perdre temps, fit jetter en trois nuits quatre mille Bombes dans la Place. Quel effroi & quelle confuſion dans une Ville auſſi peuplée, à la vuë de ces foudres, capables de tout abîmer ! Les plus grands édifices furent renverſez, les deux tiers de la Ville détruits ou brûlez : le dommage fut ineſtimable. Aprés ce bombardement, l'Armée marcha à Namur. Sur l'avis de ſa marche, le Prince d'Orange quitta le Siége, où il ne laiſſa que vingt mille hommes, & aprés avoir r'appellé l'Armée du Prince de Vaudemont, & reçu un nouveau ſecours, il diſtribua toutes ces forces dans ſes Lignes, réſolu de ne rien riſquer ; mais ſeulement de ſe défendre, couvert par des défilez, par des marais impratiquables, & par des bois épais,

dans leſquels il avoit fait faire double retranchement aux endroits les plus menacez. Tout ce que la valeur peut inſpirer de plus hardi, le Marêchal de Villeroy l'eſſaïa en cette occaſion : lui-même alla reconnoître les bois & les défilez, pour voir ſi par quelque endroit on pourroit, ſans trop expoſer les Troupes à la boucherie, forcer quelqu'un des quartiers ; tous étoient ſi bien retranchez, qu'on n'en put attaquer aucun.

Le ſecours retiré, les Alliez redoublerent leur ardeur à preſſer le Siége. Tous les ouvrages du Château n'étoient plus que des monceaux de pierres. Les Troupes, la plûpart du temps, étoient contraintes de ſe cacher dans les ſouterrains, pour ne pas être écraſées par les Bombes & par les Boulets. Il y avoit des

brêches par tout. Toutes ces brêches étoient ſi grandes, qu'un Bataillon entier pouvoit y monter de front. Alors le Marêchal de Boufflers fut ſommé de rendre la Place, & ſur le refus du Marêchal, les Alliez ſe préparerent à attaquer tous les ouvrages à la fois. On compta juſques à onze attaques. Le jour de l'action on vit paroître à découvert ſur les dix heures du matin des colonnes d'Infanterie, qui à meſure qu'elles arrivoient, ſe mettoient en bataille ſur le revers de la tranchée. Aprés le ſignal donné, ces Troupes partirent en bon ordre, & elles donnerent aſſaut à toutes les brêches. Trois mille hommes d'élite, qui avoient pour Enfans-perdus des Grenadiers Anglois, pouſſerent l'audace plus loin. Il y avoit plus de trois cens toiſes de la teſte de la tran-

chée à la brêche du corps de la Place, & on ne pouvoit y aller ſans laiſſer derriere des ouvrages garnis de monde. Ces Braves franchirent à découvert un chemin auſſi dangereux, & malgré le feu continuel qui les foudroïoit de revers, en teſte & en flanc, leur premier Bataillon planta ſes Drapeaux ſur le haut de la brêche. Ce Bataillon mis en deſordre, un autre auſſi-tôt aprés ſe preſenta de bonne grace; mais aïant été renverſé avec encore plus de vigueur, les Fuïards, culbutez les uns ſur les autres, répandirent un ſi grand effroi parmi les autres Troupes qui les ſoûtenoient, qu'elles ſe retirerent en déſordre. A toutes les attaques on combattit de part & d'autre avec la derniere furie. Quoïque la Garniſon fût épuiſée de fatigues, & de ne point dor-

mir, l'exemple du Maréchal, & des autres Officiers, l'honneur de la Nation, & la néceſſité de vaincre, redoublerent tellement ſes forces, qu'elle repouſſa les Ennemis. Le carnage fut grand par tout, & l'action ne finit qu'à cinq heures du ſoir. Elle fut glorieuſe aux Aſſiégez; cependant ils y perdirent tant de monde, que ne pouvant plus ſoûtenir un nouvel aſſaut, le Maréchal de Boufflers fut contraint de capituler. Namur coûta des frais immenſes aux Alliez, & vingt mille de leurs meilleurs hommes. C'étoit la fleur de toutes leurs Troupes.

Le Château de Namur ſe rend aux Ennemis le premier de Septembre.

Quoique les Alliez fiſſent ſonner bien haut une conquête ſi difficile, les plus ſages parmi leurs Peuples en avoient d'autant moins de joïe, que cet évenement ſembloit reculer la Paix. Ces Peuples étant

CAMPAGNE DE 1696.

épuiſez, ſouhaitoient avec paſſion de voir par une bonne Paix tarir la ſource des taxes. Leur Négoce diminuoit, nos Armateurs faiſoient ſur eux des priſes continuelles. Selon un état exact dreſſé par ordre du Parlement en 1695. les ſeuls Anglois avoient perdu quatre mille deux cens Vaiſſeaux Marchands, évaluez par eux-mêmes à trente Millions ſterlins. Il y avoit en Angleterre d'autres ſemences de déſordres: l'argent y devenoit rare, & les eſpéces depuis quatre ans s'y trouvoient tellement rognées, qu'il y avoit ſur la plûpart un tiers, ou moitié à perdre. Comme il n'eſt rien dans le Commerce qui l'interrompe davantage que l'alteration des Monnoïes, ce déſordre faiſoit crier contre le Gouvernement, le Peuple ne manquant jamais d'imputer à ceux

qui

qui commandent, la faute des malheurs publics, d'autant plus que le bruit couroit que l'on faiſoit paſſer beaucoup d'eſpéces en Hollande pour y amaſſer un Tréſor : les grandes richeſſes ſervent d'azile en tout temps. Les Agens du Roy d'Angleterre, profitant de ces conjonctures, travaillerent à le rappeller. D'abord ils gagnerent beaucoup de monde. Les uns par amour pour la nouveauté, d'autres par un ſage repentir & par affection pour leur Roy, conſpirerent à le rétablir. L'occaſion étoit favorable. Le Prince d'Orange n'avoit alors ni Troupes pour ſe défendre, ni Vaiſſeaux pour garder ſes Ports. Ses Troupes étoient en Flandre, ſa grande Flotte à Cadix, & une Eſcadre de gros Vaiſſeaux étoit tout nouvellement partie des Dunes pour la joindre. Sur

l'eſpérance du ſuccés, le Roy d'Angleterre s'avança juſques à Calais. Seize mille hommes de vieilles Troupes avec des Chefs d'expérience eurent ordre de l'accompagner. Cette Armée n'attendoit que le moment de s'embarquer ; mais le vent fut toûjours contraire, juſques à ce que cette entrepriſe aïant été découverte, on perdit l'eſpérance & le temps de l'exécuter. Sur les premiers avis de cette deſcente, les Hollandois incontinent mirent en Mer douze gros Vaiſſeaux qui vinrent croiſer devant Calais. Le Prince d'Orange, de ſon côté, ſans s'effraïer, de la grandeur du péril qui le menaçoit, eut bien-tôt ſçu le diſſiper. Il s'aſſura des gens ſuſpects. Il r'appella ſa Flotte, il fit paſſer en Angleterre des Troupes Allemandes & Hollandoiſes, & border de Mili-

ces les principaux endroits, où l'on pouvoit faire deſcente. Une conſpiration, quand elle eſt découverte à temps, ne réüſſit preſque jamais, & alors, bien loin d'ébranler ce qu'elle prétendoit renverſer, elle ne ſert qu'à l'affermir. Les Communes & les Seigneurs firent éclater plus que jamais leur attachement pour le Prince. Il ſe fit une Ligue entre les Membres des deux Chambres, non ſeulement pour le maintenir, mais même pour vanger ſa vie, s'il venoit à la perdre par quelque accident funeſte. Ce zele r'aſſura le Prince; & les bons ordres qu'il donna, aïant calmé ſes inquiétudes pour l'avenir, il repaſſa la Mer au Printemps ſuivant.

En arrivant en Flandre, il trouva les Armées du Roy déja en campagne, & ſur les terres des Eſpagnols. Comme le Roy

En Flandr

n'avoit en vuë que de ſe tenir ſur la défenſive, il avoit donné ordre au Marêchal de Villeroy, qui devoit commander dans la Baſſe-Flandre, de ſe ſaiſir de quelque poſte ſi commode & ſi abondant, que l'Armée pût rompre aiſément tous les deſſeins des Alliez, & ſubſiſter à leurs dépens juſques à la fin de la Campagne. Du côté de la Meuſe, le Roy avoit commandé au Marêchal de Boufflers de partager l'Armée en quatre, & de poſter ces Corps à portée de ſe joindre & de tout couvrir. Ces ordres furent executez, & le ſuccés fut ſi heureux, que les Alliez furent contraints de manger leur Païs pendant tout l'Eté, ſans pouvoir ni faire de Siége, ni donner Combat. Leurs forces néanmoins étoient plus conſidérables, qu'elles n'avoient été juſques-alors. Ils avoient en Mer

une Flotte de cent trente Voiles, qui ne fit autre choſe que de brûler quelques maiſons à Calais, aux Sables d'Olonne, à Saint-Martin de Rhé. Ils avoient trois Armées dans les Païs-Bas, une dans la Baſſe-Flandre, de vingt-cinq à trente mille hommes, ſous le Prince de Vaudemont, qui ne put empêcher le Maréchal de Villeroy de faire des fourages juſques aux portes de Gand, & de mettre ſous contribution toutes les Places d'alentour. Leur Armée principale, au moins de moitié plus forte, paſſa toute la Campagne en des menaces continuelles, ſans trouver le moment d'en venir à l'execution. Une troiſiéme Armée de dix-huit à vingt mille hommes, compoſée de Troupes Allemandes, s'avança juſques à Namur ſous le Commandement du Landgrave de Heſſe-

Caſſel. Elle reſta dans ce poſte environ un mois, juſques à ce que, ou faute de païe, ou faute d'une occaſion d'être emploïée, elle retourna en Allemagne. Les progrés de la Ligue ne furent pas plus grands ſur le Rhin. Le Prince de Bade demeura dans ſes Lignes juſques à la fin d'Août, loin de pourſuivre l'Armée de France, qui ſous le Commandement du Maréchal de Choiſeul avoit paſſé le Rhin. Elle reſta au delà cinq à ſix ſemaines. Au retour du Landgrave, le Prince de Bade paſſa le Rhin. Leurs Troupes jointes enſemble s'avancerent vers Philiſbourg, ſans en oſer faire le Siége : elles s'approcherent enſuite de l'Armée du Maréchal ; mais aprés beaucoup de menaces, & s'être canonnées de côté & d'autre, les Armées ſe ſéparerent ſans eſcarmouche, ni combat.

n Allema-
e.

Claude de
roiſeul,
arêchal de
ance en
3.

Quoi que le Duc de Vendôme eût peu de monde en Catalogne, il fut Maître de la Campagne, moins par le nombre de ſes Troupes que par ſa bonne conduite & par ſa valeur. Ce Prince s'étoit fait aimer, on l'eſtimoit dans le Païs, les Eſpagnols l'apprehendoient. Il défit leur Cavalerie avec un nombre d'Eſcadrons beaucoup inferieur au leur. Il démolit tranquillement quantité de petites Places, où ſe retiroient les Ennemis. Il pouſſa leur Armée avec tant de vigueur; il la tint ſi ſerrée pendant preſque tout l'Eté entre un retranchement & de hautes montagnes, que ſans en venir aux mains, il leur fit perdre plus de monde qu'on n'en eût tué dans un combat. En Catalgne Loüis-Joſeph, D de Vendôm

Du côté d'Italie, le Maréchal de Catinat avoit une Armée nombreuſe, & preſque En Italie.

toute entiére de Troupes choiſies, le Roy voulant, cette année, ou achever de conquerir les Etats du Duc de Savoïe, ou obliger ce Prince à faire la Paix. Lors que le Maréchal commença à paſſer les Monts, les Ennemis travaillerent à couvrir Turin par de nouveaux retranchemens; ils enleverent les grains & les beſtiaux de la campagne, & par de frequens Partis ils s'attacherent à traverſer la communication de nôtre Armée à Pignerol. L'Armée ne ſubſiſtant que par des Convois, elle ſouffrit beaucoup; cependant elle avançoit dans le Païs avec d'autant plus de lenteur, qu'on étoit en traité avec le Duc de Savoïe, & à la veille de finir. Dés la rupture de la Tréve, le Roy par ſon Manifeſte avoit aſſez fait entendre, que quelques conquêtes qu'il pût faire, il ſeroit toujours diſ-

Paix conuë avec le Duc de Savoïe en Août.

poſé de les ſacrifier à la tranquillité publique. Il avoit pris les armes, non pour étendre ſes Frontiéres, mais pour les aſſurer contre les efforts des Princes Liguez ; & ce fut dans cette penſée, qu'avant le Siége de Philiſbourg, & qu'aprés la conquête non ſeulement de cette Place, mais de tout le Palatinat, il fit preſſer les Alliez de changer en Traité de Paix la Tréve faite à Ratiſbonne en 1684. Dans cette même vûë, aprés la priſe de Villefranche, de Nice & de Mont-meliand, il offrit au Duc de Savoïe de mettre ces Places en ſequeſtre, & de lui rendre ſon Païs. Caſal dans la ſuite aïant été démoli, le Duc de Savoïe n'avoit plus penſé qu'à la Paix. (Quand la Paix ſe preſente, on ne doit point la refuſer. Heureux le Prince qui peut attendre le moment ; ſage celui qui en profi-

te.) Quoi qu'au Printemps ſuivant le Duc fiſt des préparatifs pour le Siége de Pignerol, il ſongeoit moins à l'emporter par la voïe des Armes, qu'à obtenir qu'il fuſt raſé par un article du Traité. Le Duc avoit épouſé une des Filles du Duc d'Orleans, Frere Unique du Roy. Le Roy, n'aïant point de Filles, avoit marié deux de ſes Niéces, l'aînée au Roy d'Eſpagne, la ſeconde au Duc de Savoïe. La Reine d'Eſpagne étoit morte ſans laiſſer d'Enfans; mais la Ducheſſe de Savoïe avoit eu deux ou trois Princeſſes, avec l'une deſquelles le Roy vouloit marier l'aîné de ſes petits Fils, pour renouveller la liaiſon d'intereſt & de parenté, qui étoit depuis ſi long-temps entre la France & la Savoïe. Cette alliance & l'avantage d'avoir la Paix dans un endroit ſi incommode

à y continuer la Guerre, firent réſoudre le Roy à raſer Pignerol, & à le rendre au Duc avec le reſte de ſon Païs, hors Suze, Nice & Montmeliand que le Roy pourroit conſerver juſques à la Paix générale. Le Duc, de ſon côté, s'obligea par un des articles, de propoſer aux Alliez la Neutralité d'Italie, & en cas qu'ils la refuſaſſent, de ſe joindre avec la France pour les forcer de l'accepter. Pendant qu'on négocioit, le Roy avoit accordé une Tréve de trente jours qui fut enſuite prolongée, à l'inſtance du Pape & des autres Princes d'Italie, qui trouvant l'occaſion de faire ſortir de leur Païs les Allemans, & autres Etrangers, vouloient ne la pas manquer ; mais bien loin que les Alliez agréaſſent la propoſition, ils emploïerent tous moïens, offres, menaces, re-

proches, pour vaincre le Duc de Savoïe, & pour faire rompre le Traité. Rien ne put ébranler ce Prince. Les Tréves expirées, il joignit ſon Armée à celle du Roy, & toutes ces Troupes jointes enſemble marcherent vers le Milanez, pour faire le Siége de Valence. Le Maréchal de Catinat y commandoit les deux Armées ſous le Duc de Savoïe. La tranchée ouverte, on pouſſa les travaux avec tant d'activité, que la Place ne pouvoit tenir, quand la nouvelle vint au Camp, qu'enfin les Miniſtres de l'Empereur & du Roy d'Eſpagne acceptoient la Neutralité. Les principales conditions furent, que les Princes d'Italie racheteroient les quartiers d'hyver, & que les Troupes Allemandes ſe mettroient en marche pour retourner en leur Païs le jour même que

n Septem-
bre.

Le 9. d'Octobre.

l'Armée du Roy reprendroit la route de France. La Paix d'Italie donnoit au Roy de grands avantages : elle lui rendoit trente mille hommes de Troupes aguerries & bien disciplinées : elle lui rendoit un Général ; & épargnant de grandes ſommes, elle mettoit le Roy en état, ou d'obliger ſes Ennemis à faire la Paix avec lui, ou de continuer la Guerre avec plus de ſuperiorité, & plus de forces que jamais. Un autre avantage qu'on ne peut aſſez eſtimer pour ſes conſéquences, eſt le mérite de la Princeſſe * deſtinée pour Epouſe au Duc de Bourgogne. La Paix ratifiée, la Princeſſe fut conduite en France en attendant ſon mariage, qui ne devoit ſe célebrer qu'environ quinze mois aprés. Elle n'avoit que dix à onze ans, mais on n'a point de ſouvenir

* Marie-Adelaide, Fille aînée de Victor-Amé II. Duc de Savoïe, & d'Anne-Marie d'Orleans.

d'avoir vû à cet âge plus d'eſprit, ni plus de conduite. Le Duc, ſon Epoux, n'avoit guére plus de quatorze ans. Marie-Victoire de Baviere, Dauphine de France, étoit morte à la fleur de l'âge, dés 1690. C'étoit une Princeſſe de grand mérite, Ame noble, qui n'avoit d'autre paſſion que d'élever les Princes ſes Fils dans la Vertu, dans l'amour de la belle Gloire, & de les voir un jour des hommes accomplis. Du mariage de cette Princeſſe avec Loüis, Dauphin de France, étoient ſortis trois Princes. [a] Loüis, Duc de Bourgogne; [b] Philippe, Duc d'Anjou; [c] Charles, Duc de Berry. Jamais Princes n'ont eu une plus belle éducation, par l'attention continuelle du Roy & du Dauphin, & par la vigilance des principaux Officiers que le Roy leur avoit choiſis

[a] Né le 6. Août 1682.
[b] Né le 19. Decembre 83.
[c] Né le 31. Août 1686.

parmi les hommes les plus habiles & les plus ſages du Roïaume. * Avec d'auſſi bons guides on marche à grands pas dans le chemin de la Vertu. On ne peut avoir plus d'eſprit, plus de nobleſſe dans les manieres & dans les ſentimens, qu'en ont ces trois jeunes Princes, & l'on voit déja dans l'Aîné des diſpoſitions heureuſes pour former un jour un grand Roy. Si la vertu des Grands eſt une ſource de tout bien pour les Peuples qui leur ſont ſoumis, que ne doit-on point eſperer du mariage d'un Prince accompli, avec une Princeſſe, dont le mérite égale & la grandeur de ſa Naiſſance, & l'élevation du rang où la Providence l'appelle ?

La Paix d'Italie fut un augure favorable de la Paix générale : Il y avoit plus de deux ans, qu'on avoit commencé à

* Ils eurent pour Gouverneur, Paul Duc de Beauvilliers-Saint-Aignan, Pair de France, Miniſtre d'Etat, Chef du Conſeil Royal dés l'âge de 36. ans, auſſi diſtingué par ſon mérite que par ſa naiſſance, & par ſes emplois.

Pour Precepteur, François de Salignac-Fenelon, Archevêque-Duc de Cambray, bel eſprit, homme de lettres & de qualité.

faire des propoſitions, qui enſuite avoient varié ſelon les évenemens ; les choſes n'étoient point encore dans un point de maturité. Sur la fin de cette Campagne, tout ſe diſpoſa à la Paix : Le Peuple la demandoit en Hollande & en Angleterre, avec une vivacité qui marquoit ſon épuiſement. Les Alliez étoient rebutez du peu de ſuccés qu'ils avoient eu dans cette Guerre : La plûpart de ces Princes n'y avoient aucun intereſt ; le Roy ne s'éloignoit point d'accorder quelques conditions, que demandoient les Alliez ; ainſi la Paix ſe fût faite dés 1696. ſi elle n'eût été traverſée par des obſtacles impréyûs. Charles II. Roy d'Eſpagne, étoit tombé malade au commencement du mois d'Octobre, & retombé, juſques à trois fois, dans l'eſpace de ſix ſemaines. Ce Prince n'aïant point

point d'Enfans ; toute l'Europe prenant intereſt aux querelles, qui pouvoient naître de cette grande ſucceſſion ; la Ligue, dans cette conjoncture, n'avoit garde de deſarmer, que ce Monarque ne fût guéri. D'un autre côté, l'Empereur, & quelques autres Princes, formoient des difficultez, tantôt ſur les Paſſeports, & tantôt ſur le choix du Lieu où les Ambaſſadeurs devoient s'aſſembler. C'étoit à la Haye, comme au centre de toute la Ligue, que la négociation avoit commencé : Les Hollandois vouloient la Paix ; ils y travailloient avec beaucoup d'empreſſement. Ils n'avoient point d'argent pour faire de nouvelles Troupes, & pour païer leur part ; qui ſans doute étoit la plus forte, de la dépenſe de la Guerre ; Ils avoient même apprehendé que les Puiſſances

Catholiques ne s'accordaſſent entre elles, ou par la médiation du Pape, ou par celle du Duc de Savoïe. Depuis la Paix d'Italie & le Traité executé, le Commiſſaire de l'Empereur étoit reſté à Turin. Le Gouverneur du Milanez y faiſoit de frequens voïages : Le Comte de Teſſé y étoit de la part du Roy ; le Marêchal de Catinat s'y étoit auſſi arrêté avant que de paſſer les Alpes. Le ſéjour de ces Miniſtres dans une Cour qui avoit changé d'intereſt & d'inclination, leurs Conférences continuelles, les allées & venuës des Couriers que l'on dépêchoit à Paris, à Vienne, à Madrid, ces mouvemens donnoient l'allarme aux Hollandois,& leur faiſoient apprehender d'être les victimes de la Ligue, ſi l'Empereur & le Roy d'Eſpagne, l'Electeur de Baviere, & les autres Prin-

* René de Froulay, Comte de Teſſé, Lieutenant Général des Armées du Roy.

ces Catholiques venoient à s'en détacher.

CAMPAGNE DE 1697.

Pendant ces pourparlers, chacun redoubla ſes forces ; celles du Roy étoient plus grandes que jamais, & aprés neuf années de Guerre, il avoit plus d'argent, plus de Troupes & plus d'Officiers, qu'il n'en avoit en la commençant. On comptoit tant en Garniſons, qu'en Troupes à mettre en Campagne, quatre cens vingt mille hommes ; trois cens cinquante mille d'Infanterie, & ſoixante & dix mille Chevaux, ſans y comprendre les autres Troupes deſtinées à ſervir ſur l'Armée Navalle. Ses forces de Mer n'étoient pas moins conſiderables. Il fit armer dans tous ſes Ports, & preſque tous ſes gros Vaiſſeaux. Les Alliez, de leur côté, faiſoient de derniers efforts. Le Prince d'Orange & les Hollandois

firent une Ligue défenſive avec le Roy de Dannemark, qui devoit leur fournir des Troupes, & une Eſcadre de Vaiſſeaux. Parmi ce fracas & tous ces grands préparatifs, les Plenipotentiaires * de tous les Princes intereſſez dans une Guerre ſi cruelle, ne laiſſerent pas de s'aſſembler. Delf & la Haye furent choiſies pour le ſejour de ces Miniſtres, & le Château de Riſwick, qui eſt entre ces deux Villes, pour y tenir les Conférences. Avant qu'elles s'ouvriſſent, on avoit long-temps négocié à Turin, à Rome, à Madrid, dans l'eſpérance de conclurre un Traité de Neutralité pour la Catalogne : Il n'eſt point de conquête où l'Eſpagnol ſoit plus ſenſible qu'à celles que l'on fait ſur lui, dans un Païs auſſi voiſin du centre de tous ſes Etats, parce qu'elles font crier

* Les Ambaſſadeurs-Plenipotentiaires de France furent Nicolas-Auguſte de Harlay-Bonneüil, Conſeiller d'Etat; Loüis Verjus, Comte de Crecy; François, Seigneur de Callieres.

le Peuple, qu'on apprehende en Eſpagne plus qu'on ne fait ailleurs. Le Roy d'Eſpagne manquoit de fonds : il n'avoit pû tirer que peu de Troupes du Milanez, à cauſe de la jalouſie que donnoit le Duc de Savoïe, qui demeuroit toûjours armé, ou de concert avec le Roy, ou pour être plus en état de profiter des conjonctures. Les Alliez n'avoient point de Flotte ſur la Mer Mediterranée; ils ne pouvoient faire paſſer de nouvelles Troupes en Catalogne ; ces Troupes étrangeres y faiſoient de plus grands ravages, que n'auroient fait des Ennemis : ainſi le Conſeil d'Eſpagne eût ſigné avec joïe un Traité de Neutralité, ſi l'Empereur n'eût repreſenté que le Roy n'aïant plus de Guerre, ni du côté des Alpes, ni du côté des Pyrenées, deviendroit ſi fort ſuperieur en Trou-

pes, en Chefs, en argent, qu'il faudroit neceſſairement, ou que la Ligue fiſt avec lui une Paix honteuſe, ou qu'enfin elle ſuccombât. Ces motifs prévalurent. Il n'y eut point de Traité pour la Catalogne ; & l'Eſpagne, en cette occaſion, ſacrifia ſes intereſts aux allarmes des Alliez. Les ſuccés glorieux que la France avoit eus depuis neuf ou dix années, avoient aigri de plus en plus la jalouſie de l'Empereur: La Guerre augmentoit ſon autorité dans l'Empire ; il craignoit toujours pour la ſanté du Roy d'Eſpagne, dont le temperament étoit foible & délicat: Il craignoit d'un autre côté, que s'il s'accordoit avec nous, les Princes d'Allemagne ne lui fourniſſent plus de ſecours pour ſe défendre en Hongrie. Ces raiſons lui donnant peu d'inclination pour la Paix, il ne

penſoit qu'à l'éloigner. Quoique le Prince d'Orange n'eût pas moins d'envie de voir continuer la Guerre, il n'avoit garde de s'oppoſer aux négociations de la Paix, dans la crainte de deſeſpérer les Anglois & les Hollandois, en leur ôtant ouvertement l'eſpérance de l'obtenir. Les frequentes conſpirations qui avoient éclaté depuis ſon élevation; la décadence du négoce, la monnoïe fauſſe ou rognée, la rareté des bonnes eſpeces, leur tranſport chez les Etrangers avoient mis toute l'Angleterre dans une confuſion, d'où elle ne pouvoit ſortir que par une prompte Paix: Cependant l'intereſt du Prince étoit, ou de n'en point faire, ou du moins de la differer le plus long-temps qu'il le pourroit, aïant tout à craindre, quand il ne ſeroit plus armé, & quand la force des conjon-

dures qui l'avoient porté ſur le Trône, auroit changé avec le temps. Une conſpiration y avoit élevé ce Prince ; une autre pouvoit l'en ôter, avec d'autant moins de peine, que l'inclination du Païs eſt de changer ſouvent de Maître. Ce Prince étoit Etranger, & d'une Nation contre laquelle juſques-alors les Anglois avoient témoigné une ſi forte jalouſie, que leur Ligue & leur amitié ne pouvoient long-temps ſubſiſter: Il n'avoit ni enfans ni freres, ni même de proches parens, dont la valeur & le mérite puſſent l'aider à ſoutenir ſa nouvelle fortune. Les Anglois à ſon occaſion, d'opulens qu'ils avoient été, étoient tombez dans l'indigence, tant par les priſes continuelles qu'on avoit fait ſur eux, que par les grandes ſommes, qu'il en coûtoit à la Nation pour le maintenir ſur le

le Trône. Il faloit qu'aprés le Traité, il quittât, pour toûjours, la qualité de *Stathouder*, qui le rendoit plus Maître des Provinces-Unies, qu'il ne l'étoit en Angleterre. Le Prince, dans ces circonſtances, avoit d'autant plus à craindre, qu'il ne pouvoit, à la Paix, conſerver de Troupes ſur pied, en garder d'étrangeres, ni recevoir aucun ſecours de Hollande ou de l'Empereur, ſans jetter les Anglois dans le ſoupçon & dans l'allarme. Ces réflexions lui faiſoient ſouhaiter, que la Guerre ne finît point; mais il manquoit d'argent pour continuer, & le Peuple demandoit la Paix, en Hollande principalement, avec tant d'ardeur, que dans la crainte que les Etats ne traitaſſent en particulier, l'Empereur & le Prince furent obligez de conſentir à l'ouverture des Confé-

François, Seigneur de Callieres, &c.

rences. Il y avoit long-temps qu'un Homme de confiance négocioit à la Haye de la part du Roy, & les points les plus importans étoient déja preſque reglez avec les Etats. Pour faciliter le Traité, le Roy s'étoit tenu ſur la défenſive les deux dernieres Campagnes, pour ne point augmenter la jalouſie des autres Princes par de nouvelles entrepriſes; mais voïant que les uns ne s'appliquoient qu'à traverſer & à reculer la Paix, & que les autres differoient d'accepter ſes propoſitions, dans la fauſſe eſpérance que plus ils formeroient d'obſtacles, plus le R[illegible] leur accorderoit de conditions avantageuſes, il reſolut, cette Campagne, de faire agir ſes forces, & d'obliger les Alliez à recevoir la Paix. Dés la fin de l'Autonne de l'année précédente, on avoit fait des Ma-

gazins de toutes ſortes de proviſions dans toutes nos Places ſur le Rhin: L'Armée d'Italie avoit été diſtribuée en Alſace & aux environs, & pendant tout l'Hyver la plûpart des Troupes du Roy avoient été en mouvement & en marche de ce côté là. Ces apprêts formidables allarmant les Princes voiſins, ils firent des retranchemens, ils garnirent ces Lignes de batteries & de palliſſades, & ils y bâtirent des Forts, comme s'ils avoient apprehendé d'avoir dans cette Campagne toutes nos forces à ſoutenir. Le bruit s'étant répandu, & tous nos mouvemens concourant à le confirmer, que le Roy auroit au Printemps deux Armées en Allemagne, l'une ſur le Haut-Rhin pour faire diverſion, & l'autre plus conſidérable ſous le Maréchal de Catinat pour faire un Sié-

ge ſur le Bas-Rhin, les Alliez fortifierent Mayence & leurs autres Places, & y jetterent leurs meilleures Troupes. Ces bruits continuerent juſques à la fin d'Avril, & les deſſeins du Roy furent conduits avec tant d'adreſſe & tant de ſecret, que les Officiers Généraux qui devoient faire la Campagne ſous le Maréchal de Catinat, étoient en route pour l'Allemagne dans la croïance d'y ſervir, quand ils reçurent un contre-ordre de ſe rendre au plûtôt en Flandre, où le Maréchal étoit allé pour y faire le Siége d'Ath. L'entrepriſe étoit glorieuſe, la Place fortifiée de huit baſtions, entourée d'un foſſé plein d'eau, également large & profond. La Garniſon étoit de trois mille ſix à ſept cens hommes, quand cette Ville fut inveſtie le ſeize de Mai. Jamais atta-

Ath pris par le Maréchal de Catinat le 6. de Juin.

que ne fut conduite avec plus de précaution, ni pouſſée cependant avec plus de vigueur : le Roy avoit donné ordre au Maréchal de Catinat de ménager les Troupes, & d'augmenter en récompenſe le feu des batteries. La défenſe ne fut pas égale ; les Aſſiégez tirerent peu, ils ne firent aucune ſortie ; ils s'enfuïrent du chemin couvert, ſans faire preſque de reſiſtance, quand nos gens vinrent l'attaquer ; & auſſi-tôt que le Canon eût fait deux bréches aſſez larges pour monter à l'aſſaut, cette importance Place, qui par le nombre de ſes ouvrages devoit être ſi meurtriere, ſe rendit à compoſition, en treize jours de tranchée ouverte, ſans qu'il nous en coutât cent hommes. Comme les Alliez avoient en Flandre deux Armées ſi nombreuſes, qu'elles faiſoient en-

ſemble prés de cent vingt mille hommes, le Roy avoit commandé au Marêchal de Villeroy de s'avancer ſur le chemin par où ils pouvoient approcher. Le Marêchal de Boufflers gardoit un autre côté ; & trois Corps moins conſiderables commandez par des Lieutenans, campoient ſur d'autres avenuës, toutes ces Troupes poſtées à portée de ſe ſecourir. Le Siége formé, l'Electeur de Baviere joignit le Prince d'Orange ; ces Princes marcherent au ſecours, & s'approcherent de nos Lignes ; mais ſoit qu'ils euſſent ſujet de craindre que leurs Troupes, étant mal païées, ne refuſaſſent de combattre, ou qu'il n'en déſertât beaucoup ; ſoit qu'à la veille de la Paix ils n'oſaſſent rien hazarder, de peur que les conditions ne fuſſent moins avantageuſes s'ils venoient à

perdre une Bataille, ces Princes ſe ſeparerent pour couvrir celles de leurs Places qui étoient les plus expoſées, & laiſſerent prendre Ath ſans tenter de le ſecourir. Aprés la priſe de cette Place, quoiqu'ils euſſent reçû un ſecours de dix-huit mille hommes, ils ne ſongerent qu'à ſe retrancher, qu'à garnir ces retranchemens, de forts & de batteries, qu'à les accroître tous les jours, & qu'à les rendre inacceſſibles. Les Armées Françoiſes camperent pendant tout l'Eté dans le Païs ennemi; elles y vêcurent à ſes dépens, ſans que les Alliez paruſſent vouloir hazarder, ni eſcarmouche, ni combat. Le reſte de la Campagne ſe paſſa ſans aucune action, ou parce que les Alliez ne penſoient qu'à nous empêcher de faire quelqu'autre entrepriſe, ſoit que de part & d'autre on attendît

l'évenement du Siége de Barcelone, & de la Diette de Pologne, qui étoit aſſemblée pour élire un Succeſſeur au Roy Jean III.

Le Prince de Conty élû Roy de Pologne par la protection du Roy.

Jean Sobieſki, Grand Maréchal de Pologne, étoit monté ſur le Trône, moins par ſon credit que par la protection du Roy, & par la ſage dexterité de l'Evêque * de Marſeille, Ambaſſadeur de France, grand Politique, & de ces Hommes rares, qui font honneur à leur ſiécle, en devenant par leurs ſervices, également utiles à l'Egliſe & à l'Etat. Huit ou neuf ans aprés, le Roy de Pologne s'étoit acquis une gloire immortelle, en quittant ſon Roïaume pour venir au ſecours de Vienne aſſiégée par les Turcs en 1683. Depuis ce temps-là, loin de pourſuivre avec vigueur la Guerre commencée contre les Infidelles, il étoit

* Touſſaint Cardinal de Janſon, maintenant Evêque de Beauvais.

demeuré dans l'inaction & le repos, n'aïant plus d'autre paſſion, que d'amaſſer du bien pour mettre ſes enfans, ou en état de parvenir à la Couronne aprés ſa mort, ou en état de s'en paſſer. Le plus grand tréſor que ce Prince eût pû leur laiſſer, eût été l'amitié des Peuples, qui pillerent ſes Terres pendant l'Interregne, & qui firent voir plus d'une fois, de la haine pour ſa memoire, & peu d'eſtime pour ſa famille. Ce Prince étant mort, la Diette fut convoquée pour lui choiſir un Succeſſeur. Dans le temps d'une Guerre auſſi vive que celle qui regnoit alors entre les Princes de l'Europe, tous prenoient tres grand'part à cette élection. Un Roy de Pologne, plus ou moins favorable à la France ou aux Alliez, pouvoit dans ces conjonctures accroître ou diminuer les eſpérances de

la Ligue. Chacun fit ſa Brigue pour ou contre celui des Princes qu'on avoit interêt d'élever ſur le Trône, ou de l'en exclure. Le Czar de Moſcovie étoit un des Prétendans. Son Empire s'étend depuis le Boriſthene juſqu'aux extrêmitez du Septentrion, & de l'autre côté depuis les frontiéres de la Suéde juſques au fleuve Tanaïs. Il étoit honorable pour les Polonois d'avoir un Roy qui commandât à un ſi grand Païs; mais il étoit peu ſûr pour leur liberté, d'avoir un Maître ſi puiſſant, qui ſans les forces du Roïaume pût en avoir d'autres d'ailleurs capables de le ſubjuguer. Le jeune Prince de Lorraine, fils aîné du feu Prince Charles, demandoit auſſi la Couronne, moins dans la vûë de l'obtenir, que pour ſe faire honneur d'avoir été mis ſur les rangs dans un âge ſi peu avan-

cé. On parla du Prince de Ba- Loüis, Prince de Bade.
de ; ce Prince ſçavoit la Guer-
re ; il l'avoit faite en Hongrie
avec ſuccés ; il y avoit remporté
deux Victoires ſur les Infideles ;
L'Empereur par reconnoiſſan-
ce, le Prince d'Orange par
eſtime, l'auroient ſans doute
ſoutenu, ſi la Faction des Al-
liez n'eût crû devoir ſe réünir
pour porter avec plus de force
le Prince *Jacques Sobieſki*, Beau-
frere de l'Empereur & du Duc
de Baviere. Tout ſembloit con-
courir en faveur de ce Préten-
dant : Il étoit fils du dernier
Roy, & l'aîné de tous ſes en-
fans : Il avoit des Tréſors pour
gagner les ſuffrages & la prote-
ction des Grands ; les Princes
d'Allemagne recommandoient
ſes interêts : Il étoit appuïé par
les Hollandois ; l'Empereur &
le Prince d'Orange y emploïe-
rent tout leur credit, rien ne
fut épargné pour élever ce Prin-

ce à la Roïauté ; mais tous ces avantages qui paroiſſoient d'abord des moïens pour y parvenir, furent peut-être les motifs qui ſervirent à l'en éloigner. Ses liaiſons étroites avec la Maiſon d'Autriche, faiſoient craindre aux Grands de Pologne, que ce Prince, devenant leur Roy, ne ſe ſervît du voiſinage & des forces de l'Empereur, pour opprimer leur liberté. L'ardeur des Allemans à ſolliciter pour le Prince, animoit contre lui l'eſprit de la Populace, à cauſe de la jalouſie & d'une certaine émulation qui regne ordinairement entre deux Nations voiſines : Enfin quelques ſommes qu'il promît pour païer, s'il étoit élû, les dettes de la Republique, & quelque argent qu'il répandît pour regagner les cœurs, il ne put jamais ſurmonter l'averſion qu'on avoit pour lui. Dans ces diſpoſitions, les

Alliez qui deſeſperoient que le ſort tombât ſur ce Prince, commencerent une nouvelle brigue pour porter l'Electeur de Saxe. L'Electeur promettoit de ſe faire Catholique, & on aſſuroit même qu'il avoit fait abjuration un mois ou deux auparavant, quoi que depuis ce temps-là il eût toûjours continué à faire profeſſion publique du Lutheraniſme. Il offroit juſques à dix Millions pour acquitter ce qui étoit dû aux Troupes de la République, qui s'étoient révoltées pendant l'Interregne, faute d'avoir été païées. : Il s'engageoit encore d'entretenir à ſes dépens une Armée de quinze mille hommes, & de ne jamais faire de Paix avec les Turcs, qu'ils ne rendiſſent à la Pologne ce qu'ils avoient conquis ſur elle. Des offres ſi ſpecieuſes auroient peut-être ébloüi, ſi des avan-

tages plus ſûrs n'euſſent tourné d'un autre côté les yeux & l'inclination de la Nobleſſe & du Peuple. L'Abbé de Polignac Ambaſſadeur de France, leur avoit propoſé *François-Louis de Bourbon*, Prince de Conty, onziéme Prince du Sang de France, avec promeſſe de ſatisfaire les Troupes en argent comptant, & de reprendre Kaminiek, ſans qu'il en coûtât rien à la République. Le Prince de Conty eſtoit eſtimé de toute l'Europe, non ſeulement pour ſa valeur, mais encore pour ſa grandeur d'ame, & pour ſa modération : Il avoit brillé dans la Guerre de Hongrie, & depuis ſon retour il s'étoit diſtingué dans toutes les occaſions : Il fit voir à Steinkerque & à la journée de Nerwinde toute la ſcience d'un Général, & toute l'intrépidité d'un des plus braves Hommes du

Melchior de Polignac.

monde. A un ſi grand merite qui faiſoit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit d'un Peuple guerrier, le Roy joignit ſes bons offices & ſa recommandation auprés des Grands de l'Etat ; mais cette negociation étoit d'autant plus difficile, qu'elle étoit traverſée par tous les Princes de l'Europe. Les Miniſtres de ces Potentats repreſentoient aux Polonois, qu'élire un Prince François c'étoit jetter tous les Voiſins dans des allarmes continuelles ; que ces allarmes, vraïes ou fauſſes, attirant la Guerre en Pologne, ce Roïaume d'heureux qu'il étoit par le calme dont il joüiſſoit, alloit être accablé de maux ; que ſes richeſſes & ſes forces ne ſerviroient doreſnavant qu'aux vaſtes deſſeins de la France ; le Prince de Conty, quoi qu'il portât une Couronne, n'en étant pas moins obligé, au-

tant par interêt que par reconnoiſſance, de faire en toute occaſion ce que le Roy ſouhaiteroit de lui. A ces remontrances, ces Miniſtres joignoient des promeſſes & des menaces; neanmoins ces intrigues n'empêcherent point, que par le crédit du Roy, le Prince de Conty n'eût la pluralité des voix. De trente-deux Palatinats, qui concourent à l'Election, il eut la voix de vingt-huit : Il n'y en eut que quatre pour le Duc de Saxe. Le Prince, l'emportant d'un auſſi grand nombre, fut proclamé dans le moment par l'Archevêque de Gneſne, Primat de Pologne, qui gouverne pendant l'Interregne, & qui ſeul a le droit de proclamer le nouveau Roy. L'Electeur de Saxe, contre toutes les Loix & les Uſages du Roïaume, fut auſſi proclamé par l'Evêque de Cujavie, qui n'en

n'en avoit point le pouvoir. Ce parti excita de grands troubles dans le Païs pour maintenir leur entrepriſe par la force & la violence. Le plus prompt moïen de calmer cet orage, & de détourner les malheurs d'une Guerre Civile, fut de convoquer une Diette pour juger des deux élections, & pour rendre plus ſolemnelle celle du Prince de Conty, en la faiſant confirmer, ou par tous les Palatinats, ou du moins par le plus grand nombre.

Quelque attention qu'on eût ſur cet évenement, on n'en avoit pas moins ſur le Siége de Barcelone, qui continuoit depuis deux mois avec une extrême vigueur. Barcelone eſt un Port de Mer des plus conſidérables de l'Eſpagne. C'eſt une groſſe Ville, riche, peuplée, marchande, aſſez bien fortifiée du côté de terre, & défenduë

Siége de Barcelonne.

par un Fort bâti à un quart de lieuë ſur une Roche eſcarpée de toutes parts. Il y avoit dans la Ville toutes ſortes de munitions : Il y en entroit ſans ceſſe, n'étant point bloquée du côté du Fort. La Garniſon étoit de onze mille hommes de Troupes d'élite, & de quatre mille de Milices. Le feu des Aſſiégez, ſoit de Bombes ou de Canon, de Grenades, de Pots à feu & de Mouſqueterie, fut prodigieux & continuel : ils faiſoient des ſorties quelquefois quatre en une nuit. Ils défendirent pied à pied tous les ouvrages attaquez : Ils en reprirent quelques-uns juſques à deux fois. Enſuite ils ſe barricaderent, & firent des retranchemens ; & malgré les cris du Bourgeois & les menaces de tout le Peuple, ils attendirent avec courage juſques aux dernieres extrêmitez. Le Comte de la Corſana,

Gouverneur de la Place, & le Landgrave de Darmſtat, qui commandoient en Chef, acquirent bien de l'honneur par une ſi belle défenſe. Quelle valeur ne falloit-il point pour vaincre de ſi braves hommes, pour les forcer par tout, pour fournir aux travaux d'un Siége auſſi long, auſſi vif & auſſi cruel ? Le nombre des Aſſiégeans étoit moindre à proportion que celui de la Garniſon. Le Duc de Vendôme n'avoit que trente mille hommes dans les commencemens du Siége, & il ne reçut pour renfort, que des Milices de Provence & de Languedoc, qui faiſoient environ huit à neuf mille hommes : mais de quoi ne vient point à bout un Général brave & habile, quand il ſçait ménager ſes Troupes, quand ces Troupes ſont infatigables, & que loin de ſe rebuter, elles s'animent

de jour en jour, plus elles trouvent de reſiſtance ? Le Siége fut pouſſé avec vigueur, quoi que faute de monde on n'eût pû enfermer toute l'enceinte de la Ville. Le chemin couvert fut attaqué par trois endroits : On ſe logea ſur un des angles ; des deux autres on en fut chaſſé : On fit en vain, le jour d'aprés, une ſeconde tentative ; on n'en fut maître qu'à la troiſiéme. Alors les batteries dreſſées ſur la Contreſcarpe commencerent à foudroïer. Les Bombes & les Boulets rouges abbatirent ou brulerent les deux tiers des maiſons. Les corps enſevelis ſous tant de ruïnes exhaloient une puanteur qui infectoit toute la Ville. Il y eut bientôt brêche aux Baſtions & à la Courtine ; mais le Duc de Vendôme differa d'y donner aſſaut pour combattre le Vice-roy, & pour ôter aux Aſſiégez

toute eſperance de ſecours : Ils n'en attendoient point par Mer. Les Alliez n'avoient point de Flotte, la nôtre étoit dans le Port forte de neuf Vaiſſeaux, d'un nombre de Frégates, & de trente Galeres. C'étoit le [a] Comte d'Eſtrées qui commandoit cet armement. Les Troupes qui étoient ſur la Flotte, & leurs Officiers ſe diſtinguerent à ce Siége. Ce fut [b] le Bailli de Noailles, Lieutenant Général des Galeres de France, qui reprit le chemin couvert à la troiſiéme fois. L'eſperance des Aſſiegez étoit dans le Vice-roy, qui tenoit la Campagne avec quatre à cinq mille hommes de Troupes reglées, & un grand nombre de Miquelets. Un autre petit Corps de ſept à huit cens Chevaux, & de mille Fantaſſins, occupoit les montagnes, & voltigeoit ſans ceſſe pour enlever nos convois, cou-

[a] Marie-Victor, Comte d'Eſtrées, Vice-Amiral de France, en ſurvivance de ſon pere le Maréchal.

[b] Jacques de Noailles, Grand-Croix de Malthe.

per le commerce avec nos Places, & empêcher les Païſans de porter des vivres à l'Armée Françoiſe. Les Ennemis ſe flatoient de forcer les Lignes, en les attaquant vivement par deux ou trois endroits, tandis que la Garniſon feroit dans le même temps une ſortie générale. Le moïen le plus ſûr de faire manquer cette entrepriſe, étoit de la prévenir. Le Duc de Vendôme, averti par ſes Eſpions, part deux heures avant le jour avec cinq à ſix mille hommes, pour ſurprendre le Viceroy; & envoïe d'un autre côté trois cens Chevaux, deux cens Dragons, avec mille Fuſiliers ſous la conduite d'un Lieutenant,* fondre en même temps ſur les Troupes Eſpagnoles, qui tenoient le haut des montagnes. Les Gardes tuées, ou miſes en fuite, le Duc entre ſans reſiſtance dans le quartier du Vice-

Le Comte Iſſon.

roy, où tout étoit dans un desordre, tel qu'on peut se representer en une occasion si subite. C'étoit à qui s'enfuïroit, à l'exemple du Viceroy, qui se sauva en chemise, sans pouvoir emporter, ni papiers, ni cassette, dans laquelle il se trouva une somme considérable. On tailla en piéces deux ou trois cens des Ennemis qui voulurent se mettre en défense. Le reste fut dispersé en un moment, le Camp pillé, les Tentes brûlées, & tous les Equipages pris. Le Soldat mit le feu à tout ce qu'il ne put emporter. Le Lieutenant du Duc de Vendôme aïant d'un autre côté chassé les Espagnols du sommet des montagnes, on crut que ces deux succés obligeroient les Assiegez à faire moins de résistance; mais sans perdre courage, ni le dessein de se défendre jusqu'à l'extrêmité, ils soutinrent

avec bravoure l'aſſaut qu'on donna ſept ou huit jours aprés, aux brêches des deux Baſtions. Ils reprirent un de ces Baſtions, & ne l'abandonnerent, aprés un ſanglant combat, que pour ſe jetter tout bleſſez, dans un retranchement. En cet endroit ſe preſenta un nouveau Siége. Derriere ces Retranchemens étoit une vieille enceinte d'une Muraille épaiſſe, & défenduë par des Tours. Nos Gens travaillerent auſſi-tôt aux Mines, & diſpoſerent toutes choſes pour l'aſſaut général : Alors on fit ſommer les Aſſiegez. Ces Braves, ſans s'allarmer du peril qui les menaçoit ſi les brêches étoient forcées, ni des cris de la Bourgeoiſie, répondirent avec fermeté, & ne capitulerent qu'aprés avoir examiné ſi la Place & la Garniſon ne pourroient pas, ſans tout riſquer, ſoutenir un premier aſſaut. Le

Duc

Duc de Vendôme, par eſtime pour ces vaillans hommes, leur accorda des conditions tres honorables, comme de ſortir par la bréche, avec ſix Mortiers & trente Canons. Le Fort & la Ville ſe rendirent le même jour. On y trouva ſix autres Mortiers, & deux cens piéces de Canon. Ce Siége fut meurtrier. Il y périt de nôtre part quatre à cinq mille hommes, & plus de ſix mille des Ennemis. Le 10. d'Août.

A peu prés en ce même tems on eut nouvelle que des François avoient pris & pillé Carthagene en Amerique. Les Eſpagnols ſont ſi jaloux de ces riches & vaſtes Païs qu'ils poſſedent dans le nouveau Monde, qu'ils n'y ſouffrent aucun Etranger. Il y avoit long-temps qu'on avoit propoſé d'aller les y attaquer; ce projet toutefois ne s'eſtoit point executé, juſques à ce que le Sieur de Poin- Priſe de Carthagene en May.

tis obtint l'agrément du Roy pour riſquer cette expedition. Le Roy prêta les Vaiſſeaux, & les Particuliers qui voulurent prendre part au ſuccés de ce grand deſſein, firent les frais de l'Armement. Pointis étoit homme de tête & d'execution. Il ſçavoit la Mer, & il avoit été heureux en deux ou trois occaſions qui avoient fait bruit. Il partit au mois de Janvier avec ſept Vaiſſeaux de Guerre, trois Fregates, deux Flûtes, & une Galiotte à bombes. Sa Navigation fut heureuſe, & ſans avoir eſſuïé aucune tempête ni combat, il moüilla au commencement de Mars devant un Port de Saint Domingue, où il prit pour Troupes Auxiliaires quinze cens Flibuſtiers.* Avec ce renfort Pointis arrive à Carthagene, où le bruit de ſon entrepriſe avoit déja donné l'allarme. C'eſt un

* C'eſt ainſi qu'on appelle ces Avanturiers qui courent les Mers des Antilles & de l'Amerique.

Port celebre & des plus importans que l'Eſpagne ait en Amerique. La Ville eſt groſſe & peuplée, bâtie dans une Preſqu'Iſle, & défenduë par des Forts qui en gardent les avenuës. On diſtingue haute & baſſe Ville. La haute eſt entourée de baſtions, & la baſſe gardée par un Fort dont les approches ſont difficiles. Sur les remparts de ces deux Villes il y avoit en batterie plus de cent piéces de Canon. Ce fut preſque la ſeule défenſe des Aſſiegez. Il y eut peu de coups de main. Leurs Bombes & leurs Boulets tuerent huit à neuf cens hommes, les Troupes du débarquement ne ſe ménageant pas aſſez, & portant l'audace trop loin. Dans l'attaque de la premiere Fortereſſe, les Flibuſtiers allerent au feu avec une intrépidité qui fit perdre courage à ceux qui la défen-

doient. Les Eſpagnols abandonnerent les autres Forts. Celui de la baſſe Ville fut emporté d'aſſaut, & la Ville haute fut battuë avec tant de furie pendant un jour ou deux, qu'elle capitula au troiſiéme. Pointis entra dans la Ville, il la mit à rançon, & en fit démolir les Forts & les Baſtions. Le butin fut grand. Sans compter les richeſſes que chaque Officier ou Soldat put tirer de ſon Hôte en particulier, on apporta en France huit à neuf millions, tant en eſpeces qu'en lingots; un autre million en émeraudes, des Pierreries, des Meubles d'or en quantité, & plus de cent Canons de fonte. Ces Treſors embarquez, Pointis remit à la voile. Vingt Vaiſſeaux Anglois le cherchoient pour l'enveloper. Il les trouva à cinquante lieuës de Cartagene. Ils le canonnerent deux

jours ; mais à la faveur d'un brouillard, il ſçut ſi bien les éviter, qu'il continua ſa route, ſans rien perdre de ſon butin. Cette Expedition fit grand bruit dans le monde ancien & nouveau, & malgré le dépit & l'envie de nos Ennemis, ils ne pouvoient s'empêcher de loüer le courage & l'habileté de ces Avanturiers, qui avec peu de monde & peu de Vaiſſeaux, étoient enfin venus à bout d'une entrepriſe ſi difficile.

Ces nouvelles diſgraces achéverent de déterminer les Confédérez à la Paix. Les cauſes de la Guerre avoient été la jalouſie que les Alliez avoient conçuë de la proſpérité du Roy, les allarmes que leur donnoit ſa trop grande puiſſance, & l'eſpérance de l'abbattre, ou du moins de la diminuer. Le ſuccés de la Guerre aïant trom- PAIX GENERALE.

pé leurs eſpérances, il ne reſtoit, pour rétablir une paix ſûre & durable, qu'à trancher ſur ce qu'il s'étoit fait depuis le Traité de Nimegue, qui devoit être le fondement & la baſe de celui-ci. Dans cette conjoncture, le Prince d'Orange, en habile homme, voulut ſe faire honneur de ce qu'il ne pouvoit empêcher, & pour gagner le cœur des Peuples qui faiſoient voir de jour en jour de nouveaux deſirs de la Paix, il fit la ſienne le premier, & preſſa les autres Alliez de conclure la leur. Le Traité fut ſigné avec l'Eſpagne, l'Angleterre & la Hollande le vingtiéme du mois de Septembre, & avec l'Allemagne environ ſix ſemaines aprés. Une des conditions que le Roy avoit propoſée pour la Paix d'Allemagne, étoit de garder Straſbourg

en donnant un équivalent, ou de garder l'équivalent en rendant Straſbourg. L'Empereur & l'Empire ne s'étant point déterminez dans le temps marqué par le Roy, il leur fit déclarer qu'il ne leur laiſſoit plus le choix de l'alternative ; qu'il vouloit conſerver Straſbourg, & que ſi dans un certain terme ils ne ſignoient la Paix à cette condition, il ſeroit libre, aprés ce terme, d'y en ajoûter de nouvelles. Les Villes Imperiales reſiſtoient de tout leur pouvoir à la ceſſion de Straſbourg. Les Electeurs, de leur côté, s'y oppoſoient par jalouſie, l'Empereur devant profiter des Places que le Roy offroit de donner pour Equivalent. Le Cercle de Suabe, & celui du Haut-Rhin, ſe plaignoient qu'ils ſeroient contraints, ſi Straſbourg demeuroit au Roy, d'entretenir

toute l'étenduë de ſes Forces ; la principale eſt dans le Prince qui ſçait les mettre en œuvre.

FIN.

TABLE.

A.

ABBEVILLE. Un Medecin de cette Ville guerit le Roy, *Page* 19
Abondance entretenuë dans la diſette, 77. 371.
Academies de Sciences, de Peinture, de Sculpture, d'Architecture, & de Muſique, établies à Paris par les liberalitez du Roy, 76
Agouſta. Ville de Sicile priſe, 197. A la vuë de ce Port ſe donna le ſanglant combat où l'Amiral Ruïter fut bleſſé à mort, 196
Aire, ſa priſe, 195
Aleth, l'Evêque ſe plaint à Innocent XI. de l'extenſion de la Regale, 262
Alexandre VII. Pape. Son caractere avant & aprés ſon exaltation, 62.. ſollicite l'Eſpagne de le ſecourir, 61. *& ſuiv.* ordonne la ſignature du Formulaire contre les cinq Propoſitions tirées du Livre de Janſenius, 107
Alger bombardé juſques à trois fois. Envoïe demander pardon & la paix, 248
Allemagne ſe declare contre le Roy, 132. *& ſuiv.* 297. *& ſuiv.*
Alliance entre le Roy d'Angleterre, le

Roy de Suéde & les Hollandois, appellée la Triple Alliance, 96
Aloſt ouvre ſes portes, 93
Alſace, le Vicomte de Turenne en chaſſe les Allemans, 183. cedée au Roy en toute ſouveraineté, 239
Ambaſſadeurs, & autres Miniſtres Etrangers ſe trouvent au nombre de trente à l'Audience ſolemnelle que le Roy donne au Marquis de la Fuente, 54
Ambaſſadeurs de Moſcovie, de Guinée, &c. 113.
Ambrun, petite Ville non fortifiée, ne ſe rend qu'au bout de ſix jours, 352
Angleterre, ſujette à de grandes révolutions. Cauſe de ſes révolutions, 362
Anjou, Philippe de France Duc d'Anjou, 422.
Appel interjetté au futur Concile, par le Procureur General du Parlement de Paris, 293
Argenterie, le Roy ſacrifie aux beſoins de l'Etat toute la groſſe argenterie des Appartemens de Verſailles, 112
Armentieres, 93
Arnheim ne tient qu'un jour de tranchée, 132.
Arts. Le Roy s'applique à les faire fleurir, 76
Asfeld (Baron d') deffend Bonne avec courage, 315
Ath pris, 93. 436
Avaux, Antoine de Meſme, Comte d'Avaux, Ambaſſadeur de France à l'Aſſemblée de Nimegue, 242
d'*Aubuſſon* (Georges) ancien Archevê-

que d'Ambrun, enſuite Evêque de Metz, demande au Roy d'Eſpagne, & en obtient ſatisfaction de l'entrepriſe du Baron de Batteville, 52
d'*Aubuſſon* (François) Duc de la Feüillade, Pair & Maréchal de France, 235
d'*Aumont* (Antoine) Maréchal de France prend Bergues, Courtray, Dixmude, Furnes & Armentieres, 93
Auſbourg. Il s'y fait une Ligue contre la France, 279
d'*Autriche* (Anne) Reine de France, Mere du Roy, Regente aprés la mort de Loüis XIII. 2. 3. Choiſit le Cardinal Mazarin pour premier Miniſtre, *ibid.* Ses ſoins & ſon affliction pendant la maladie du Roy, 19. Elle travaille à le marier avec l'Infante d'Eſpagne, 22. *& ſuiv.* Elle preſſe les Eſpagnols de donner ſatisfaction au Roy ſur les droits de la Reine. 91. Sa mort. Son éloge. *Ibid.*
d'*Autriche* (Marie Thereſe) Reine de France, épouſe de Loüis le Grand, 25. Son entrée dans Paris, 29. Ses droits ſur quelques Provinces des Païs-Bas, 86. Nullitez de ſa renonciation à la ſucceſſion d'Eſpagne, 88. *& ſuiv.* Ses enfans. Sa mort. Son éloge. 246

B

BADE. Loüis Prince de Bade commande ſur le Rhin. Il ſe retranche dans des endroits inacceſſibles à l'approche du Dauphin, 359. Il avoit remporté

deux Victoires ſur les Turcs, 443 Eſt propoſé pour eſtre Roy de Pologne, *Ibid.*

Barcelone aſſiégée avec vigueur, défenduë de même, 449. *& ſuiv.*

BATAILLES

de Rocroy.
de Rotevil.
de Fribourg.
de Nortlingue.
de Lens. } 4.

de Saint Antoine, 8. *& ſuiv.*
de Saint Godard, 81
de Senef, 168. *& ſuiv.*
de Sintzeim, 177
d'Ensheim, 181
de Turckeim, 184
de Caſſel, 211. *& ſuiv.*
d'Epoüilles, 216
de Fleurus, 316
de Saint Denis, 236
de Staffarde, 322
de la Boyne, 325
de Steinkerque, 347. *& ſuiv.*
de Nerwinde, 359. *& ſuiv.*
de la Marſaille, 365. *& ſuiv.*
du Ter, 277. *& ſuiv.*

Batailles Navales, 4. 85. 136. 157. 176. 197. *& ſuiv.* 318. *& ſuiv.* 337.

Batteville. Entrepriſe de ce Baron Ambaſſadeur d'Eſpagne ſur le Comte d'Eſtrades Ambaſſadeur de France, 48. *& ſuiv.*

Baviere, Marie Victoire de Baviere, épouſe Loüis Dauphin de France, 247. Elle en a trois Princes. Sa mort. Son élo-

Bg, 422
Baviere, Charlotte-Elizabeth de Baviere, Ducheſſe d'Orleans, ſes droits ſur la ſucceſſion de l'Electeur Palatin ſon frere, 281
Maximilien II. Electeur & Duc de *Baviere* ſe declare pour les Alliez, 297. Il ſe trouve avec ſes Troupes au Siége de Maïence, 311. aſſiſte à la Haye au Conſeil général qu'y tient le Prince d'Orange ſur les progrés de la Ligue, 327. Va en Piedmont au ſecours du Duc de Savoïe, 335. Eſt fait Gouverneur à vie de ce qui reſte à l'Eſpagne dans les Païs-Bas, 341. Commande l'Armée d'Eſpagne à la bataille de Steinkerque, 349. à celle de Nerwinde, 362. & toutes les autres campagnes.
Baviere (le Prince Clement de) frere de l'Electeur eſt élû Archevêque de Cologne à l'âge de dix-ſept ans, 290
Beauvilliers, Paul Duc de Beauvilliers-Saint-Agnan, Gouverneur des Enfans de France, 423
Beaumont, petite Ville ſans défenſe priſe par les Alliez, 331
Bellefonds-Bernardin de Gigaut Maréchal de France, 94
Berri, Charles Fils de France, Duc de Berri, 422
Beſançon aſſiégé & pris par le Roy, 164. *& ſuiv.*
Boiſſeleau, François, Capitaine aux Gardes, défend Limeric en Irlande, 326
Bombardement de Tripoli, d'Alger, 247.

de Genes, 249. de Pignerol, 365. de S. Malo, 368. 391. de Dieppe, 381. du Havre de Grace, *ibid.* de Calais, *ibid.* 393. 411. de Dunkerque, 382. 392. de Bruxelles, 401

Bonne, priſe par les Alliez, 354. 355.

Boſſuet (Jacques Benigne) Evêque de Meaux, Precepteur du Dauphin, 207

Bouchain, pris par Philippe de France, Duc d'Orleans, Frere Unique du Roy, 193.

Boufflers, Loüis-François Duc de Boufflers, Pair & Maréchal de France, défend Namur, 396. *& ſuiv.* commande en Flandre une des Armées du Roy, 417. 438.

Boüillon, François de la Tour d'Auvergne, Duc de Boüillon, 189.

Boüillon, Emmanuel Theodoſe, Cardinal de Boüillon. *Ibid.*

Bourbon, Loüis Duc de Bourbon, fils d'Henry-Jules, Prince de Condé, ſe ſignale à la bataille de Steinkerque, 350. & à celle de Nerwinde, 368.

Bourgogne, Loüis Duc de Bourgogne, fils aîné de Loüis Dauphin de France, 422.

Bourgogne, le Roy oblige le Roy d'Eſpagne à ne plus prendre dans ſes titres celui de Comte-Duc de Bourgogne, 257.

Bournonville (Prince de) Général des Armées de l'Empereur, mis en fuite par le Vicomte de Turenne, 178

Brahe (Comte de) Ambaſſadeur de Suéde à Londres. Ce qui arriva à ſon entrée, 48. *& ſuiv.*

Brandebourg

Brandebourg (Frederic Guillaume) Electeur. Se met en campagne pour ſecourir les Hollandois, 140. repaſſe le Veſer à l'approche de l'Armée de France, 142. demande la Paix, 142. reprend les armes, 181. *& ſuiv.* ſes exploits contre les Suédois, 230. 231. Le Roy le contraint de rendre à la Suéde ce qu'il avoit conquis ſur elle, 241. *& ſuiv.*

Brandebourg, Frederic II. prend Keiſerwert, 311. & Bonne, 315. vient renforcer l'Armée des Alliez aprés la bataille de Fleurus, 318

Briſac, Conſeil établi en cette Ville, 251.

Bulles refuſées par Innocent XI. aux Evêques nommez qui avoient été de l'Aſſemblée du Clergé de 1682. 270

Burie ſe rend, 325

C

CADETS. Inſtitution des Academies de Cadets, 244

Calais. Le Roy y tombe malade, 18. Bombardé. Voïez *Bombardement*.

Callieres (François Seigneur de) negocie à la Haïe, 434. Plenipotentiaire de France à l'Aſſemblée de Riſwic, 428

Calviniſme. Sa naiſſance, ſon progrés, ſon extinction, 106. 270. *& ſuiv.*

Calvo, (François Comte de) défend Maſtricht, 194

Cambray. Ville & Citadelle priſes par le Roy, 201. *& ſuiv.*

CAMPAGNES

de 1667. 93.
1672. 122. & *suiv.*
1673. 145. & *suiv.*
1674. 161. & *suiv.*
1675. 185. & *suiv.*
1676. 192. & *suiv.*
1677. 201. & *suiv.*
1678. 212. & *suiv.*
1688. 296. & *suiv.*
1689. 308. & *suiv.*
1690. 316. & *suiv.*
1691. 327. & *suiv.*
1692. 335. & *suiv.*
1693. 354. & *suiv.*
1694. 370. & *suiv.*
1695. 383. & *suiv.*
1696. 407. & *suiv.*
1697. 427. & *suiv.*

Campredon pris par le Maréchal de Noailles, 310

Camps formez en temps de Paix pour entretenir la Discipline parmi les Troupes, 72. 245. 246

Caprara, (Comte de) Général des Armées de l'Empereur, 177. 352

Carmagnole se rend, 334

Carousel, Ballets, Courses de Bagues, 36.

Cartagene en Amerique, prise & pillée par des François, 457

Casal. Des Troupes Françoises prennent possession de la Citadelle, 252. Assiegé par les Alliez, 389. rasé, *ibid.*

Castel-Follit, 386

Caſtille. Ce Roïaume avant l'an 1017. n'avoit le titre que de *Comté*, 47
Catinat (Nicolas de) Maréchal de France. Ses exploits en Savoïe & dans le Piedmont, 323. 333. 265. 415. *& ſuiv.* gagne les Batailles de Stafarde & de la Marſaille. Voïez *Batailles.* Prend Ath en Flandre, 436
Cercles d'Allemagne. Tous ſe déclarent contre le Roy, 297. Celui de Suabe principalement s'oppoſe à ce que le Roy garde Straſbourg, 463
Cardagne (Comté de) ſoûmis par le Duc de Noailles, 333
Chamilly (Marquis de) défend Grave avec bravoure, 173
Charles II. Roy d'Eſpagne. Sa maladie, 424.
Charles II. Roy d'Angleterre, vend Dunkerque au Roy, 67. 68. fait la guerre aux Hollandois, 82. *& ſuiv.* ſe ligue avec eux, 96. leur déclare la guerre une ſeconde fois, 135. s'accorde, 156. fait une nouvelle Ligue contre la France, 219. devient Mediateur de la Paix, 228
Charles IV. Duc de Lorraine, ſon caractere, ſa conduite à l'égard du Roy & des Eſpagnols, 113. défait le Maréchal de Crequy & le prend dans Treves, 191. 192.
Charles V. dit le Prince Charles de Lorraine, contraint de repaſſer le Rhin, 218. refuſe l'alternative que le Roy lui offre à la Paix de Nimegue, 240. *Charles* Leopold ſon fils aîné, eſt mis en poſ-

ſeſſion de ſon Duché, 464
Charleroy, 93. 343. 345. 368
Chartres (Philippe Duc de) fils unique de Philippe de France Duc d'Orleans, bleſſé à Steinkerque, 349. ſe ſignale à Nerwinde, 362
Chiaoux Turc, 213
Chigi, Cardinal-Legat, vient en France deſavouer l'action des Corſes, & faire ſatisfaction, 65
Chio, 248
Choiſeul (Claude Comte de) Maréchal de France, 414
Chriſtine, Reine de Suede, ſon éloge, ſes voïages. vient en France pour voir le Roy, 13. *& ſuiv.*
Clergé. Aſſemblée du Clergé en 1682. 266. *& ſuiv.*
Clermont. Grands-Jours, 175
Coaſlin (Armand du Cambout Duc de) Pair de France, bleſſé au paſſage du Rhin, 190
Code-Loüis, 34
Colbert (Jean Baptiſte) Miniſtre & Secretaire d'Etat, Controlleur General des Finances, ſon caractere, 41
Colbert (Charles) Marquis de Croiſſi Plenipotentiaire à la Paix de Nimegue, 242.
Cologne. Affaires de Cologne, 287. *& ſuiv.*
Commerce. 78
Comté, Franche-Comté conquiſe, 97. reconduë, 98. reconquiſe, 167
Condé, ville, pris par le Roy, 193
Condé (Loüis de Bourbon II. Prince de) ſes victoires, ſon caractere, 6. *& ſuiv.*

Commande une Armée du Roy en Hollande, 125. *& ſuiv.* Défait les Alliez à Senef, 168. fait lever le Siége de Saverne, & de Haguenau, 190. 191
Condé (Henry-Jule Prince de) aſſiege & prend Limbourg, 185
Coni. Siége levé, 334
Conty (Loüis-François Prince de) ſe ſignale à Steinkerque & à Nervvinde, 350. 362. Eſt élu Roy de Pologne, 440
Corſaires d'Afrique châtiez, 248
Corſes, Soldats Corſes, 56
Croquy (Duc de) eſt inſulté à Rome par des Soldats Corſes de la Garde du Pape, 56. *& ſuiv.*
Crequy (François de) Maréchal de France, commande un Camp volant, 93. défait Marcin, 94. Eſt défait par les Ducs de Lorraine & de Zell, 192. *& ſuiv.* oblige le Prince Charles de Lorraine de repaſſer le Rhin, 218. prend Fribourg, 219.
Czaar. Voïez *Moſcovie.*

D

DANNEMARK (le Roy de) ſe déclare contre la France, 152. *& ſuiv.* fait des conquêtes ſur la Suéde, 231. les rend, 241. fait une Ligue deffenſive avec le Prince d'Orange & les Hollandois, 428
Darmſtat (Landgrave de) ſe ſignale à la défenſe de Barcelone, 451
Dauphin. Loüis Dauphin de France, fils unique de Loüis le Grand. Sa naiſſance,

Son éducation, 246. Aſſiege & prend Philiſbourg, 294. Sa conduite & ſa valeur, *ibid.* commande en Allemagne, 324. Paſſe le Rhin. A ſon arrivée, le Prince de Bade ſe retranche dans des endroits inacceſſibles, 359. Il commande en Flandre, 373. Marche au ſecours des Lignes, & previent les Ennemis, 374. *& ſuiv.*

Dauphine. Voïez *Baviere.*

Dauphiné. Irruption des Alliez dans cette Province, 351

Deins ouvre ſes portes aux Troupes françoiſes, 398

Deſcente des Anglois à Camaret, 387. des Hollandois dans une petite Iſle, 178

Dieppe. Voïez *Bombardement.*

Diette de Ratiſbonne, 251. 252. *& ſuiv.*

Diette de Pologne convoquée pour élire un Roy, 441

Différend entre la France & l'Eſpagne pour la préſéance, 48. Du Duc de Crequy avec les Néveux d'Alexandre VII. 59. Entre deux Ordres Religieux ſur les matieres de la Grace, 100. Entre la France & l'Empire pour les limites, 250. 251. Entre la France & l'Eſpagne pour les limites de la Flandre, 256. Différend pour la ſucceſſion Palatine, 281. Pour la franchiſe des Quartiers des Ambaſſadeurs à Rome, 283

Dinand, pris par le Maréchal de Crequy, 185

Diſcipline rétablie parmi les Troupes, 69. *& ſuiv.*

Diſette, 370. 371

Dixmude ſe rend, 258. 308
Doetekum, 125
Doeſbourg ne tient qu'un jour de tranchée, 132.
Doge. Voïez *Genes*.
Dole aſſiegée par le Roy, 167. priſe, *ibid.*
Douay ne tient que deux jours, 93
Droits de la Reine ſur quelques Provinces des Païs-Bas, 86
Duels ſeverement chaſtiez, 74. 75
Dunkerque pris, 17. 18. livré aux Anglois, 67. racheté par le Roy, *ibid. & ſuiv.* Bombardé. Voïez *Bombardement*.
Duqueſne. Lieutenant Général des Armées navales du Roy. Son origine, 197. Le Roy l'oppoſe à Ruïter. Fait fuïr Ruïter, *ibid. & ſuiv.* Brûle huit Vaiſſeaux Tripolins dans le Port de Chio, 247
Duras. Jacques-Henry de Durasfort, Duc de Duras, Pair & Maréchal de France, 310. 311.

E

EDITS de Nantes & de Niſmes, 271. 276.
Empereur. Voïez *Leopold*.
Electeurs de l'Empire, tous ſe declarent contre le Roy, 297
Entrée du Roy & de la Reine dans Paris, 29. *& ſuiv.*
Entrevuë des Cours de France & d'Eſpagne, 26
Eſpagne, ſa grandeur & ſes forces ſous Philippe ſecond, 47. cede à la France le pas & la préſéance, 54. *& ſuiv.* re-

fuſe ſatisfaction au Roy ſur les droits de la Reine, 91. Entre dans toutes les Ligues faites contre lui, 152. 273. 297.

Eſtrades (Comte d') dans la ſuite Maréchal de France. Son different à Londres avec le Baron de Batteville Ambaſſadeur d'Eſpagne, 48. *& ſuiv.* eſt Plenipotentiaire-Ambaſſadeur de France à la Paix de Nimegue, 142.

Eſtrées (François-Annibal I. Duc d') Pair & Maréchal de France, 268.

Eſtrées (François-Annibal II. Duc d') Pair de France, Ambaſſadeur à Rome. Le Pape n'abolit les franchiſes qu'après ſa mort, 284.

Eſtrées (Jean-Comte d') Maréchal, & Vice-Amiral de France, 248.

Eſtrées (Ceſar-Cardinal d') envoié à Rome pour appaiſer Innocent XI. 266.

Eſtrées (Marie-Victor, Comte d') Vice-Amiral de France, fils aîné de Jean Maréchal d'Eſtrées, 453.

F

FARIAU défend Maſtricht, 147. *& ſuiv.*

Fenelon, François de Salignac Fenelon, Archevêque-Duc de Cambray, Precepteur des Enfans de France, 423.

Finances. Le bon ordre rétabli dans les Finances, 38.

Flandre Guerre de Flandre en 1667. 93. eſt la proïe de l'Ami & de l'Ennemi, 318.

Flibuſtiers

Flibuſtiers ſont voir beaucoup de valeur au Siége de Carthagene, 459
Flottes. Voïez *Batailles navales.*
Formulaire contre les cinq Propoſitions tirées du Livre de Janſenius. Sa ſouſcription ordonnée, 106. *& ſuiv.*
Fortifications. On compte plus de 220. Places, Citadelles, Ports, & Havres fortifiez par ordre du Roy depuis 1660. 243.
France. Sa preéminence ſur les autres Couronnes, 44. ſa fertilité, 370. 371
Franchiſe du Quartier des Ambaſſadeurs à Rome, abolie par Innocent XI. 283. *& ſuiv.*
Frankendal, ſa priſe, 296
Fribourg pris par le Maréchal de Créquy, 218. cédé au Roy par la Paix de Nimegue, 239
Fuente (Marquis de la) Ambaſſadeur d'Eſpagne, declare au nom de ſon Maître, que ſes Miniſtres ne diſputeront plus le rang & la préſéance à ceux du Roy Tres-Chrêtien, 53. 54.
Furnes, ſa priſe, 355
Furſtemberg (Guillaume-Egon de) eſt arrêté dans Cologne par ordre de l'Empereur, conduit priſonnier à Vienne, 160. eſt poſtulé pour Coadjuteur de Cologne. Innocent XI. ne veut point confirmer cette poſtulation, quoi qu'il l'eût fait Cardinal, 290. *& ſuiv.*

G

GAND aſſiegé & pris par le Roy, 223. *& ſuiv.*
Gap abandonné, 352
Genois s'attirent l'indignation du Roy, 249. leur ville capitale bombardée. Voïez *Bombardement.* Envoïent leur Doge & quatre Senateurs pour faire leurs ſoumiſſions au Roy, 250
Gigery pris, abandonné trois mois aprés, 80.
Gneſne (L'Archevêque de) à lui ſeul appartient de convoquer les Diettes, & de nommer le Roy de Pologne, 448.
Gneſne (l'Archevêque de) Primat de Pologne, proclame le Prince de Conty pour Roy de Pologne, *ibid.*
Grace, diſputes ſur la Grace, 98
Grave, Siége de cette Place, 173. ſe rend au Prince d'Orange, *ibid.*
Gray, petite Place de Franche-Comté, priſe, 163
Gregoire VII. Pape, a été le premier qui ait entrepris de dépoſer un Empereur, 269
Greoll, Place forte, priſe, 134
Guerre civile, ſes cauſes, 4
Guillaume III. Roy d'Angleterre, &c. Voïez *Orange.*
Guilleſtre en Dauphiné, 352
Guſtave adolphe, Roy de Suéde, ſon éloge, 14

H

HAGUENAU. Le Comte de Montecuculli en fait le Siége, & le leve, 191.
Harlay (Nicolas-Auguſte de) Comte de Celi, Plenipotentiaire de France aux Conferences de Francfort, 253. & à la Paix generale, 428
de *Haro* (Dom Loüis) premier Miniſtre d'Eſpagne, 26
la *Haye*, centre de la Ligue, 425. 428
Havre de Grace. Voïez *Bombardement.*
Heidelberg, Capitale du Palatinat, priſe par le Maréchal de Lorges, 358
Heſſe (Landgrave de) leve le Siége d'Ebernbourg, 354
Hollande, Republique. Ses commencemens, ſon progrés, ſa réputation, ſa vanité, 117. 118. perd en une campagne plus de quarante de ſes Places, 123. *& ſuiv.*
Hollandois ſecourus par le Roy contre l'Evêque de Munſter & contre le Roy d'Angleterre, 82. 83. principaux auteurs de toutes les Ligues faites contre le Roy. Voïez *Ligue.* Battus en pluſieurs occaſions. Voïez *Bataille.*
d'*Humieres* (Maréchal) prend Aire, 195. eſt repouſſé à Valcourt, 310
Huy pris par les François, 185. repris par les Alliez, 376

I

JACQUES II. Roy d'Angleterre ſe ſauve en FRANCE, 302 303. *& ſuiv.* paſſe en Irlande, 308. revient en FRANCE aprés la perte de la bataille de la Boyne, 325. ſe rend ſur les Côtes dans l'eſpérance de pouvoir faire une deſcente en Angleterre, 336. 410. le Roy lui fait rendre & à la Reine ſon Epouſe tous les honneurs imaginables, 308.

Janſeniſme. Sa naiſſance, ſes progrés, ſa condamnation, 98. *& ſuiv.*

Janſon (Touſſaints Cardinal de) Evêque & Comte de Beauvais, 440

Imperiale-Cardinal Gouverneur de Rome vient en FRANCE ſe juſtifier, 59. 65

Innocent XI. Pape. Son caractere. Ecrit trois Brefs au Roy contre l'extenſion de la Regale, 262. *& ſuiv.* caſſe les Actes de l'Aſſemblée du Clergé de 1682. 267. refuſe des Bulles aux Evêques nommez qui avoient été de cette Aſſemblée, 270. Eſt choiſi par le Roy pour Arbitre de la ſucceſſion Palatine, 281. Abolit les FRANCHISES, 284. Accorde au Prince Clement de Baviere âgé de dix-ſept ans une Diſpenſe pour être élu Archevêque de Cologne, & confirme cette élection, 290. *& ſuiv.*

Inſulte faite au Duc de Crequy, Ambaſſadeur de FRANCE à Rome, par des Soldats Corſes, 53

Invalides. Hôtel Royal bâti à Paris, 145.

Ipres pris par le Roy, 226
Irlande. Le Roy y envoïe du ſecours, 308. 309.
l'*Iſle.* Le Roy l'aſſiege, elle ſe rend, 94
Juſtice. Le Roy veille à ce que la Juſtice ſoit bien renduë à ſes Sujets, 73
Juſtice (Chambre de) établie à Paris pour informer des malverſations qui s'étoient faites dans les finances, & pour les punir, 44

K

KEISERVERT pris par l'Electeur de Brandebourg, 311
Kenoque. fort. Les Alliez y perdent plus de deux mille hommes ſans le prendre, 395. 396.

L

LADENBOURG. Le Vicomte de Turenne y défait l'arriere-garde des Imperiaux, 179
Lagos. Plus de quatre-vingt Vaiſſeaux Marchands pris, brûlez ou coulez à fonds par le Maréchal de Tourville, entre Lagos & Cadix, 357
Lavardin (Marquis de) Ambaſſadeur du Roy à Rome, 284. Le Pape lui refuſe Audience, 286
Leopold-Ignace Empereur d'Allemagne. Demande du ſecours au Roy, 81. Entre en Ligue contre la France, 152. *& ſuiv.* fait prendre priſonnier le Prince Guillaume de Furſtemberg, 160. fait ſa Paix

avec le Roy, 239. Signe une Tréve de vingt années, 256. Se ligue de nouveau contre lui, 279. favoriſe l'élection du Prince Clement de Baviere à l'Archevêché de Cologne, 290 *& ſuiv.* Empêche l'Eſpagne d'accepter la neutralité pour la Catalogne, 429. fait ſa Paix. 464

Leuve, petite Place de Flandre, 235

Leuze (combat de) où vingt-huit Eſcadrons François en défirent ſoixante & quinze des Ennemis, 331

Lignes, ce que c'eſt, 364

nouvelles *Lignes* de l'Eſcaut à la Lis, & de Courtray juſques à la mer, 394

Ligue. L'Empereur, l'Eſpagne, le Dannemark, la Hollande & toute l'Allemagne, hors les Ducs de Baviere & d'Hannovre ſe liguent contre le Roy, 152. *& ſuiv.*

Ligue de l'Angleterre avec la Hollande contre le Roy, 221

Ligue d'Auſbourg, 279

Ligue de toute l'Allemagne, de l'Eſpagne, de l'Angleterre, de la Hollande, & de la Savoïe contre le Roy, 297. *& ſuiv.*

Limbourg pris par Henry-Jule, Prince de Condé, 185

Limeric en Irlande défendu par les François, 316. le Prince d'Orange eſt contraint d'en lever le Siége, *ibid.*

Limites. Voïez *Differend.*

Longueville (Duc de) tué, 130

Lorges. Alphonſe de Durasfort, Comte, enſuite Duc de Lorges, Pair & Maréchal de France, repouſſe les Imperiaux

aprés la mort du Vicomte de Turenne, 189. commandé en Allemagne, 190. 353. force Heidelberg, 358
S. *Loüis*, Paroiſſe des François à Rome interdite. A quel ſujet, 284
Loüis XIII. ſe ſaiſit de la Lorraine pour punir la malice & la legereté du Duc, 114. fait la Guerre aux Huguenots, 272.
Loüis XIV. dit le Grand. Sa naiſſance, 1. Troubles de ſa minorité, 2. 3. Heureux preſages de ſa jeuneſſe, 5. Voit la Bataille de Saint-Antoine, 6. Va à l'Armée, 12. La Reine Chriſtine de Suéde vient en France pour le voir, 13. Il tombe malade à Calais, 17. Sa fermeté dans la maladie, 20. 277. Epouſe l'Infante d'Eſpagne, 21. Entre en triomphe dans Paris, 29. *& ſuiv.*
Loüis le Grand gouverne ſans premier Miniſtre, 34. S'applique aux affaires, 35. Ses divertiſſemens, 37. Il rétablit le bon ordre dans les Finances, 38. Oblige le Roy d'Eſpagne à lui ceder la préſéance, 47. *& ſuiv.* Se fait faire reparation de l'inſulte faite à Rome à ſon Ambaſſadeur, 56. *& ſuiv.* Retire Dunkerque des mains des Anglois, 66
Loüis le Grand rétablit la diſcipline Militaire, 69. Veille à faire rendre la juſtice. fait faire un nouveau Code, tient lui-même le Sceau aprés la mort du Chancelier, 73. fait fleurir les Sciences & les Arts, 75. *& ſuiv.* Etablit le commerce, 78. *& ſuiv.* Donne ſecours à l'Empereur, 81. Aux Hollan-

dois contre l'Evêque de Munſter, 82.
Aux mêmes contre les Anglois, 84
Loüis le Grand ſe fait juſtice des droits de la Reine, 93. *& ſuiv.* Aſſiége l'Iſle & la prend, 94. Se rend maître de la Franche-Comté en huit jours, 97. Eteint le Janſéniſme dans ſon Roïaume, 98. *& ſuiv.* fait bâtir Verſailles, 110. Se ſaiſit de la Lorraine, 113. *& ſuiv.*
Loüis le Grand declare la Guerre aux Hollandois, 122. Ses premieres conquêtes, 124. *& ſuiv.* Deſcription du paſſage du Rhin, 126. *& ſuiv.* Nouvelles conquêtes, 131. Engage le Roy d'Angleterre à rompre avec les Etats, 139. *& ſuiv.* Il regle les évenemens de chaque campagne. Voïez *Campagne.* Aſſiége & prend Maſtricht, 145 *& ſuiv.* Donne ſes ordres pour mettre ſes frontieres en ſureté, 152. *& ſuiv.*
Loüis le Grand aſſiége & prend Beſançon, 164. *& ſuiv.* Se rend maître en un mois de toute la Franche-Comté, 167. fait faire des Obſeques magnifiques au Vicomte de Turenne, & comble ſa famille de biens & d'honneurs, 188. *& ſuiv.*
Loüis le Grand prend Condé, 193. Envoïe ſecourir Meſſine, 196. Prend Valenciennes, 202. *& ſuiv.* Cambray Ville & Citadelle, 209. 213. Gand, 222 Ipres, 226. Donne la Paix à l'Europe, 227. *& ſuiv.* Ses occupations dans la Paix, 243. Il établit des Academies de Cadets, 244. fait bâtir les Invalides, 246. fonde à Saint-Cyr une Communauté de trois

cens jeunes Demoiſelles, *ibid.* Viſite ſes frontieres, 246. fait camper ſes Troupes, *ibid.*

Loüis le Grand châtie les Corſaires d'Afrique, 247. Les Genois, 249. fait ſommer tous les Vaſſaux qui relevent de l'Alſace de lui rendre foy & hommage, 251. Va à Straſbourg recevoir lui-même le ſerment de fidelité, 253. fait avec l'Empereur une Tréve de vingt années, 256

Loüis le Grand oblige le Roy d'Eſpagne à ne plus prendre le titre de Comte-Duc de Bourgogne, 257. fait bloquer Luxembourg, 259. Aſſiéger Courtray, 258. Couvre le ſiége de Luxembourg, *ibid.* Signe avec l'Eſpagne une Tréve de vingt années, 260

Loüis le Grand. Ses differends avec la Cour de Rome, 260. *& ſuiv.* Il éteint le Calviniſme dans ſon Roïaume, 270. *& ſuiv.* Tout le Roïaume fait des vœux pour ſa ſanté, 276. Sa fermeté dans ſa maladie, *ibid.* Motifs qui l'obligent à reprendre les armes, 278. *& ſuiv.* fait prendre Philiſbourg & toutes les Villes du Palatinat, 294

Loüis le Grand ne s'étonne point du nombre ni des forces de ſes Ennemis, mais ſe prepare à les attaquer avec vigueur, 297. *& ſuiv.* 307. reçoit le Roy & la Reine d'Angleterre avec une generoſité ſans égale, 308. envoïe du ſecours en Irlande, *ibid.*

Loüis le grand aſſiege & prend Mons, 327. *& ſuiv.* Namur Ville & Citadelle, 339.

& ſuiv. ſe fait porter, aïant la goute, dans tous les endroits où ſa preſence eſt neceſſaire, 343. pourvoit aux beſoins de Paris & des Provinces du Roïaume pendant la diſette, 371. Par ſa protection le Prince de Conty eſt élu Roy de Pologne, 440. *& ſuiv.* donne la Paix à l'Europe, 462

Louvois. Voïez *Tellier.*

Louvre. Le Roy y fait travailler, 77

Luxembourg bloqué, 257. aſſiegé, 259. pris, 260

Luxembourg. François Henry de Montmorency Duc de Piney-Luxembourg, Pair & Maréchal de France, prend Grooll, Deventer, & toutes les Places de l'Overiſſel, 134. fait lever le Siége de Vorde au Prince d'Orange, 137. *& ſuiv.* repouſſe ce Prince à Saint-Denis, 236. défait les Alliez à Fleurus, 316. à Leuze, 331. à Steinkerque, 347. à Nerwinde, 359. ſa mort, ſon éloge, 397.

M

MACHINE inventée par les Anglois pour abîmer S. Malo, 368

Maine. Loüis-Auguſte legitimé de France, Duc du Maine, commande la Cavalerie à la bataille de Steinkerque, 350. Se ſignale à celle de Nerwinde, 362

S. *Malo.* Voïez *Bombardement.*

Manheim, place forte du Palatinat, 296

Manufactures, 79

Marcin (Comte de) Général des Troupes,

d'Eſpagne. Tente de ſecourir l'Iſle, 94. Eſt défait, *ibid.*
Mardic, fort, 18
Marie-Thereſe Reine de France. Voïez *Auſtriche.*
Marie-Adelaïde, Ducheſſe de Bourgogne. Voïez *Savoïe.*
Marine. Le ſoin qu'en prend le Roy, 319
Marſal cedé au Roy, 115
Maſtricht aſſiegé par le Roy, 145. *& ſuiv.* Pris 152. Aſſiegé par le Prince d'Orange, 194
Mayence. Son Siége, 311. Sa priſe, 314
Mazarin-Jules Cardinal, Premier Miniſtre pendant la Regence, 3. Ses Conférences avec Dom Loüis de Haro, Premier Miniſtre d'Eſpagne, 26. Sa mort, 33.
Mehagne, petite Riviere ſur les bords de laquelle l'Armée de France d'un côté, & celle des Alliez de l'autre furent en preſence pendant un mois ſans en venir aux mains, 342
Meſſine ſecouë le joug des Eſpagnols, 196. ſecouruë par le Roy, *ibid. & ſuiv.*
Metz (Chambre établie à) pour la réünion des dépendances des trois Evêchez, Metz, Toul & Verdun, 251
Meubles. Magnificence du Roy dans ſes meubles & dans ſes bâtimens, 76. 112.
Mirecourt, ſéjour ordinaire de Charles IV. Duc de Lorraine, 116
Miſſionnaires envoïez prêcher la Controverſe dans les lieux les plus peuplez de Calviniſtes, 273
Mons aſſiegé & pris par le Roy, 327. *& ſuiv.*

Montauſier. Charles de Sainte Maure, Duc de Montauſier, Pair de France, Gouverneur de Loüis Dauphin de France, 246. 247.
Montmelian. Sa priſe, 335
Montecuculli (Comte de) ſon caractere, 186. *& ſuiv.* fait deux Sieges qu'il eſt obligé de lever, 190
Moſcovie (Czar de) un des pretendans à la Couronne de Pologne, 442
Muiden, petite Place d'où on peut foudroïer tous les Vaiſſeaux qui vont à Amſterdam, 133
Munſter (Bernard Van-Galen Evêque de) attaque les Hollandois, 82. ſe joint au Roy dans la Guerre de Hollande, 133. Se declare contre lui, 158

N

NAMUR aſſiegé & pris par le Roy, 339. *& ſuiv.* Siege de cette Place par les Alliez, 396. *& ſuiv.*
Nancy. Le Roy le fait fortifier, 152
Narden. Petite Ville de Hollande, 109
Navailles. Philippe de Montaut, Duc de Navailles, Maréchal de France, taille en pieces les Eſpagnols en repaſſant les Pirenées, 216
Neubourg (Duc de) ſon caractere. Ses cabales contre la France, 278. Preſſe l'Empereur de faire la Paix avec la Porte, 286. Ses efforts pour faire un de ſes enfans Coadjuteur de Cologne, 288
Neutralité propoſée pour la Franche-Comté, 162. Pour la Catalogne, 428. *&*

ſuiv. refuſée par les Alliez, acceptée pour l'Italie, 420
Nice. Sa priſe, 333
Niéces du Roy, l'aînée mariée au Roy d'Eſpagne, la ſeconde au Duc de Savoïe, 322
Nimegue priſe, 134. choiſie pour y tenir les Conférences de la Paix, 228
Noailles (Anne-Jule, Duc de) Pair & Maréchal de France, commande en Catalogne. Il prend Campredon, 310. La Seu-d'Urgel, 333. Roſes, 357. Palamos, 378. Gironne, 379. Gagne la bataille du Ter, 377. *& ſuiv.*
Noailles, Loüis-Antoine Archevêque de Paris, Duc & Pair de France, 310
Noailles (Jacques) Grand-Croix de Malte, Lieutenant Général des Galeres de France ſe ſignale au Siége de Barcelone, 453

O

ORANGE (Guillaume III. Prince d') garde les bords de l'Iſſel, 126. aſſiege Vorde, 137. Charleroy deux fois, 143. 215. Oudenarde, 172. Maſtricht, 194. Limeric, 326. ſans prendre ces Places. Il eſt défait à Vorde, 137. à Senef, 168. à Caſſel, 211. à Steinkerque, 347. à Nerwinde, 359. repouſſé à Saint-Denis, 236
Orange (Prince d') ſes exploits. Prend Narden à la deuxiéme tentative, 154. Bonne, 154. Grave 173. Namur, 396. Gagne la bataille de la Boyne, 325

Orange (Prince d') commande en chef la grande Armée des Alliez pendant la derniere Guerre. Voïez *campagnes.* fait deſcente en Angleterre. y eſt reçu avec acclamation, 304. y eſt couronné, eſt reconnu Roy legitime par l'Empereur, par le Roy d'Eſpagne, par ceux des Princes Catholiques qui étoient entrez dans la Ligue, & généralement par tous les Princes Proteſtans, 305. *& ſuiv.* Il tient à la Haye un Conſeil général de toute la Ligue, où ſe trouverent deux Electeurs, trois Ducs, & plus de trente autres Princes, 327. Son courage & ſa fermeté dans les perils qui le menacent, 408. *& ſuiv.* A la fin de la Guerre il fait ſa Paix le premier, & preſſe les autres Alliez à conclurre la leur, 462. La France le reconnoît pour Roy d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, 465

Orleans (Philippe de France Duc d') prend Orſoy, 124. Aſſiege Saint-Omer, 208. le prend, 213. défait le Prince d'Orange à Caſſel, 211. *& ſuiv.*

Oudenarde. Siége levé par les Ennemis à l'approche du Prince de Condé, 172

Oudevater, petite Place de Hollande, 132

P

PAIX. Voïez *Traité.*

Palamos pris, 378

Palatinat conquis par le Dauphin, 296

Palatin. Voïez *Neubourg.*

Palerme, 198. Voïez *Bataille* navale.

Pamiers (l'Evêque de) ſe plaint à Innocent XI. de l'extenſion de la Regale, 262
Paris embelli, 77
Philippe II. Roy d'Eſpagne diſpute le premier la préſéance à la France, 46. 47
Philippe IV. Roy d'Eſpagne conduit juſqu'à Saint-Jean-de-Luz l'Infante ſa fille, qui devoit épouſer le Roy, 26. cede la préſéance au Roy, 54
Philiſbourg pris par les Ennemis, 200. repris par le Dauphin, 294
Piedmont, conquêtes en Piedmont, 333
Pignerol bombardé par les Alliez, 365. razé, 419
Pimentel (Dom Antoine de) emploïé à conclure le mariage du Roy, 25
Piramide. A quelle occaſion élevée dans Rome, 66
Piſe. Voïez *Traité*.
Plenipotentiaires s'aſſemblent à Nimegue, 231. à Francfort, 253. 254. à Riſwic, 428.
Pointis (le ſieur de) prend Carthagene en Amerique, 457
Polignac (Melchior de) Ambaſſadeur de France en Pologne, 446
Pologne. Diette pour y élire un nouveau Roy, 441
Préſéance diſputée à la France par les Eſpagnols, 44. cedée, 54
Priſes faites ſur les Ennemis par nos Armateurs, 408
Propoſitions. Les cinq tirées du Livre de Janſenius condamnées par Innocent X. & par Alexandre VII. 103. *& ſuiv.*

Provinces-Unies. Voïez *Hollande* & *Hollandois.*
Puicerda, 235.

R

RATISBONNE. Voïez *Diette.*
Ravenſperg, Comté, ravagé, 145
Rées, Place forte, priſe, 125
Regale, En quoi elle conſiſte. Declaration du Roy ſur ſon étenduë, 261. *& ſuiv.*
Reine. Voïez *Auſtriche.*
Renonciation. Nullitez de la renonciation de la Reine à la ſucceſſion d'Eſpagne, 87. *& ſuiv.*
Reünions des dépendances de l'Alſace & des trois Evêchez faites par le Conſeil de Briſac, & par la Chambre de Metz, 251.
Révolution d'Angleterre, 302
Rhimbergue ſe rend, 124
Rhin. Deſcription du paſſage de cette Riviere, 126
Richelieu (Cardinal de) 2
Riſvvic, Château entre Delf & la Haye, où ſe tinrent les Conférences de la Paix générale, 408
Rome. Affaires de Rome, 260. *& ſuiv.*
Roſes, priſe, 257
Ruïter, Amiral de Hollande repouſſé de la Martinique, 176. battu par Duqueſne, 198. bleſſé à mort, *ibid.*

S

SALINS pris, 167
Saluſſe, ouvre ſes portes, 324
Saint André fort, 132
Sainte Anne, forteresſe, 167
Sainte Brigite, fort, 365
Saint Cir, Communauté de trois cens jeunes Demoiſelles, 245
Saint Guillain, pris, 219
Saint Jean de Luz, 26
Saint Malo. Voïez *Bombardement.*
Saint Omer aſſiegé par le Duc d'Orleans, 209. ſe rend, 213
Saverne. Les Ennemis en font le Siége & le levent, 190
Savoie (Victor-Amé II. Duc de) ſe joint aux Alliez, 300. ſon Armée eſt défaite. Voïez *Bataille.* Entre en Dauphiné. Y tombe malade, 351 *& ſuiv.* Aſſiege Caſal, 387. *& ſuiv.* fait la Paix avec le Roy, 416. *& ſuiv.* aſſiege Valence dans le Milanez, 420
Savoie (Marie-Adelaide Princeſſe de) Ducheſſe de Bourgogne, eſt conduite en France en attendant ſon mariage, 421
Savoie, Duché, ſoumiſe au Roy, 304
Saxe. Frederic-Auguſte Electeur de Saxe, eſt proclamé Roy de Pologne par l'Evêque de Cujavie, 448
Saxe. Duc de Saxe-Eiſenac commandant les Troupes des Cercles, ſe ſauve dans une des Iſles du Rhin. Demande un Paſſe-port pour ſe retirer avec ſes Troupes, 217

Scheleſtat, 152
Schomberg (Maréchal Duc de) ſes exploits, 176. 177. ſecoure Maſtricht, 195. tué à la bataille de la Boyne, 326
Skink, FORT, 132
Sobieski. Jean III. ſon élevation à la Couronne de Pologne. Vient au ſecours de Vienne, 440
Sobieski (Prince Jacques) un des prétendans à la Couronnede Pologne, 443
Spire, 296
Straſbourg ſe ſoumet au Roy, 252
Succeſſion. Differend pour la ſucceſſion Palatine, 281
Suéde. Sa médiation pour la Paix, 160. le Roy lui fait rendre toutes les Places conquiſes ſur elle, 241
Suiſſes refuſent d'entrer dans la Ligue, 299

T

TELLIER (Michel le) Chancelier de France, 72. 73
Tellier (Michel-François le) Marquis de Louvois, Miniſtre & Secretaire d'Etat, ſon caractere, 73
Tellier (Charles-Maurice le) Archevêque Duc de Rheims, Premier Pair de France, *ibid.*
Teſſé (René de FROULAY Comte de) 426
Toulouſe, Loüis Alexandre legitimé de FRANCE, Comte de Toulouſe, bleſſé à côté du Roy au Siége de Namur, 343. ſe ſignale à la bataille de Nerwinde, 362.
Tournay ſe rend, 93

Tourville (Anne Hilarion de Coſtantin Comte de) Vice-Amiral, enſuite Maréchal de France. Bat les Flottes d'Angleterre & de Hollande jointes enſemble, les attaque avec deſavantage. Voïez *Bataille* navalle. Brûle, prend, ou coule à fond plus de quatre-vingt Vaiſſeaux Marchands, 357

Traitans. Le Roy établit une Chambre de Juſtice pour informer de leurs malverſations, & pour les punir, 44

TRAITEZ

des Pirenées, 26
de Piſe, 64
de Breda, 86
de Cleves, 79
d'Aix la Chapelle, 97
de Nimegue, 236. *& ſuiv.*
de la Paix de Savoïe, 416
de Riſwic, 428

Treve de vingt années, 260

Treves. Le Roy s'en ſaiſit, 153. priſe par les Alliez, 214. *& ſuiv.* repriſe par les François, 296

Tripoli. Voïez *Bombardement.*

Tromp, Amiral de Hollande, 176

Turcs défaits par les François à la bataille de Saint-Godard, 81

Turenne (Henry de la Tour d'Auvergne Vicomte de) gagne la bataille de Saint-Antoine. Voïez *Bataille.* commande en Flandre ſous le Roy en 1667. Ses Victoires en Allemagne. Voïez *Campagnes.* Son éloge, 187. *& ſuiv.* tué d'un coup de canon. Le Roy lui fait faire des Obſeques magnifiques, 188. 189

V

VAISSEAUX. Quinze Vaiſſeaux du Roy brûlez, 337
Valcourt. Echec reçu devant cette Place, 310
Valdec (Comte de) General de l'Armée des Alliez, 316. battu à Fleurus. Voïez *Bataille*,
Valence. Son Siége, 420
Valenciennes priſe d'aſſaut, 205. *& ſuiv.*
Vaudemont (Prince de) ſa retraite, 308
Vendôme (Loüis-Joſeph Duc de) ſe ſignale à la bataille de Steinkerque, 350. commande en Catalogne. ſes exploits, 414. met en fuïte le Vice-Roy, 455. aſſiege & prend Barcelone, 449. *& ſuiv.*
Vermandois, Loüis legitimé de France, Comte de Vermandois Amiral, 258
Verjus, Comte de Crecy. Voïez *Plenipotentiaires.*
Verſailles. 110
Veſel ſe rend, 124
Ville-Franche pris, 333
Villeroy commande la grande Armée du Roy en Flandre. Voïez *Campagnes* de 1695. Bombarde Bruxelles. Voïez *Bombardement.*
Vivonne (Loüis-Victor de Rochechoüard Duc de) Pair & Maréchal de France, bat la flotte des Alliez, 197. ſecoure Meſſine, *ibid.*
Vœux, Tout le Roïaume fait des Vœux pour la ſanté du Roy, 276
Uxelles (Marquis d') défend Mayence

avec vigueur, 314
Vvittemberg, Duché, ravagé, 311.
Vvittemberg, Duc, fait priſonnier par le Maréchal de Lorges, 354.

Z.

ZWOL, 134.
Zutphen, 134. 135
Zell (Duc de) défait le Maréchal de Crequy, 191. prend Tréves, *ibid.*

Fin de la Table.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 3. May 1696. ſignées, CHUBERE', & ſcellées du grand Sceau de cire jaune; Il eſt permis au Sieur Abbé LE GENDRE, Prêtre, Docteur en Theologie, Chanoine de l'Egliſe de Paris, de faire imprimer par tel Libraire qu'il voudra choiſir, un Livre qu'il a compoſé, intitulé, *Eſſai de l'Hiſtoire du Regne*, pendant le temps & eſpace de *huit années*, à compter du jour qu'il ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois; avec défenſes à tous Imprimeurs & Libraires, & autres, de l'imprimer, vendre & debiter ſans le conſentement dudit Expoſant, à peine de *quinze cens livres d'amende*, ainſi qu'il eſt plus au long porté par leſdites Lettres.

Et ledit Sieur le Gendre a cedé [illegible]n droit de Privilege à Jean Guignard, Marchand Libraire, pour en jouir ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de la Ville de Paris, le 14. Novembre 1697.
Signé, P. AUBOUYN, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 23. de Novembre 1697.

LIVRES NOUVEAUX imprimez ; qui ſe trouvent à Paris chez JEAN GUIGNARD, *ruë S. Jacques, devant la ruë du Plâtre, à l'Image S. Jean. 1697.*

REflexion ſur le *Ridicule*, & ſur les moïens de l'éviter, *où les Mœurs* & les differens Caractéres de ce ſiécle *ſont repreſentez* ; par M. l'Abbé de Bellegarde. *Augmentées* conſidérablement en cette troiſiéme Edition, *in douze*, 1697. 2 liv. 5. ſ.

Modéles de *Converſations* pour les Perſonnes polies, par M. l'Abbé de Bellegarde, *in douze*, 1697. 36 ſ.

Savoir ſur les Deſordres des Paſſions, ſur la morale, ſur les points de politique, ſur les vertus heroïques, ſur le commerce des femmes, ſur la lecture des Romans, ſur les Etudes, ſur les interêts des Princes, ſur la Politique, ſur des faits hiſtoriques, & ſur des matieres Eccleſiaſtiques.

La maniére de *prier* & de *méditer*, avec des remedes contre les paſſions du cœur & de l'eſprit ; *dediée* aux De-

moiſelles de S. Cyr *par* M. l'Abbé de Bellegarde, *in dix-huit*, 28 ſ.

Le parfait *Homme de Guerre* ou l'idée d'un Heros accompli. *Avec la maniere* dont on doit élever les jeunes Seigneurs, que l'on deſtine à la profeſſion des Armes, *& une Inſtruction* d'un pere à ſon fils qui entre dans le ſervice. *Dedié* à M. le Marquis de Chamilly, Lieutenant General des Camps & Armées du Roy, & Gouverneur de Straſbourg *in douze* 1697. 36. ſ.

Dernieres *Découvertes* dans l'Amerique Septentrionale, *de M. de la Salle*, miſes au jour par M. le Chevalier *Tonti*, Gouverneur du Fort S. Loüis aux Iſlinois, *in douze*, 1697. 36. ſ.

Harangues ſur toutes ſortes de ſujets, avec l'art de les compoſer, *Par feu M. de Vaumoriere.* Seconde Edition augmentée d'un grand nombre de Preceptes & de Harangues, dediée à M. le Chancelier; un volume *in quarto*, qui contient quatre Livres. 6. l.

Le premier traite de l'Eloquence en general, donne des preceptes pour compoſer des Diſcours ſur

toutes

toutes ſortes de ſujets, & entre même dans un aſſez grand détail des ornemens du Langage.

Le ſecond Livre contient des exemples du Genre demonſtratif, c'eſt-à-dire des Harangues qui regardent les differentes loüanges que l'on peut donner ſelon que les occaſions le demandent.

Le troiſiéme comprend des diſcours du Genre Déliberatif, pour porter à quelque reſolution, ou pour en détourner; en un mot pour perſuader ou diſſuader la plûpart des choſes qui peuvent tomber en déliberation.

Le quatriéme & dernier Livre donne ce qui regarde le Genre Judiciaire; les Harangues pour accuſer & pour défendre, & pour les autres matiéres du Palais.

Lettres ſur toutes ſortes de ſujets avec *des Avis* ſur la maniere de les écrire, par feu Monſieur de Vaumoriere, *ſeconde Edition* augmentée d'un grand nombre de Preceptes & de Lettres, *in douze 2. vol.* 4 liv. *Contenant* la neceſſité de s'appliquer à bien écrire des Lettres, *ce que c'eſt qu'une Lettre*, des parties

d'une lettre, du ſtile qui convient aux Lettres, de la matiere des Lettres; *avec des avis* pour faire des Lettres de loüanges, de reproches, de plaintes, *de critique*, de conſolation, de felicitation, de recommandation, de remerciment, ſur la maniere de blâmer, ſur *les Billets* de proteſtation, ou *Lettres familieres*, des Lettres de ſcience, de curioſité; galantes & enjoüées, de Nouvelles & de recit, tendres & paſſionnées, d'affaires & d'inſtruction, *avec des modeles* de Lettres, & des Réponſes ſur toutes ſortes de ſujets.

L'art de plaire dans la Converſation, *par feu M. de Vaumoriere.* Troiſiéme Edition de beaucoup augmentée; *dédié* à M. le Prince de Ligne, *in douze.* 1697. 36. ſ.

La Connoiſſance du Monde, *ou l'Art* de bien élever la jeuneſſe, pour les divers états de la vie; *où il eſt traité* des principes de l'éducation; *du choix* d'un Gouverneur, & des qualitez qu'il doit avoir; *de l'Art* de connoître les Eſprits; *Dialogue* entre le Solide & le Délicat; *de l'éducation* d'une fille de qualité; *de*

l'établiſſement des Enfans ; *de l'honnête* Homme, *des états* de la vie, *des principes* de la Politique, *& de l'Art* de voyager ; en un volume *in douze.*

Pſeaumes de David *en forme* de priere, ou d'exhortation ; ou *l'Eſprit* de l'Egliſe dans l'uſage deſdits Pſeaumes, *dédié* à M. l'Archevêque de Paris, *in douze 2. vol.* 4 liv.

Oeuvres de François *de la Mothe le Vayer*, Conſeiller d'Etat ordinaire, *Nouvelle Edition* augmentée de pluſieurs nouveaux Traitez, *in douze 15. vol.* 18. liv.

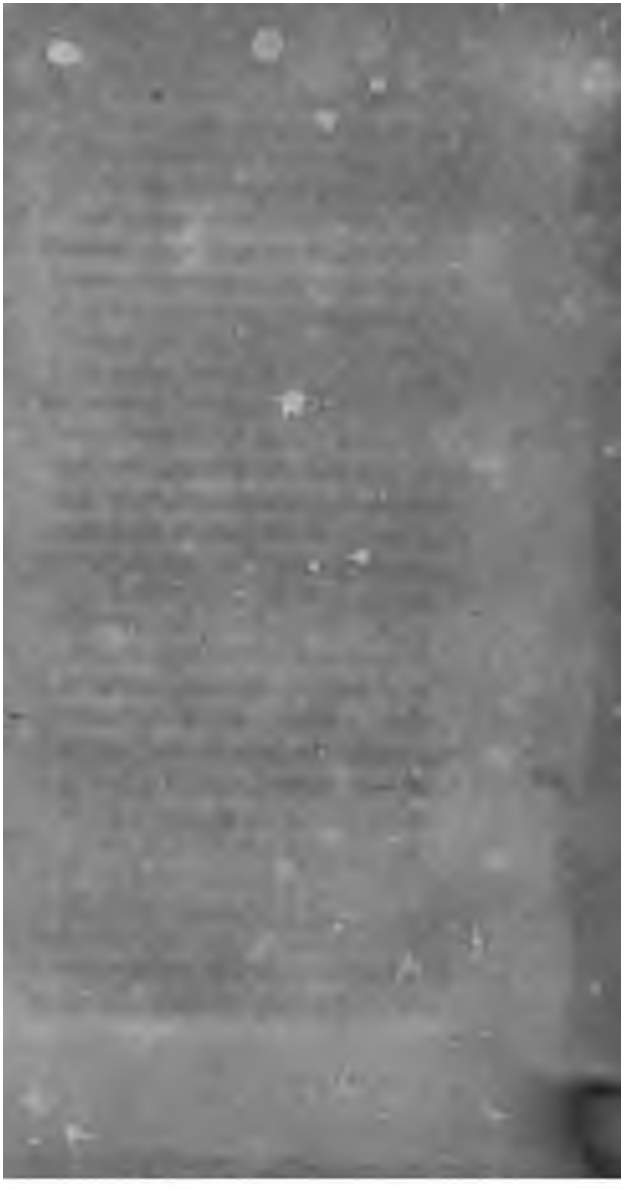
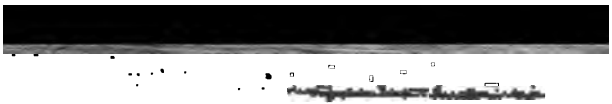
Les Metamorphoſes d'*Ovide*, miſes en vers François par T. Corneille, de l'Academie Françoiſe, avec des *Figures* en taille douce à chaque Fable. *in douze 3. vol.* 1697. 9. liv.

Hiſtoire *de France*, enrichie de pluſieurs belles & rares Antiquitez ; & de *la Vie des Reines*, des Portraits au naturel des Rois, des Reines, & des Dauphins, & d'un *Recueil* de Medailles qui ont été fabriquées ſous chaque Regne, & leur explication, *par Mezeray*, nouvelle Edition revûë & *augmentée* par l'Auteur d'un Volume *de*

l'Origine des François, in folio, 3. Vol. 50. liv.

Abregé Chronologique, ou Extrait de l'Hiſtoire de France, *par le ſieur de Mezeray* Hiſtoriographe de France, *in quarto* 3. vol. 20. liv.

Hiſtoire ſecrete de Dom *Antoine* Roi de Portugal; *tirée des Memoires* de Dom Gomés Vaſconcellos de Figueredo, &c. *in douze.* 1696. 30. ſ.

Le Parfait *Chirurgien* d'Armée. *Le Traité* des Playes d'Arquebuſade; le moïen de les guerir, avec leurs accidens; *accompagné* de la veritable pratique pour toutes les maladies qui attaquent ordinairement les gens de guerre, *avec le Chapitre ſingulier de Guidon* pour l'inſtruction des Etudians en Chirurgie, *par M. Abeille* Chirurgien à Paris, Major des Hôpitaux des Armées du Roy *en un Volume* in douze 1696. 25. ſ.

De l'Imprimerie de JEAN BAPTISTE CUSSON, ruë S. Jacques, au Nom de JESUS. 1697.